

LES INFRACTIONS
AUX
RÈGLES ET LOIS DE LA GUERRE

PAR

R.-A. REISS

Docteur ès sciences, Professeur à l'Université de Lausanne.

IS 5475/1/6



LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}
LAUSANNE | PARIS
1, rue de Bourg, 1 | 106, Boul. St-Germain, 106

1918

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Jamais lutte n'a été aussi acharnée et aussi cruelle que la guerre mondiale actuelle. C'est qu'en effet un groupe de belligérants ne s'est pas contenté de combattre les armées de ses adversaires, il a cru nécessaire aussi d'user de tous les moyens pour terroriser la population civile ennemie, qui était pourtant protégée par les lois et les conventions signées par les Centraux et leurs Alliés. Mais de ces lois et de ces conventions les Allemands et leurs amis ont fait fi. Pour ceux-ci, ce ne sont que des chiffons de papier : « Nécessité ne connaît pas de loi ! » ont dit les Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs, et ils ont, sans scrupule, massacré la population civile des pays envahis par eux et les prisonniers, ont pillé, rançonné et dévasté les contrées occupées, ont déporté leurs habitants sans égard à l'âge ou au sexe, ont bombardé des villes ouvertes, se sont servis de projectiles et d'autres moyens de destruction barbares et défendus strictement par toutes les conventions et se sont ainsi rendus coupables de violation de tout ce que nous croyions sacré.

Sur la demande du Gouvernement Royal Serbe, et depuis le commencement de la guerre mondiale, je me suis occupé de noter, pour autant que c'était possible, toutes les infractions aux lois et conventions internationales de la guerre et de l'humanité commises par les adversaires du pays du vénérable Roi Pierre. J'ai déposé les résultats de mon enquête sur la première phase de la guerre dans un rapport livré depuis à la publicité.

Lorsque l'héroïque armée serbe, reconstituée avec le concours dévoué de ses fidèles alliés, a repris la lutte contre l'ennemi commun, je suis venu la rejoindre sur le front de Salonique pour reprendre la mission de l'enquêteur, citoyen d'un pays neutre, qui s'efforce d'être aussi impartial que possible, mais qui ne craint

pas, si des injustices ou des atrocités ont été commises, de les dénoncer au monde et de les stigmatiser comme elles le méritent. Un nouveau rapport détaillé contiendra toutes mes observations et constatations. En attendant, j'ai livré à la publicité les faits les plus saillants, qui caractérisent le mieux la façon de combattre et de se comporter en pays envahi des Centraux et de leurs vassaux, dans des correspondances adressées aux deux importants journaux neutres, la Gazette de Lausanne et le Telegraaf d'Amsterdam, ainsi qu'au grand quotidien français Le Petit Parisien de Paris.

Sur la demande du Gouvernement Royal de Serbie j'ai rassemblé dans un volume ces correspondances auxquelles j'ai ajouté, en annexe, quelques documents intéressants et dont je peux garantir l'absolue authenticité. Une série de photographies, faites en grande partie par moi-même, serviront d'illustrations à ce texte.

En laissant aux correspondances leur caractère spécial, j'ai cru faciliter leur lecture au public, car, cette dernière — les faits publiés sous forme de rapports — serait facilement devenue fastidieuse. Evidemment, en procédant de la sorte, je n'ai pas pu éviter, de ci de là, des répétitions, mais ce léger inconvénient sera compensé par la lecture plus facile et plus attrayante. Ce livre paraissant pendant la guerre, j'ai dû supprimer certaines indications de lieux ou de noms, car, connaissant la manière d'agir des adversaires de l'Entente, j'ai craint les représailles envers les personnes mêmes désignées ou envers leurs parents restés en Serbie occupée.

Le présent livre, qui n'a pas la prétention d'être une oeuvre littéraire, est un document destiné à éclairer l'opinion du monde sur les méthodes utilisées par les ennemis de l'Entente.

Salonique, octobre 1917.

R.-A. REISS.



Krsta Leonda dit Londeff, le pope-comitadi.



Pandil Chichkoff (droite), Krsta Malik (gauche), deux comitadis fameux qui ont terrorisé Bitolj et ses environs.



Brod.

Phot. Reiss.



Les enfants à Brod.

Phot. Reiss.



Le voïvode de comitadjis bulgares Pavla Christoff.



« La peste du Vardar » du voïvode Djoulourkoff, bande de comitadjis bulgares qui a travaillé à Bitolj et dans ses environs.



Bombardement de Vodena par avions : La place du Marché.

Phot. Reiss.



Bombardement de Vodena par avions : Une maison particulière éventrée par une grosse bombe. On voit l'entonnoir produit par son éclatement.

Phot. Reiss.

Une visite dans les villages délivrés.

Salonique, le 13 janvier 1917.

Les Bulgares avaient l'habitude de proclamer partout que la Macédoine était essentiellement bulgare, que ses habitants étaient presque tous des Bulgares et que, par conséquent, ce pays leur revenait de droit. Lorsque, avec l'aide puissante de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, le gouvernement de Ferdinand de Cobourg a réussi à mettre la main sur toute la Macédoine, on aurait pu croire qu'il ferait l'impossible pour rendre enfin heureuse cette population qui, d'après lui, a cruellement souffert de la domination étrangère et tout spécialement de la domination serbe.

A l'heure actuelle, plus de 50 villages et une ville de la Macédoine du sud sont reconquis par les Serbes. J'en ai parcouru déjà la majeure partie et j'y ai fait une enquête sur la façon dont les Bulgares se sont comportés dans ces bourgs « entièrement bulgarisés ». Je résumerai brièvement les résultats de cette enquête en spécifiant que je possède les preuves indéniables de tout ce que j'avance. Je dirai dans une de mes prochaines correspondances ce que j'ai trouvé à Monastir.

Lorsque les Bulgares arrivèrent dans les villages, ils commencèrent par destituer les kmets, c'est-à-dire les maires, qui avaient fonctionné durant le régime serbe. Ils furent remplacés ou bien par des villageois peureux, qui n'osaient jamais protester contre les excès commis par la soldatesque, soit par les comitadjis, ou bien par des hommes affiliés depuis longtemps à l'organisation révolutionnaire bulgare. Les villages de cette partie de la Macédoine n'étant pas très grands, plusieurs forment une commune qui, à ce titre, a un « président ». Le président était toujours un membre de l'organisation macédonienne bulgare et venait directement de Bulgarie. Ainsi la commune

constituée par les villages de Brod, Batch, Dobrovéni et Slivitsa fut régie par un certain Vilip Indov, qui avait comme collaborateur très actif le fameux « kmet » de Batch, Delo Taleff. Les emplois de « pandour » (agent de police) et de garde-champêtre étaient presque toujours entre les mains de comitadjis bulgares qu'on a fait venir des centres d'action révolutionnaires bulgares en territoire grec, de Banitsa, Neaukassi, Lerina, etc. Tout ce monde, présidents y compris, obéissaient aveuglément à un comité dont le siège était à Monastir et qui était composé de trois délégués de l'organisation centrale macédonienne de Sofia, de la « Makedonska Odrinska » et de quatre de ses affiliés pris sur place. De nombreux chefs comitadjis, des « voïvodes », parmi lesquels je citerai le pope-brigand Krsta Leonda dit Londeff, qui portait toujours sous sa soutane de prêtre l'uniforme et les armes des comitadjis, Risoff, George Popoff, Doreff, Alti-Parmakov, Panta Chichkoff, Pavla Christoff, etc., parcouraient la contrée pour surveiller la population et leurs subordonnés.

Ce que les paysans avaient à souffrir de ce régime de comitadjis, j'ai pu m'en convaincre sur place. On leur prenait à peu près tout ce qu'ils possédaient. On maltraitait cruellement tous ceux qui étaient connus pour leurs sentiments loyaux envers la Serbie et ceux qui essayaient de s'opposer au pillage de leurs biens. Ainsi, Délo Vragovitch, de Batch, fut tellement battu qu'il succomba deux jours après. Alexa Kostovitch, du même village, reçut tant de coups « qu'il a été forcé d'égorger un mouton pour mettre la peau saignante sur son dos afin de diminuer ses souffrances ». Il est resté couché six semaines. Osman Mehmed, un vieillard du village de Kénali, est resté quatre semaines au lit par suite des blessures qu'a provoquées la bastonnade. Spase Stanoïlovitch, 80 ans, qui voulut défendre ses porcs, le seul bien qu'il avait, contre le pillage par les soldats bulgares, a reçu un coup de feu à travers le bras droit, coup de feu dont j'ai vérifié la cicatrice.

Les fonctionnaires-comitadjis et leurs exécutants profitèrent de leur position omnipotente pour extorquer de l'argent aux paysans de la façon suivante : Ils allaient vers eux et leur disaient : « Tu es suspect. Ton cas est grave, car tu vas être

arrêté et envoyé à Sofia et, qui sait, il t'arrivera peut-être quelque chose de plus grave encore. Mais tu peux te libérer en nous donnant une somme d'argent calculée sur ta fortune. » Parfois même, ils arrêtaient les gens et leur firent payer ensuite leur relâchement. En général, ils n'acceptaient que de l'or et pas le papier bulgare. Ainsi, Omer Rachid, du village de Kenali, a payé 5 louis d'or ; Mustapha Ruchan, du village de Medchidli, 68 livres turques en or ; Staïtché Ristitch, de Skotchivir, 30 louis d'or, etc. En agissant de cette sorte, les comitadjis ne faisaient d'ailleurs que suivre l'exemple des fonctionnaires bulgares de Monastir.

Les militaires n'étaient guère plus doux envers la malheureuse population de la Macédoine du sud. Au commencement de leur occupation, ils payaient encore quelquefois les vivres, céréales et bestiaux qu'ils réquisitionnaient. Cependant, les prix payés étaient tellement bas qu'ils devenaient ridicules. On a donné, par exemple, à Rista Gatchévitch, de Sovitch, 180 francs pour 180 moutons. Le mouton à un franc, ce n'est pas cher ! Les vaches valaient de 5 à 12 francs. Plus tard, on dédommagea le paysan avec des billets de réquisition, avec des « raspiskés », comme on les appelle ici. Seulement, ces raspiskés ne furent jamais payés et j'en possède une belle collection dans mon dossier. Enfin, depuis le printemps, les soldats ne se gênèrent plus du tout et s'approprièrent tout simplement tout ce dont ils avaient besoin.

Lorsque les combats ont commencé dans la région, les habitants furent évacués des villages, et, quand ils y rentrèrent, ils ne trouvèrent plus rien. Les Bulgares avaient tout raflé ! Le pays, jadis florissant, est ruiné pour de longues années.

Les paysans ont été forcés de travailler gratuitement pour l'armée bulgare. Ils ont dû faire des routes, charroyer des vivres et des munitions, creuser des tranchées. Dans quelques villages les femmes mêmes ont été astreintes à travailler aux fortifications. Ainsi, Vicha Bochkovitch, de Grounichté, a été forcée de collaborer à la défense bulgare, bien qu'elle fût malade. Il y a cependant un paragraphe de la Convention de La Haye que, si je ne me trompe, la Bulgarie a signé comme ses alliées l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, et qui défend

expressément l'emploi de la population civile des régions envahies aux travaux militaires !

Des hommes et des jeunes gens ont été recrutés dans la Macédoine temporairement sous le joug des dirigeants de Sofia et, surtout, sous celui du comité révolutionnaire de cette ville, ce qui est également en contradiction flagrante avec le droit des gens. Dans plusieurs villages, on n'a pas seulement réquisitionné presque tout, mais les villageois ont dû, avec le peu qui leur restait encore, nourrir les soldats stationnés dans leur bourg. « Vous êtes Serbes, nous allons vous faire rendre l'âme », dirent-ils aux habitants de Bistritsa et à ceux de Zabjani, en leur prenant tout ce qu'ils avaient. « Vous mourrez avant nous, et nous, qui n'aurons plus rien quand nous aurons mangé ce que nous vous prenons, nous mourrons après. » Dans beaucoup d'endroits, les soldats se sont attaqués aux femmes et les paysans de Zabjani, par exemple, furent obligés d'envoyer leurs femmes et leurs filles à Monastir pour les protéger contre ces attaques.

Les exécutions capitales de paysans furent assez rares dans cette partie de la Macédoine. Toutefois, il y en a eu à Batch, à Novatsi, etc. Cette rareté des exécutions s'explique par le fait que les Bulgares ne pouvaient pas se donner à eux-mêmes un démenti formidable en tuant beaucoup de ces gens qu'ils avaient toujours proclamé être « leurs frères ». D'après les renseignements que je possède, les exécutions étaient beaucoup plus fréquentes dans certaines contrées essentiellement serbes qui ne sont pas encore délivrées. Comme conclusion, je citerai textuellement ce que m'a dit un vieux musulman du village albanais d'Ostrets : « Nous sommes un troupeau de moutons et nous sommes obligés de suivre celui qui vient pour nous conduire. Vous (les Serbes), vous ne nous avez jamais fait de mal, et eux (les Bulgares), nous ont pris tout ce que nous avions. Naturellement, nous sommes heureux que vous soyez revenus. »

Les méfaits bulgares en Macédoine envahie.

Salonique, le 3 février 1917.

Dans une de mes dernières correspondances, je vous ai dit que les Bulgares ont tué relativement peu de paysans dans le district Bitolj-Monastir, aujourd'hui délivré de leur joug. Mais j'ai spécifié aussi que, dans d'autres endroits, ils ont été moins modérés en ce qui concerne les exécutions capitales. Aujourd'hui, je possède des renseignements absolument certains sur ce que les sujets de Ferdinand le Félon ont fait dans les districts de Vélès, de Prilep et de Poretch. Je les résumerai brièvement et le lecteur pourra ainsi se convaincre que les vassaux de Guillaume de Hohenzollern n'ont pas été inférieurs à leurs alliés allemands.

Lorsque les Bulgares arrivèrent dans les districts nommés plus haut, ils massacrèrent tous ceux qu'ils trouvèrent sur les routes et les champs. Ils formèrent des commissions constituées par des comitadjis et dirigées par les sous-préfets, commissions qui parcouraient les villages et emprisonnaient les notables, dont beaucoup, une fois en prison, furent tués. Les derniers massacres furent commis le 20 janvier 1916 (v. s.). Le nombre total des massacrés dans les trois districts dépasse 2000, dont la plupart sont des femmes et des enfants. Comme exemple, je préciserai le nombre des tués pour quelques villages : au village d'Omorani, 18 personnes furent tuées ; au village de Téovo, 8 personnes dont deux femmes, Maria Nikouch Stoïanovitch et Sofia Pane Arsitch ; au village de Mokreni, 12 personnes ; au village de Bogomi, 95 personnes, dont 20 hommes, le reste est formé par des femmes et des enfants ; au village de Gostirachna, 65 personnes dont 55 femmes et enfants ; au village de Strovic, 80 personnes, dont 65 femmes et enfants (dans la seule maison du pope Ilia Dimitch, 9 personnes ont été massacrées) ; au village de Dolgavats, 280 personnes, dont 20 hommes de plus de 50 ans, le reste constitué par des femmes et des enfants ; au village de Magari, 5 hommes, 45 femmes et

enfants ; au village de Brod, de la sous-préfecture de Poretch, dans la nuit du 12/25 décembre 1915, 105 personnes furent exécutées dans le bâtiment municipal ; le lendemain, 100 personnes encore du même village furent tuées sur la route de Brod à Dobretch. La plupart des femmes massacrées furent violées avant leur mort et soldats et comitadjis n'ont pas même respecté des enfants de 10 ans.

Au mois de décembre 1915 (v. s.), toute la population mâle de ces villages qui avait échappé au massacre fut ramassée et dirigée sur Sofia. Une première partie est arrivée le 6/19 janvier 1916 à la forteresse de Nisch. L'évêque bulgare de Kitchevo a alors télégraphié au roi Ferdinand pour le prier d'arrêter ces déportations, car, en traitant la population de cette façon, on prouvait au monde qu'elle est serbe et non pas bulgare. Le roi a accédé à ce désir et ces malheureux furent renvoyés chez eux, les uns de Nisch, les autres de Vragna, Koumanovo, Vélès et Prilep. Cependant, les Bulgares ont choisi parmi ces « grâciés » 500 otages, prêtres et notables, qui furent envoyés à Sofia. Une partie d'entre eux fut retenue dans cette ville, les autres furent répartis dans les villages de Bulgarie : « Vous êtes libres », leur disaient les sujets de Ferdinand de Cobourg, « travaillez et gagnez votre vie, sinon crevez ! » Au mois de juin 1916, ceux des otages qui pouvaient payer 700 levas ont obtenu la permission de rentrer chez eux. Mais ils n'ont pas joui longtemps de leur liberté. Environ dix jours après leur rentrée au pays, on les a de nouveau arrêtés et envoyés une seconde fois à Sofia.

Au mois de juillet 1916 ont commencé les déportations en grand des familles de l'ancienne et de la nouvelle Serbie. De cette époque au 25 décembre 1916 (v. s.) ont été déportées plus de 10 000 familles des trois districts sur lesquels je possède des renseignements précis. Je préciserai de nouveau en donnant les chiffres pour quelques villages : du village de Bogomi 50 familles furent déportées ; de Kapinovo, 14 familles ; de Papradichté, 12 familles ; du village de Omoran, 12 familles ; de Belitsa, 25 familles ; de Bresnitsa, 6 familles ; de Dounia, 8 familles ; de Nébrégovo, 3 familles ; de la ville de Prilep, 170 familles ; de Krouchévo, 70 familles, etc. Les familles du district du Poretch ont été déportées au mois de novembre 1916 pendant

le froid et la neige. Ce sont les gendarmes, baïonnettes au canon, qui amenèrent avec la plus grande brutalité cette malheureuse population.

Une très grande partie des déportés est logée dans des baraquements dans la plaine marécageuse entre Sofia et Knéchévo. Les autres furent dirigés dans l'intérieur de la Bulgarie. Les propriétés des familles déportées ont été confisquées par l'Etat bulgare.

Toute la population mâle des districts de Poretch, Vélès et Prilep a été recrutée et versée dans l'armée bulgare. Les Austro-Hongrois ont remis aux Bulgares, pour les incorporer dans leurs troupes, tous les soldats serbes originaires de la Nouvelle-Serbie et faits prisonniers par eux et cela malgré la protestation de ces hommes, qui se déclaraient Serbes, et préféreraient la dure captivité au service dans les rangs ennemis. Il faut noter là encore une violation des règles et lois de la guerre par les Austro-Hongrois et leurs dignes complices bulgares ! J'ajouterai que tous ces méfaits des Bulgares furent surveillés et dirigés par les voïvodes (chefs) de comitadjis suivants : dans le district de Prilep, par le voïvode Yordan Trenko, qui était en même temps sous-préfet du district ; dans le district de Vélès par le voïvode Petar Lesoff ; dans le district de Poretch, par le voïvode Iovan Latovats ; Milan Djourloukoff, à Prilep, assistait ces trois voïvodes.

Les bulgarophiles dans les pays de l'Entente, car il faut le répéter : il y en a encore, pardonneront-ils toutes ces exactions aux faux Slaves qui s'appellent les Bulgares ?

Les Bulgares à Bitolj-Monastir.

Salonique, le 22 janvier 1917.

Dans une de mes dernières correspondances, je vous ai promis de vous envoyer une description sommaire de ce que les Bulgares ont fait à Monastir durant leur occupation temporaire. Aujourd'hui je m'acquitte de ma promesse et j'ajoute que,

comme dans ma correspondance concernant l'attitude des Bulgares dans les villages macédoniens, je ne dirai rien qui ne puisse être prouvé par des témoins irréfutables ou par mes constatations personnelles.

Le premier soin des Bulgares en arrivant dans la ville fut d'installer un comité directeur ayant la haute main sur Monastir et sur toute la contrée. Ce comité était composé de trois membres de la « Makedonska Odrinska » appartenant à l'organisation révolutionnaire macédonienne de Sofia et de quatre hommes de la contrée affiliés depuis longtemps à ce comité central. Le préfet du district de Bitolj était Alexandre Boïadjieff, fils du général du même nom, un jeune homme malhonnête, brutal et coureur de femmes. Le maire de la ville était un certain Naoum Vladov, natif de Resna, mais établi depuis de longues années à Sofia comme petit fabricant d'eau gazeuse. Vladov était un ivrogne et un malhonnête homme. Ainsi, en sa qualité de maire, il présidait la commission gouvernementale de ravitaillement et prélevait sur les envois de secours, déjà tout à fait insuffisants, la majeure partie à son profit. Par exemple, sur un envoi de 30 000 kilos de sel il s'en appropriait 20 000 kilos et les fit vendre par des hommes à lui. Ses deux dignes adjoints étaient Petre Robeff et Aza Doreff, connus depuis longtemps comme comitadjis actifs. Ces fonctionnaires supérieurs avaient à leur disposition une quantité de comitadjis obéissant aveuglément aux ordres du comité directeur et occupant les postes de policiers, garde-champêtres, etc. Un certain nombre de voïvodes, c'est-à-dire de chefs, les surveillaient. Je ne citerai que les noms des comitadjis les plus connus qui ont, pendant presque toute une année, terrorisé la population de la capitale de la Macédoine du sud : Risoff, Popoff, Boris Grabtcheff, Nicôlas Altiparmakov (commissaire de police), Pavle Christoff et le pope-brigand Krsta Leonda dit Londeff. Sofia ne se désintéressa pas de ses délégués à Bitolj. La « Makedonska » envoya à plusieurs reprises son fameux professeur-chef comitadji, le Dr Pentcheff.

Pour savoir ce que fut ce régime de comitadjis, on n'a qu'à écouter les citoyens de la malheureuse ville, même ceux



Monastir: L'état des magasins après le départ des Bulgaro-Allemands.

Phot. Reiss.



Monastir: Magasins fracturés par les Bulgares avant l'évacuation de la ville.

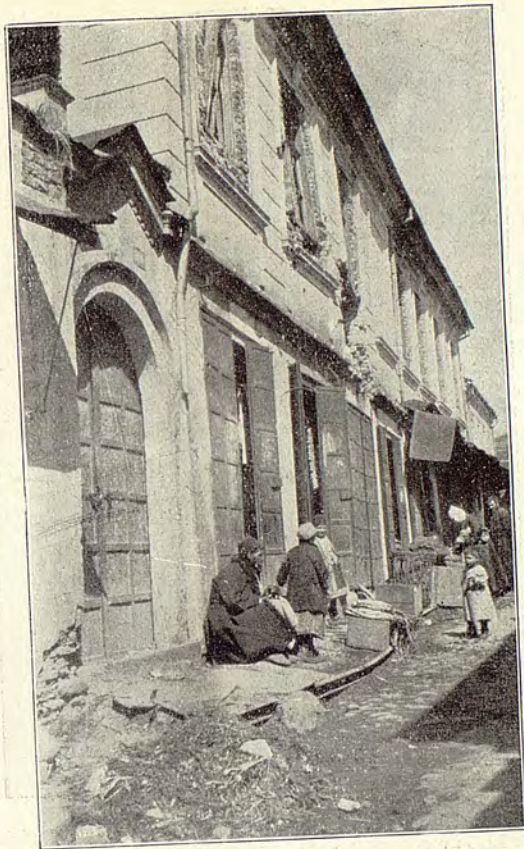
Phot. Reiss.



Monastir incendiée.



Monastir incendiée.



Monastir bombardée : Le petit commerce dans les rues à maisons démolies ou endommagées.
Phot. Reiss.



Dans Monastir bombardée : Le petit commerce pendant le bombardement.
Phot. Reiss.



† Une victime du bombardement bulgare-allemand de Monastir, Ivan Andriachevitch, 8 ans, tué le 23 décembre 1916 avec 10 autres petits camarades en jouant aux soldats dans la rue.



Monastir bombardée: L'effet d'un 210 sur une boutique en bois. *Phot. Reiss.*



Bombardement de Monastir: L'école serbe et les maisons entourant l'évêché serbe.

Phot. Reiss.



Monastir: Une rue du centre avec traces du bombardement.

Phot. Reiss.



Monastir incendiée : La rue Roi Pierre.



Monastir incendiée.



Monastir incendiée.



Monastir incendiée : La rue Roi Pierre.



Monastir: Les habitants cherchant un refuge contre le bombardement à l'église St-Demètre.

Phot. Reiss.



Bombardement de Monastir: Les enfants réfugiés à l'église de St-Demètre.

Phot. Reiss.

qui furent, avant la guerre, les plus bulgarophiles. Les fonctionnaires-comitadjis abusèrent de leur situation quasi omnipotente pour s'enrichir. Sous le prétexte qu'ils étaient suspects, les notables serbes, koutzovalaques (roumains) et aussi grecs furent mis en prison et déportés en Bulgarie. Des femmes de soldats ou fonctionnaires serbes furent également déportées. Bojadjieff voulut forcer plusieurs d'entre elles à épouser des Bulgares. Ainsi Donga, femme du gendarme serbe Svetosar Stoïlkovitch, n'a échappé à cette bigamie forcée que par l'entrée des Alliés dans la ville et encore, de rage, les Bulgares voulurent-ils la tuer avant de partir. Officiers et fonctionnaires essayèrent brutalement d'abuser des femmes restées sans leurs maris. Par exemple, l'épouse d'un lieutenant serbe fut violée par un officier bulgare et, malade, amenée de force à Prilep.

Le nombre des Monastiriotes emprisonnés et ensuite déportés est considérable : plus de trois cents pour la seule prison départementale, sans parler de ceux qui furent dans les prisons des commissariats. Mais d'autres ont été également incarcérés sans y rester cependant, car ils payèrent leur liberté aux fonctionnaires. Nicolas Plachitch, après presque une année de détention, a acheté au directeur de la prison départementale sa liberté et, moyennant 2000 francs, celui-ci lui a remis le document suivant que je copie textuellement : « Empire bulgare. Prison départementale de Monastir N° 898 17/XI/1916. Monastir. Au commandant de la garnison de Monastir. En ville. Monsieur le Commandant. Suivant télégramme N° 3378 16/XI/1916, du président du tribunal militaire de Prespa, je remets en liberté le nommé Nicolas Plachitch, de Debra. Le directeur de la prison Ivan Kristov. » (? signature peu lisible). Le jour de l'évacuation de la ville par les Bulgares ce digne directeur a fait une bonne recette : Heraclia Sartchévitch, négociant de Monastir, lui a payé pour sa liberté 150 louis d'or, Naoume Kotchas, rentier âgé de 60 ans, 400 francs, Demir Hussein, ancien contrôleur de la régie des tabacs serbes, 2000 francs, Petar Nikolitch, huissier, 300 francs, etc.... D'autres citoyens ne furent pas emprisonnés, mais les fonctionnaires comitadjis réussirent quand

même à leur extorquer de l'argent de la façon suivante : ils appelèrent les habitants au commissariat de police et là, on leur dit qu'ils étaient sur la liste des gens à déporter. Toutefois, avec de l'argent, on pourrait arranger l'affaire. Le prix demandé ordinairement pour « ce service » était de 350 à 500 francs, payables en or et non en papier bulgare. Une pareille aventure est arrivée par exemple à Iovan Tchomandrovitch et à Taki Zarovitch. Les fonctionnaires n'hésitaient pas non plus à employer des corrections corporelles vis-à-vis des gens qui ne leur plaisaient pas. Ainsi, un notable de 64 ans, Petar Bojadjitch, fut violemment battu par deux émissaires du comité : Nicolas Dimeff Smolantzoff et Taki Iloff Ionakioski.

Monastir-Bitolj fut jadis une ville riche et florissante. Les Bulgares ont réussi, en moins d'une année d'occupation, à la ruiner complètement. Tout fut réquisitionné et le gouvernement n'envoya à la population sans ressources que des secours tout à fait insuffisants, secours dont la majeure partie, comme je l'ai dit plus haut, fut encore volée par Naoum Vladov et ses complices. Les vivres atteignirent des prix invraisemblables : une miche de mauvais pain noir se payait de 4 à 6 francs. Ce que les gens pauvres ont dû endurer pendant ce régime est incroyable. Un certain nombre d'entre eux sont morts d'inanition. Un notable de la ville, Sotir Sékoulovitch, un ancien bulgarophile, me dit : « Si les Alliés avaient tardé de venir seulement 15 jours, ils auraient trouvé les rues couvertes des cadavres de ceux qui seraient morts de faim. » Lorsque les batailles autour de Monastir commencèrent, les habitants n'osèrent plus sortir de leurs maisons car des patrouilles parcouraient les rues et ramassaient tous les passants pour les forcer à travailler aux routes. La mortalité, surtout infantile, était très grande et il n'y avait presque plus de médecins en ville. Ils ont été emprisonnés ou déportés en Bulgarie sous prétexte qu'on manquait de médecins dans le royaume de Ferdinand de Cobourg. Ainsi, le médecin grec Achtari, de l'hôpital grec de Monastir, fut déporté avec quatre autres sous escorte, baïonnette au canon. On ne lui avait laissé que deux heures pour se préparer au départ. Sa femme est sans nouvelle de lui.

Les Bulgares ont peu tué dans Monastir et ses environs et cela pour des raisons que j'ai exposées dans des correspondances précédentes. Aujourd'hui, je sais que leurs massacres dans les districts de Poretch, de Vélès et de Prilep ont été inouïs. A Monastir, ils n'ont exécuté qu'un seul homme¹ : Vanko Grigorovitch, mais la façon dont celui-ci a été exécuté est tout à fait typique. Grigorovitch, un patriote serbe, a donné des renseignements aux alliés de son pays. Sa femme ne le cache pas. De leur point de vue, les Bulgares avaient donc raison de le supprimer. Mais ils auraient pu le faire d'une façon décente. Ils ont assemblé dans la cour de la préfecture tous les prisonniers, menottes aux mains, et les ont forcés à assister au supplice du condamné. Non contents de cela, la femme et les deux petites filles ont dû également voir la mort de leur mari et père. La petite Chrisoula se jeta aux pieds du préfet Bojadjieff et le supplia de leur épargner ce spectacle. Celui-ci la frappa durement avec sa cravache et la fit tenir ainsi que sa mère et sa sœur de telle façon que ces pauvres femmes ne pouvaient éviter de voir l'agonie de Vanko. Pendant ce temps-là de nombreux officiers bulgares et allemands, venus comme pour une représentation théâtrale, riaient aux larmes et se moquaient de la douleur de la mère et des enfants.

Dans une ville bombardée.

Monastir-Bitolj, le 12 décembre 1916.

Je suis à Monastir-Bitolj que les Alliés ont repris aux Bulgaro-Allemands le 19 novembre dernier. C'est une ville ouverte nullement fortifiée et les positions militaires se trouvent toutes en dehors de son enceinte. Cependant, depuis qu'ils ont perdu cette ville, les Bulgaro-Allemands n'ont pas cessé de la bombarder avec les canons et les avions. Il est vrai qu'ils visaient surtout les faubourgs et l'entrée de la ville, où ils pouvaient supposer des campements de troupes ou des

¹ J'ai su plus tard qu'il y a eu plusieurs exécutions (voir annexes).

positions d'artillerie. Depuis quelques jours, ils ont changé leur tactique. Ils envoient des shrapnells en pleine ville et depuis hier ils bombardent le centre de la ville avec de gros obus de 210. Toutefois, il y a un paragraphe dans la convention de la Haye de 1907, que les Empires centraux ont signée, et qui défend formellement le bombardement des villes ouvertes. Mais cette convention de la Haye est un chiffon de papier qui a été déchiré par eux comme tous les autres semblables.

Je suis réveillé ce matin dans ma maison privée, au centre de Monastir, loin de tout établissement militaire, par un bruit épouvantable. Un gros obus ennemi avait fait dégringoler une maison tout proche de la mienne. Ce premier obus est suivi par une douzaine d'autres tombant tout autour de ma maison et faisant pleuvoir sur nos murs et notre toit une véritable grêle de pierres et d'éclats de métal. Ensuite, les obus tombent plus loin et, enfin, après un bombardement d'une heure, un silence relatif se fait, coupé seulement de temps en temps par les éclatements secs des shrapnells qui explosent sur les rues et les places publiques. Les habitants s'étaient terrés dans leurs caves ou plutôt ce qu'ils appellent des caves, c'est-à-dire de simples souterrains non voûtés, mais seulement couverts d'un plancher en bois. Un gros obus de 210, comme ceux qu'emploient les Bulgaro-Allemands pour bombarder Bitolj, y pénètre comme dans un morceau de beurre après avoir traversé toute la construction légère qu'on appelle en Orient une maison en pierres. Mais cependant ces « caves » donnent au moins un semblant de sécurité à cette population affolée de vieillards, de femmes et d'enfants, et c'est déjà beaucoup. Un grand nombre de Monastiriotes cherchent un abri dans les églises qu'ils croient assurées contre les projectiles ennemis, et, jour et nuit, les temples sont pleins de gens qui s'imaginent pouvoir échapper à la mort en se faisant aussi petits que possible.

Je profite de la première accalmie pour sortir et constater les dégâts. Seuls des soldats habitués aux marmites traversent tranquillement les rues. De temps en temps on rencontre une civière portée par deux hommes sur laquelle gît un corps de femme ou d'enfant couvert de sang et suivi par quelques

parents désolés. Ce sont des victimes de la non-obéissance des Bulgaro-Allemands aux conventions et lois de la guerre qu'on porte à l'hôpital grec. Voilà un beau bâtiment troué de haut en bas par un obus et dont toutes les vitres sont cassées. J'y entre et, dans la cave, je trouve une immense flaque de sang. Une mère avec ses trois enfants s'était réfugiée là. Elle avait un nourrisson au sein et ses deux mioches plus grands s'étaient, peureusement, cachés dans ses jupes. Elle les tranquillisait en leur disant qu'ils étaient à l'abri dans la cave, lorsqu'un grand 210 est venu éteindre ces quatre vies innocentes. Je suis maintenant devant l'hôpital français. On déménage en hâte. Des éclats d'obus sont venus déranger les chirurgiens en plein travail dans leur salle d'opération. Ils vont se loger dans les caves de l'hôpital grec, caves voûtées celles-là.

L'entrée de ce dernier hôpital est pleine de monde et quelques personnes pleurent désespérément. Ce sont les parents des blessés qu'on a apportés. Un jeune homme élancé, un collégien, demande timidement à un infirmier qui passe : « Les deux jeunes filles sont-elles blessées très grièvement ? » Très embarrassé, le brave poilu-infirmier répond : « J'ai peur qu'elles ne survivent pas », mais sa voix trahit qu'elles sont déjà mortes. « C'étaient mes sœurs », dit tristement le collégien et il s'en va en sanglotant.

Le bombardement recommence. Les quelques personnes qui s'étaient hasardées dans la rue gagnent précipitamment leurs « caves ». Je vais reprendre mes « observations de tir » de ma fenêtre qui domine une grande partie de la ville. De nouveau notre maison paraît attirer les projectiles. Tout autour, des maisons sont atteintes. Un obus tombe à dix mètres et j'en profite pour photographier son éclatement. Il est midi ; il faut aller à côté au mess des officiers serbes pour déjeuner. J'y vais par la rue déserte où je ne rencontre qu'un gosse qui, au milieu des explosions, offre aux passants, qui n'existent pas, des journaux serbes : *Pravda*, *Velika Srbia*, crie le gosse, qui brave les obus pour rapporter quelques sous à sa mère tombée malade par les privations endurées.

La nouvelle phase du bombardement a cessé. Un pope suivi d'un homme qui porte un cercueil blanc va enterrer en hâte

la vieille femme tuée à côté de notre maison. Lui aussi tient tête à la mort pour gagner sa vie, car un shrapnell, éclatant au-dessus de lui, envoie une balle à travers la caisse vide destinée à la morte.

Ainsi, toute la journée et toute la nuit les ennemis des Serbes ont continué l'œuvre de destruction d'une ville ouverte jadis fort riche, mais aujourd'hui misérable par l'occupation bulgare et par le bombardement. Le résultat de la journée fut : un soldat italien mort, un soldat serbe blessé, une vingtaine de femmes et d'enfants tués. Tout neutre qu'on est, on ne peut s'empêcher de trouver cela abominable. La guerre n'est pas faite pour exterminer des innocents, mais pour combattre des armées. Les Etats neutres devraient enfin sortir de leur réserve pour protester contre de tels massacres, car le jugement de l'Histoire sera sévère, non pas seulement pour ceux qui les ont faits, mais aussi pour ceux qui les ont laissé faire sans protester.

Une nouvelle visite à Monastir bombardée.

Monastir-Bitolj, le 5 avril 1917.

Je suis de nouveau à Monastir-Bitolj. Depuis ma dernière visite, les Bulgare-Allemands n'ont fait qu'intensifier le bombardement de cette ville ouverte. Les troupes alliées ont fait des progrès. Elles ont occupé Snégovo et Kieramaritsa, deux positions importantes de l'ennemi. C'est pour se venger de ces échecs et parce qu'ils comprennent que la capitale de la Macédoine du sud est définitivement perdue pour eux qu'ils cherchent à détruire la ville et qu'ils exterminent ses habitants.

Mon arrivée dans la ville s'est effectuée sans encombre. Depuis que l'artillerie de Ferdinand de Cobourg est forcée d'exécuter un tir indirect, par suite de la prise des hauteurs au nord de Monastir par les Français, le pont près de la gare est moins bombardé. En débouchant dans la rue du Roi-Pierre, la rue principale, je constate que le nombre des bâtiments

touchés par les projectiles a beaucoup augmenté. Dans cette rue il n'y a presque plus de maison qui n'ait pas reçu au moins un obus. Les vitres n'existent plus et l'on marche sur du verre pulvérisé. La maison privée où j'ai logé lors de mes dernières visites, a été touchée par trois 210.

Mais ce n'est pas seulement cette rue qui a souffert du bombardement. Toutes les autres, ruelles comprises, ont un grand nombre de bâtiments endommagés ou complètement détruits par la rage des Bulgaro-Allemands. A la Préfecture, j'apprends qu'environ 2500 maisons ont été détruites ou très endommagées par le bombardement.

Mon ancien logement n'étant plus habitable, j'accepte l'hospitalité que m'offre très aimablement le Dr van Djik, de la Croix-Rouge hollandaise, dans l'école des sœurs de Saint-Joseph transformée en hôpital pour les civils. Le Dr. van Djik et ses six sœurs hollandaises ont soigné, pendant quatre mois et sous la pluie des obus, la malheureuse population monastiriote. La mission hollandaise a fait une belle œuvre et s'est dévouée bravement. Les Serbes l'ont reconnu officiellement en conférant au Dr van Djik la médaille d'or de la Bravoure et aux six infirmières celle d'argent. Cette distinction est rarement donnée au personnel serbe sanitaire et n'a jamais été distribuée à des étrangers.

A cet hôpital, le docteur me montre quelques rescapés des gaz des obus bulgare-teutoniques. Ils sont encore bien faibles et leur figure est cyanosée. Ils se plaignent d'avoir mal à la gorge, de ne pas pouvoir respirer librement et d'avoir l'estomac lourd. Quelques-uns prétendent que les gaz sentaient légèrement l'amande amère. Cela pourrait faire croire que ces projectiles contenaient de l'acide prussique. Mais ce gaz tue presque instantanément, alors que les victimes monastiriotes de la sauvagerie des Centraux et de leurs vassaux souffrent 30 à 45 minutes avant de mourir. D'après ce que j'ai vu sur les lieux bombardés mêmes et d'après les constatations que j'ai pu faire sur les débris des obus, les gaz employés doivent être de l'oxyde de carbone ou un gaz semblable.

Le bombardement avec des gaz est exécuté surtout pendant la nuit, lorsque les gens dorment dans les caves ou dans ce

qu'ils appellent des caves. L'obus, en explosant, fait relativement peu de bruit. L'explosion libère un tube entouré de lamelles formant radiateur et qui contient la matière qui développe les gaz. Ces derniers sont très lourds et se précipitent dans les caves en y empoisonnant tout être vivant qui s'y trouve.

La plupart des victimes furent ainsi surprises dans le sommeil. Dans la seule maison du métropolitain serbe, un beau bâtiment avec des souterrains spacieux, 37 personnes furent tuées lors du premier bombardement avec gaz dans la nuit du 16 au 17 mars. Ce bâtiment, loin de toute voie de communication, paraît tout spécialement visé par les canons bulgares. Presque chaque nuit deux ou trois obus à gaz tombent à proximité. Il est vrai que l'église et l'école serbes, qui se trouvent à côté de lui, ont encore plus souffert. Evidemment, les sujets de Ferdinand le Félon veulent assouvir leur rage contre tout ce qui est serbe.

Depuis que Monastir-Bitolj a été libérée par les forces alliées, la statistique officielle des autorités serbes accuse 764 victimes civiles dont 399 tués et 365 blessés. Il y a 81 hommes tués, 92 femmes tuées, 115 enfants tués ; 75 hommes blessés, 88 femmes blessées, 110 enfants blessés. De plus, il y a 111 tués et 92 blessés sans indication de sexe. Je suis certain que cette statistique est incomplète, car, malgré toute l'abnégation et le courage des autorités civiles, les autorités compétentes ne peuvent pas être partout et dresser des actes authentiques dans une ville qui a reçu, jusqu'à fin mars, 5285 projectiles de gros calibre, sans parler des innombrables shrapnells, bombes d'avions, etc.

J'ajouterai que, ces derniers temps, les Bulgaro-Allemands cherchent à détruire aussi la ville par le feu. Un nombre considérable d'obus incendiaires fut lancé par eux. Les incendies, qui s'étaient déclarés, constituèrent un grave danger pour ce qui reste encore de cette ville, jadis florissante, démunie presque complètement d'appareils de sauvetage.

Enfin, il faut insister sur le fait que toutes les parties de Monastir sont bombardées sans distinction. Les hôpitaux ne trouvent point grâce devant la rage de destruction des artil-



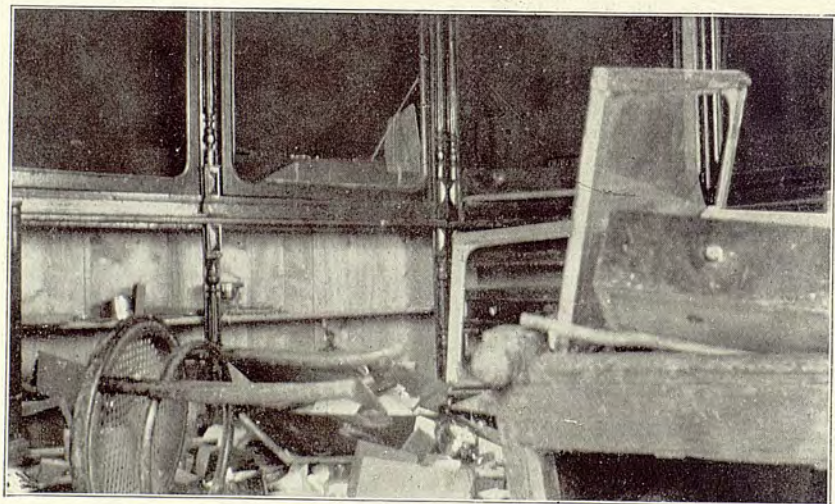
Monastir incendiée.



Monastir incendiée.



Monastir incendiée.



A Monastir après le départ des Bulgares: Magasin pillé. *Phot. Reiss.*



Monastir incendiée.



Monastir incendiée : La rue Général Bojovitch.



Monastir incendiée.



Monastir incendiée.



A Monastir: La rue du Roi Pierre après le départ des Bulgares.

Phot. Reiss.



Monastir incendiée.



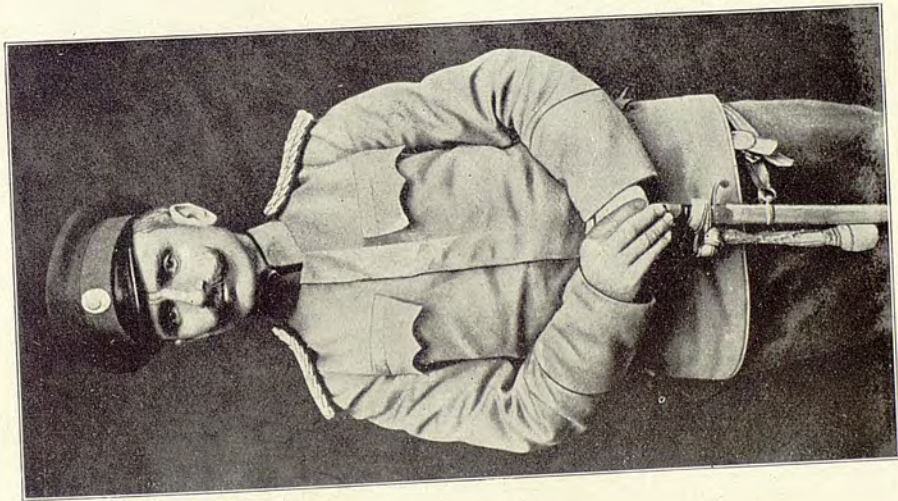
Bombardement de Monastir: Distribution de soupe par le Serbian Relief Fund anglais.

Phot. Reiss.



A Monastir: Distribution de pain le second jour après l'occupation de la ville par les Alliés.

Phot. Reiss.



Pandil Chichkoff, commissaire de police à Bitolj.



Le capitaine Bojadjief, préfet bulgare de Monastir.



Groupe d'officiers allemands et bulgares devant l'hôtel de la municipalité à Bitolj.



Groupe d'officiers bulgares à Bitolj.

leurs de Ferdinand de Cobourg et de Guillaume de Hohenzollern. Ainsi, l'ancien hôpital grec transformé en ambulance française est presque entièrement détruit. L'hôpital de la mission hollandaise a reçu des obus et, pendant que j'y logeais, de multiples marmites ont explosé tout près de lui.

En tout cas, il faut avouer que les Bulgares, par ce qu'ils ont fait pendant leur occupation et par le bombardement destructif continu, ont une singulière manière de prouver au monde que Monastir est peuplée par « leurs frères de race ». J'ai la conviction intime qu'aucun de ces « frères de race » ne veut plus rien savoir d'eux. Les Monastiriotes ont goûté du Bulgare et cela leur suffit pour toujours.

A Monastir-Bitolj.

Monastir, le 5 août 1917.

Après cette guerre, deux villes resteront comme les types des cités martyres contre lesquelles la rage de l'ennemi s'est acharnée : Reims pour l'Occident, Monastir-Bitolj pour l'Orient. Evidemment, Reims est beaucoup plus grande et beaucoup plus connue que la capitale de la Macédoine du Sud, mais cela n'empêche pas que cette dernière endure le même martyre que la fière ville française. Je crois même que les victimes civiles de Monastir sont plus nombreuses que celles de Reims.

Je suis de nouveau à Monastir. C'est une belle journée d'été. Je me promène à travers les rues et je constate qu'il n'existe plus à Bitolj de maison qui n'ait pas été touchée par le bombardement. S'il y a relativement peu de maisons entièrement en ruines, cela provient uniquement de la légèreté de leur construction. Bien des projectiles passent à travers les murs minces sans exploser et, s'il y a explosion, l'effet est moindre.

La population civile vaque à ses affaires. Des ménagères viennent acheter les rares légumes que des paysans apportent en ville. Des personnes lavent le linge dans le Dragor pendant

que les enfants jouent dans la rue. Quelques boutiques sont ouvertes. On y vend de la vieille camelote, que le pillage bulgare a épargnée, ou bien encore du tabac ou de petits bijoux en filigrane fabriqués sur place. Les volets de tous ces magasins ne sont qu'à moitié relevés pour être baissés plus vite quand le bombardement recommence. Des gosses vendent dans les rues des journaux serbes et français. Des petits « lustros » — les cirEURS de bottes — gagnent quelques sous avec les soldats qui se font nettoyer leurs « godillots » poussiéreux.

Mais toute cette population — il y a encore entre 20 et 25 mille habitants en ville — est morne et nerveuse. Les enfants mêmes ont désappris le rire. Il y a trop de deuils, trop de ruines, trop de souffrances ! Bien plus de 1000 civils ont été victimes du bombardement. Le séjour prolongé des Monastiriotes dans les caves dépourvues de toute installation hygiénique a développé dans une mesure effrayante les maladies consomptives telles que la phtisie. La promiscuité dans les caves a eu également comme conséquence de propager certaines maladies contagieuses. Il est vrai que les autorités civiles et militaires serbes et françaises font tout ce qu'elles peuvent pour améliorer la situation, mais leurs moyens d'action sont bien restreints dans cette ville orientale coupée du monde par le bombardement d'un ennemi qui ne respecte pas les lois de la guerre. Pourquoi n'a-t-on pas évacué Monastir de sa population civile ? D'abord parce qu'il est bien difficile de trouver encore de la place pour cette vingtaine de mille de malheureux. Les villes et même les villages de la Macédoine occupée par les Alliés regorgent déjà de réfugiés serbes, macédoniens et grecs de Bulgarie ou d'Asie-Mineure. En ensuite ces infortunés tiennent au dernier bien qui leur reste : leur maison, qui est souvent uneasure trouée par les obus. Ils préfèrent d'être tués sur place à l'exode. C'est compréhensible, c'est la mentalité des pauvres gens pour lesquels le sort n'a jamais été très clément.

Pendant que je me promène dans les rues et interroge les gens, les Bulgaro-Allemands bombardent la périphérie de la ville. Mais maintenant, ils commencent à envoyer des obus de tout calibre en plein centre. Les projectiles passent en sifflant sur nous pour aller démolir encore quelques maisonnettes de

plus et pour éteindre encore quelques vies innocentes. Comme par enchantement les rues se vident et les habitants gagnent précipitamment leurs caves où les gaz asphyxiants iront les retrouver. Pan ! à cinquante mètres devant moi une jolie bâtisse bien construite s'effondre. Un 150 y a « tapé » en plein. Il y a des victimes. Des gosses ne forment plus que des paquets de chair sanguinolente. Qu'ont fait ces pauvres enfants à Guillaume de Hohenzollern et à Ferdinand de Cobourg ? Qu'ils prennent garde que l'Histoire ne leur donne pas le surnom de « tueurs d'enfants » ! Vraiment à quoi rime ce bombardement d'une ville ouverte ? A maintes reprises j'ai constaté moi-même que la ville de Monastir n'héberge aucun canon. Est-ce la joie de faire du mal qui pousse les artilleurs ennemis à exterminer une pauvre population civile qui avait déjà assez souffert de la guerre ?

Ce qu'ont fait les Germano-Bulgares d'une ville ouverte.

Monastir, le 9 octobre 1917.

Dans ces beaux jours d'automne, je suis de nouveau revenu à Monastir. On ne reconnaît presque plus cette ville qui, jadis, était si jolie dans la vallée riante du Dragor. Il n'y a pour ainsi dire plus de maisons qui n'aient pas été touchées par les obus des ennemis barbares. Pourquoi les Bulgaro-Allemands s'acharnent-ils de cette façon contre une ville ouverte et, comme telle, protégée par les lois et conventions de la guerre ? Pourquoi tuent-ils par centaines (il y a jusqu'à maintenant plus de 1500 civils tués ou blessés) ses pauvres habitants ? La réponse est simple. Les envahisseurs ayant vu échapper définitivement leur riche proie en novembre dernier, veulent se venger et, ne pouvant pas atteindre leurs adversaires, pour faire du mal, ils font souffrir tant qu'ils peuvent une population innocente qui ne sera jamais bulgare. Ils ont voulu expliquer leur conduite aux neutres et au pape, qui est si indulgent pour eux, et ils ont désiré

éviter ainsi le mépris universel, qu'ils sentent peser sur eux, en prétextant que leurs ennemis les forcent à tirer sur une ville ouverte en postant des canons dans la cité. C'est un mensonge de plus à leur actif et ils le savent bien, car leur espionnage a fonctionné avec une rare audace et une grande précision à Monastir. J'ai bien été une dizaine de fois dans la ville bombardée et je l'ai parcourue dans tous les sens. Jamais il n'y a eu un canon allié au centre de Monastir, endroit le plus visé par les artilleurs de Guillaume de Hohenzollern et de Ferdinand de Cobourg que l'histoire appellera les « tueurs d'enfants ». Les Alliés, pour riposter aux obus ennemis, ont dû établir des batteries dans la périphérie de la ville. Les Germano-Bulgares le savent et n'avaient qu'à y envoyer leurs projectiles sans toucher la ville même avec ses enfants, ses femmes et ses vieillards. Comment expliqueront-ils le massacre de ces innocents dans les caves par les gaz asphyxiants ? Est-ce qu'ils veulent prétendre qu'en envoyant en plein centre de la ville ces engins, défendus par des conventions signées par eux, ils atteindront les artilleurs alliés qui se trouvent à des milliers de mètres de l'endroit visé ? Et comment peuvent-ils se laver de la honte de l'incendie de Monastir allumé par eux le 17 août 1917 ?

Ce jour-là, ils ont commencé à bombarder le centre avec des shrapnells, vers deux heures de l'après-midi. A cinq heures, toutes leurs batteries ont ouvert le feu sur la ville sans discontinuer jusqu'à dix heures du soir. Plus de 2000 obus de tout calibre et de toute sorte furent ainsi lancés et, parmi eux, beaucoup d'obus incendiaires. Le feu prit partout et le vent violent qui soufflait ce jour-là, a eu vite fait de répandre l'incendie. Aucun secours n'était possible malgré les pompes à incendie que les Serbes avaient installées en prévision de tels désastres, car les Bulgaro-Allemands empêchaient ces secours en arrosant copieusement la zone embrasée avec des shrapnells et en détruisant les installations télégraphiques et téléphoniques à l'aide desquelles on aurait pu demander l'assistance des unités voisines. Tout le monde a dû se cacher dans les caves. Il va sans dire qu'il y eut des victimes : 8 personnes furent brûlées, 26 blessées par les flammes et 22 tuées par les obus. Parmi toutes ces victimes, il n'y eut que 4 soldats brûlés en essayant de

sauver des enfants. Dans une maison, la vieille mère du professeur roumain Georgi avec sa petite-fille furent ensevelies sous les décombres du bâtiment écroulé.

Sept cents maisons sont ainsi devenues la proie des flammes. Elles se trouvent toutes au centre de la ville, à droite de la rue du Roi-Pierre (en allant vers le Dragor), et je puis affirmer qu'aucun canon allié n'a été dans leur proximité. Mais la destruction de canons n'était pas le but de cet acte barbare. Ce fut de nouveau la vengeance. Les aviateurs alliés avaient été à Prilep et avaient, dans cette ville, évacuée par l'élément civil, copieusement bombardé les établissements militaires, et il paraît qu'un général y a été tué. C'est pour se venger de cette action purement militaire que les Bulgaro-Teutons ont cherché à châtier la population civile innocente de Monastir. Je ne suis pas partisan de représailles pouvant atteindre des non-combattants, mais en voyant de telles horreurs je me demande ce qu'attendent les Alliés pour rendre la pareille aux villes allemandes et bulgares ?

Malgré toutes leurs souffrances, environ 25 000 Monastiriotes n'ont pas voulu abandonner leur ville. Il y en a bien eu quelques milliers qui sont partis parce que sans toit à la suite de l'incendie. Les autres continuent à vivre, ou plutôt à végéter dans leur cité journellement bombardée. Dix mois de souffrances les ont rendus philosophes. Ils ont organisé, comme ils pouvaient, leur vie dans les caves malsaines, où la phtisie et les maladies contagieuses les guettent. Les plus hardis ont même recommencé le petit commerce et il est curieux de voir les petits magasins à moitié démolis par les obus ou le pillage bulgare avec leurs rideaux de fer tordus à moitié relevés pour pouvoir les baisser plus vite, quand le bombardement commence.

Les enfants jouent dans la rue, mais silencieusement. Ils ont perdu leur gaieté naturelle depuis que tant de leurs petits amis périssent journellement par les engins meurtriers de ceux qui ont prétendu être à la tête de la « Kultur ». Un ami m'aborde. C'est un Serbe de Serbie dont la famille, composée de sa femme et d'un délicieux petit gosse de 8 ans, s'est installée à Monastir en fuyant le bombardement de Belgrade. Je lui demande de leurs nouvelles. Le garçon tué par un obus avec 10 autres petits

camarades dans la rue lorsque, insouciant, ils jouaient aux soldats. Sa femme morte de chagrin. Pendant que nous causons, un bourdonnement bien connu se fait entendre suivi bientôt des détonations des projectiles des canons anti-aériens. Ce sont les avions bulgare-germaniques qui font leur tour de mort habituelle sur la ville martyre. Tout près de nous leurs bombes éclatent et quelques minutes après on apporte, sur un brancard, le corps sanglant d'une mère qui allait chercher du lait pour son petit à la cantine du Serbian Relief Found anglais.

Le pape et certains neutres oseront-ils encore plaider la cause de ces massacreurs d'innocents ?

Ce que pensent des Bulgares les habitants des régions envahies.

Salonique, le 16 janvier 1917.

Qui ne se rappelle la propagande insensée que faisaient les Bulgares en faveur de la « Macédoine entièrement bulgare » ? A les entendre, il n'y avait pas de population plus bulgare que celle qui habite les vallées du Vardar, de la Tserna Reka, autour du lac d'Ochrida, etc.... Pour lui venir en aide et pour la « soutenir au moins moralement », les dirigeants de Sofia lui ont envoyé les comitadjis de l'organisation révolutionnaire macédonienne, de la « Makedonska Odrinska », et ont fondé partout des églises et écoles bulgares. Ces maîtres de la réclame se rappelèrent fort bien que le public d'Europe, très peu au courant des affaires balkaniques, considère la religion comme le criterium des nationalités en Orient, ce qui est d'ailleurs parfaitement faux.

Avec la complicité de l'Autriche-Hongrie et, il faut bien le dire, grâce aux erreurs des Alliés de l'Entente, la Bulgarie a réussi à mettre temporairement la main sur toute la Macédoine. Maintenant que, par la vaillance des troupes de l'Armée d'Orient et par l'héroïsme des soldats serbes, une partie apprê-

ciable de cette Macédoine est de nouveau délivrée du joug de Ferdinand le Félon et de ses partisans, il était intéressant de sonder les habitants de ces contrées sur ce qu'ils pensent aujourd'hui du régime bulgare puisqu'ils ont pu en goûter pendant presque une année. En effet, l'intense propagande bulgare avait bien pris auprès d'un certain nombre de Macédoniens. Ceux-ci, après de nombreuses et diverses occupations et après avoir subi d'innombrables pressions et persécutions, n'aspirent qu'à une chose : pouvoir enfin gagner leur vie en paix. Celui qui leur aurait apporté ce bienfait aurait été le bienvenu et aurait facilement, en dix ans, réussi à s'assimiler cette population où, à côté de Macédoniens de race slave, on rencontre beaucoup de Turcs, de Koutzovalaques, c'est-à-dire de Roumains, des Serbes purs, près de la frontière bulgare, quelques Bulgares véritables et, sur le littoral, des Grecs. La grande masse des habitants de la Macédoine est encore amorphe, c'est-à-dire que la nationalité lui importe fort peu sous condition qu'on la laisse tranquillement travailler ses champs.

Pour connaître le sentiment actuel de cette population hétérogène envers les Bulgares, je me suis adressé aux habitants des villages et de Monastir-Bitolj reconquis par les Serbes. On pourrait m'objecter que ces gens, habitués aux changements de régime, par prudence, ne m'avouaient pas leurs véritables sentiments. A cela je répondrai que les déclarations que j'ai recueillies ont été faites spontanément et que le ton avec lequel elles ont été dites ne trompe pas un vieil habitué des enquêtes judiciaires tel que moi. Dans tout ce que ces paysans et citadins m'ont dit, il n'y a qu'une chose qui n'est pas sincère chez la plupart d'entre eux : c'est l'énonciation de leur nom. Presque tous, se terminent en « itch » : « Ristitch, Georgévitch, Popovitch, Athanassovitch, Talévitch, etc.... » Je sais bien que, hier encore, ils s'appelaient : « Ristoff, Georgieff, Popoff, Athanassoff, Taleff, etc.... » et que demain, si par impossible les Turcs ou les Grecs devenaient les maîtres de la Macédoine, ils s'appelleraient : « Georgiades, Papasoglu », etc. J'ai été frappé aussi par le fait que les soldats serbes s'entretenaient sans difficultés avec les paysans macé-

doniens, pendant que les prisonniers n'arrivaient qu'à grand-peine à se faire comprendre. N'est-ce pas là une indication probante que les Macédoniens sont plus proches des Serbes que des Bulgares ? Faut-il encore citer la célébration de la Slava en Macédoine, coutume essentiellement serbe ? Et que dire du facies des habitants de ces contrées, facies bien souvent typiquement serbe et qui n'a rien de commun avec le facies asiatique des Bulgares (ceux-ci ont eux-mêmes proclamé, pendant cette guerre, qu'ils n'étaient pas Slaves, mais Touraniens, les frères des Turcs et des Hongrois).

Voilà maintenant quelques déclarations prises au hasard parmi les douzaines que je possède dans mon dossier. Vassil Georgevitch, de Jivoïna, 56 ans, répond à ma demande si la population était mieux sous les Bulgares ou sous les Serbes : « Comment voulez-vous que nous nous sentions mieux sous les Bulgares puisqu'ils nous ont pris tout, pendant que les Serbes n'ont rien touché ? » Djelib Ibrahim, un musulman de 60 ans du même village, me dit : « On a pris mes bœufs et mon blé, quel plus grand mal voulez-vous que les Bulgares me fassent ? » Sotir Sékoulovitch, un notable de Monastir qui, avant l'occupation bulgare, était connu comme bulgarophile actif me raconte que, lorsque les Serbes furent sur le point de se retirer, ils distribuèrent une proclamation disant que chaque citoyen devait rester tranquillement chez lui et vaquer à ses affaires. En plus, ils donnèrent à la population tous les vivres qu'ils ne pouvaient pas emporter. « Si je fais la comparaison avec la retraite bulgare, je sais quelle conclusion il faut en tirer ! » Chalim Assan, un Albanais musulman du village d'Otrets dit : « Ils (les Bulgares) nous ont ruiné. Ils nous ont tout pris sauf l'âme ». Risvan Redjeb, 72 ans, du même village, déclare : « Nous sommes un troupeau de moutons et nous sommes obligés de suivre celui qui vient pour nous conduire. Vous (les Serbes) vous ne nous avez jamais fait de mal et eux (les Bulgares) nous ont pris tout ce que nous avons. Naturellement, nous sommes heureux que vous soyez revenus ».

Les sentiments exprimés par les quelques témoins que je viens de citer sont partagés par toute la population de la

Macédoine jusqu'à maintenant délivrée. Les Bulgares y ont perdu toutes les sympathies qu'une certaine partie du pays avait pour eux. Ils sont haïs aujourd'hui et cela d'autant plus que, une fois en possession du pays, ils se sont empressés de fermer les écoles de campagne et la plupart des églises, eux qui, dans leur propagande, insistaient toujours sur l'importance de l'école et de l'église bulgares. Comme on voit bien maintenant que tout cela n'était que de la façade destinée à cacher le désir de domination et de pillage !

Ce que racontent les prisonniers bulgares.

Sur le front serbe, le 14 mai 1917.

De brèves notices dans les journaux nous ont annoncé qu'une révolte avait éclaté en Serbie. Les Bulgares ont contesté le fait. Il était intéressant de questionner les prisonniers bulgares, faits de ce côté du front, sur ce qu'ils savaient à ce propos et si la révolte était réelle. Avec une unanimité parfaite tous les prisonniers ont confirmé l'événement. Je vous ai déjà télégraphié brièvement le contenu de leurs dépositions. Je préciserai aujourd'hui et j'ajouterai encore d'autres détails.

La révolte en Serbie a eu lieu du côté de Leskovats, de Soko Bania et de Vrania. Quelques prisonniers parlent de 25 000, d'autres de 20 000 et de 15 000 révoltés. Il est certain que leur nombre a dû être important car, pour réprimer le mouvement, les Bulgares ont envoyé toute la première division de Sofia. Mes témoins affirment que les insurgés se sont procuré des fusils et même des mitrailleuses. Il y aurait eu des combats très sanglants où, des deux côtés, les pertes étaient considérables. La révolte a duré deux mois et, encore aujourd'hui, les Bulgares craignent qu'elle n'éclate de nouveau et envoient sans cesse des troupes dans les régions mentionnées plus haut. La répression du mouvement fut impi-

toyable et cruelle. Les prisonniers disent que leurs troupes ont commis à cette occasion des cruautés sans nom. Tous les Serbes des contrées insurgées, capables de porter un fusil, furent déportés en Asie-Mineure. Le fait d'envoyer des chrétiens chez les Musulmans aurait mécontenté le peuple bulgare, car, après tout, les Serbes sont orthodoxes comme les Bulgares. Mais le gouvernement de Sofia aurait maintenu la mesure en déclarant que, chez les Turcs, les Serbes seraient « mieux maltraités ». Quelques prisonniers disent que c'est le général Mackensen en personne qui a ordonné la déportation des Serbes en Asie-Mineure. Ils ajoutent aussi qu'on avait envoyé d'abord des troupes allemandes pour réprimer la révolte, mais que celles-ci furent presque exterminées par les insurgés. Ce n'est qu'après leur défaite qu'on aurait envoyé la première division de Sofia.

En ce qui concerne la révolte du 21^e régiment d'infanterie bulgare, celle-ci a eu lieu, d'après les dires de mes prisonniers-témoins, au mois de mars 1917. Le régiment s'était battu devant Grounitché et y avait subi de grosses pertes. Malgré cela le commandement suprême bulgare-allemand voulait le maintenir en première ligne. Mais les hommes en avaient assez de la guerre. Ils se sont insurgés et ont tué leurs officiers, ensuite ils se sont dispersés. Immédiatement, on a lâché des troupes bulgares et allemandes à leur trousses et 400 révoltés furent pris de suite. Les autres furent capturés petit à petit et à des endroits différents. Un certain nombre ont pu rejoindre les insurgés serbes en Serbie. La répression fut très sévère. 150 soldats furent fusillés et 800 autres condamnés aux travaux forcés allant de 12 à 20 ans de durée.

Dans des correspondances antérieures je vous ai parlé des résultats de mon enquête concernant le traitement de la population macédonienne par les Bulgares. J'ai voulu savoir aussi ce que les prisonniers bulgares racontaient à ce sujet. Leurs dépositions confirment pleinement mes propres constatations et montrent que les sujets du Cobourg, malgré les dénégations violentes qu'ils ont opposées, en leur temps, à mes assertions, ne se sont nullement corrigés et continuent à se comporter

d'une façon barbare vis-à-vis d'une population de paysans qui ne demande qu'à vivre en paix.

Tous les témoins sont d'accord sur ce point que les villageois sont dans la plus grande misère. On leur a tout pris. Parfois, on leur a bien remis des billets de réquisition, mais ces billets ne sont jamais payés. Au village de Dounié, par exemple, la mortalité des enfants et des vieillards est effrayante parce que ces pauvres gens meurent littéralement de faim. Les troupes allemandes, spécialement, maltraiteraient corporellement les habitants et s'attaqueraient aux femmes. Sur tout le front bulgare de la Tserna on emploie des femmes et des enfants aux travaux des tranchées de seconde ligne qui se trouvent en plein sous le feu de l'artillerie alliée. Souvent même, on ne leur donne pas la nourriture nécessaire. De temps en temps on les relève par de nouvelles « compagnies » de femmes et d'enfants. Des commandants spécialistes allemands dirigent ces travaux défendus expressément par la Convention de La Haye. Ces jours-ci, à Bechichté, un obus allié, tombant au milieu des femmes et des enfants qui travaillaient aux tranchées, a tué deux femmes et en a blessé trois autres. Les bombes d'aviateurs ont également fait des victimes parmi la population civile forcée à ce travail illégal et démontrant une moralité au moins surprenante de la part de ceux qui l'ont commandée.

A Niche, on instruit, à ce moment, nombre de jeunes garçons de 16 à 17 ans, qui seront jetés dans la grande boucherie par Ferdinand de Cobourg que l'histoire jugera très sévèrement.

Les prisonniers bulgares avouent également que, à l'heure actuelle, il y a en Bulgarie beaucoup de déportés de Serbie. Ils vivent misérablement habillés de haillons. On leur fait exécuter les travaux les plus durs dans les fabriques et aux chemins de fer. Et ce ne sont pas seulement les hommes et les adolescents sur qui s'abat la vengeance ignoble des « Prussiens des Balkans ». Des femmes aussi se trouvent dans le nombre. Cependant, ajoutent les témoins, ces dernières rencontrent de la commiseration dans le peuple.

Voilà ce que racontent les prisonniers bulgares. Comme je l'ai dit plus haut, c'est la confirmation de tout ce qui a été

publié jusqu'à maintenant à ce sujet. En vérité, les Etats neutres ne peuvent-ils donc pas intervenir pour empêcher de tels crimes !

La manière bulgare de combattre l'ennemi.

Sur le front serbe, le 4 mars 1917.

Plus nous allons en avant, plus nous trouvons la preuve de la façon barbare dont les Bulgares font la guerre aux Serbes qui, il y a à peine quatre ans, leur ont donné un si puissant coup de main pour vaincre les Turcs, aujourd'hui les alliés du pays de Ferdinand de Cobourg, dit le Félon. Les archives des diverses divisions serbes sont pleines de pièces authentiques attestant le mépris complet qu'ont les Bulgares pour les lois et règles de la guerre. J'en publierai deux qui m'ont été communiqués dans un état-major :

1^o *Interrogatoire fait à l'état-major de la division de la Drina, le 17 octobre 1916, ad O N^o 3625 :*

Le soldat Wélimir Ivanovitch, de la batterie de tranchées, division de la Drina, né au village de Sinochévitch, arrondissement de Potsérié, département de Podrinié, âgé de 25 ans, célibataire, a déclaré qu'il s'est trouvé, le 12 septembre 1916, avec son commandant de batterie, feu Wladimir Iovanovitch, commandant d'artillerie, dans une tranchée d'infanterie située sur le plus haut point du Kajmaktchalan. A trois heures, les Bulgares s'étaient mis à crier « hurra ! » d'une tranchée éloignée de 50 mètres de celle des Serbes, mais cependant sans bouger.

Le commandant avait ordonné d'ouvrir le feu contre les Bulgares qui, quelque temps après, attaquèrent notre tranchée à coups de bombes et la dépassèrent. J'y restais avec mes camarades Zvéio Dimitriévitch et Bratislave. A l'aube, nos troupes contre-attaquèrent les Bulgares, qui se retirèrent précipitamment en passant par-dessus la tranchée où nous étions cachés sous des cadavres. De temps à autre, nous nous hissions pour voir ce qui se passait et nous assistions de cette façon à des

scènes terribles. En effet, les Bulgares se ruèrent sur nos soldats blessés au cri sauvage de « Argent, Serbes ! ». Les blessés les priaient de ne pas les tuer en leur disant : « Laissez-nous l'âme et emportez tout ! », tandis que les Bulgares les perçaient de coups de baïonnette et cela toujours aux cris de « Argent, Serbes ! », ou bien « Est-ce que le lait français est doux ? », ou encore « Ah non ! Serbe, tu ne rentreras pas chez toi par ce chemin ; va sur la route par laquelle tu as quitté ton pays ! »

Lorsque, le 15 septembre (v. s.), les Bulgares furent complètement chassés, nous avons constaté sur leurs morts des gourdes pleines d'eau-de-vie. Il y eut beaucoup de blessés bulgares que nous avons peine à recueillir, parce qu'ils étaient ivres-morts.

Dans la tranchée à droite nous avons trouvé notre commandant portant plusieurs coups de baïonnette et ayant le ventre ouvert. Les intestins en sortaient. Autour de lui il y avait encore 11 soldats horriblement mutilés.

(Signé) Wélimir Ivanovitch.

2^o Déposition faite à l'Etat-major du 3^e bataillon du 14^e régiment, le 22 janvier (v. s.) 1917, ad O N^o 373 :

Dépositions du sergent Mata M. Radkovitch, du village de Brésévitsa, arrondissement de Déjévo, département de Raslika, et du soldat Stoïan T. Markovitch, du village de Sronic, arrondissement de Rasina, département de Krouchévats, tous deux de la 1^{re} compagnie du 3^e bataillon, 14^e régiment :

Ils ont déclaré :

Que le 4 octobre de l'année dernière ils étaient allés avec le soldat Angelko Viktorovitch en patrouille pour voir si, à Kamenitsa Tchouka, il y avait des Bulgares et combien. Lorsqu'ils furent parvenus au piton même de la Tchouka, ils y ont trouvé un soldat serbe étendu par terre et ayant une pioche enfoncée dans la poitrine, la pointe en l'air. Le soldat avait été d'abord blessé à l'épaule gauche. Non loin de celui-ci ils ont découvert un autre Serbe avec une baïonnette serbe enfoncée dans le crâne, au-dessus de l'oreille gauche. Le cadavre étant tout couvert de sang, ils n'ont pu découvrir d'autres blessures, mais, d'après la position de ses mains, ils ont conclu que le

malheureux devait être vivant au moment où on lui a enfoncé la baïonnette dans le crâne. Lorsqu'ils arrivèrent vers le rocher le plus grand du piton, ils y ont trouvé un soldat serbe assis, le fusil dans la position de garde. Il était tué et le fusil lui avait été attaché de cette façon. Ils n'ont pu constater comment le soldat avait péri, parce que les Bulgares les avaient aperçus et les attaquèrent.

(Signé) Mata Radkovitch et Stoïan Markovitch.

« Argent, Serbes ! » c'est dans ce cri que se résume toute la mentalité de ce peuple de Touraniens slavisés sans sentiments. C'est l'or des Centraux qui les a attachés aux auteurs responsables de cette affreuse guerre. C'est pour des avantages matériels qu'ils ont trahi leurs alliés de 1912. C'est pour voler les quelques sous que les malheureux blessés serbes avaient en poche qu'ils tuent froidement les gens que les lois et les règles de la guerre ainsi que les droits de l'humanité ont déclaré sacrés. Quelle différence entre la conduite de ces hordes barbares et celle des Serbes qui reçoivent leurs prisonniers en les appelant « frères » et en partageant avec eux leur pain ! Parmi les Alliés de l'Entente il y en a encore quelques-uns qui restent secrètement bulgarophiles et qui voudraient établir une différence entre le peuple et le gouvernement bulgares. Ce que je viens de publier montre nettement que le peuple bulgare n'est pas meilleur que son gouvernement. Il n'a que le gouvernement qu'il mérite !

Les Bulgares et les soldats serbes prisonniers.

Salonique, le 8 février 1917.

Je vous ai parlé, dans mes correspondances précédentes, des méfaits des Bulgares envers la population civile macédonienne. Aujourd'hui je vous entretiendrai d'un autre genre de violation du droit des gens et des usages de la guerre par le gouvernement de Sofia : l'emploi des soldats serbes comme combat-

tants contre leur propre pays. C'est là une violation qui, au point de vue de l'odieux, ne le cède en rien aux massacres et aux déportations, car, si ces derniers sont terribles, les souffrances morales de celui qui, contre son gré et restant attaché à sa patrie, est forcé de combattre ses frères, sont non moins grandes. D'ailleurs, la déposition de mon témoin fera beaucoup mieux comprendre que tous les mots le crime commis par Ferdinand de Cobourg et par le peuple qui lui a été confié.

Le soldat Andjelko Dj. Tsvetkovitch, originaire de Draitchika, district de Prizrend, en Serbie, vient de désertre du 45^e régiment bulgare. Il avait été fait prisonnier lors de la retraite serbe près de Gilané. Le hasard a voulu qu'il se soit rendu maintenant au commandant du régiment serbe dont il avait fait partie. Ses déclarations sont les suivantes :

« Né en Vieille-Serbie, j'avais fait mon service au 24^e régiment de Kossovo. Au moment de la déclaration de guerre par l'Autriche, je fus versé dans le 1^{er} régiment, et je pris part aux combats du Tser, de la Drina et de Belgrade, où je fus blessé. Lorsque les Bulgares nous attaquèrent, mon régiment opérait du côté de Tsaribrod tout en maintenant la liaison avec la division du Timok sur la ligne ferrée Pirot-Tsaribrod. Pendant la bataille de Gilané je fus fait prisonnier avec 800 autres de mes camarades. Des Albanais nous escortèrent à Prechévo et de là à Koumanovo, Kriva Palanka, Giuchévo et Kustendil. Le sang se glace dans mes veines quand je pense seulement aux actes de brutalité et de sauvagerie auxquelles nous étions constamment en butte en ces jours sombres, où se jouait le sort de notre patrie. Les Albanais, nos conducteurs, nous firent subir toutes sortes de tortures. Ils nous assommèrent à coups de crosse ou ils tirèrent dans le tas pour le seul plaisir de voir couler du sang humain. Bulgares et Albanais exécutèrent sur un monticule, qui se trouve tout près de Gilané, 80 prisonniers de l'Ancienne Serbie. D'autre part, tous les villages ont été mis à sac et livrés aux flammes alors que des théories interminables de vieillards, de femmes et d'enfants persécutés, chassés, traqués par les hordes bulgaro-albanaises fuyaient de tous les côtés, affamés et exténués de fatigue et de froid.

Au mois de mars dernier les Bulgares séparèrent tous les prisonniers de la Nouvelle-Serbie de ceux de l'Ancienne et les exercèrent. Je fus de la partie. L'instruction dura deux mois. A nos souffrances morales et matérielles, qui ne cessaient de nous torturer pendant tout le temps de notre odieuse captivité, vint s'ajouter une nouvelle : on nous défendit de parler serbe. Pour toute contravention à cette interdiction ignominieuse nous recevions des peines dont le raffinement atteignait à l'incroyable. « Vous n'êtes pas des Serbes ! » nous disait-on. « Il n'y a plus de Serbes ; ils sont effacés de la surface de ce monde. »

L'instruction terminée, nous fûmes envoyés en garnison dans diverses villes et, quelque temps après, dans les régiments sur le front, où je n'attendais que la première occasion pour me rendre. Pendant que j'étais dans les premières lignes, une pensée atroce ne me quittait ni jour ni nuit, celle que le malheur ne voulût que je tuasse mon frère, que je savais dans les rangs de notre armée, ou que je n'en fusse tué moi-même. Le bon Dieu nous en a préservés, je le verrai, car l'unique plaisir, qui me reste pour le moment, c'est de retrouver mon frère et de me ranger immédiatement sous notre glorieux drapeau pour combattre le plus ignoble ennemi qui ait jamais existé ! »

Georges Iovanovitch, de Gostirazna, arrondissement de Prilep, auparavant soldat de la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon du 5^e régiment serbe, fait prisonnier par les Allemands vers le 8/21 novembre 1915 entre Kraliévo et Rachka et versé plus tard dans l'armée bulgare, fait un récit en tout semblable à celui de Tsvetkovitch. Cependant, il donne aussi des détails sur la vie des prisonniers dans les camps. Dans le camp de Heinrichsgrün, notamment, il y avait quatre subdivisions entourées de fils de fer barbelés. En tout, dans 300 baraques, il y avait 66 000 prisonniers. Les prisonniers furent employés à divers travaux : planter des pommes de terre, labourer dans les environs et réparer des routes. Comme nourriture on leur donna tous les deux jours un pain d'un kilogramme. Ce pain, très amer, était fait avec des pommes de terre et de la sciure de bois. Ils recevaient aussi du poisson salé et, une fois par quin-



Victimes des gaz asphyxiants à Monastir-Bitolj.



Victimes des gaz asphyxiantes à Monastir-Bitloji.

17 вж. Дорестолна поляна.
№ 463/17
17 юни 1917 година
Князство.

До Командира на
152. Бр. ...
Полцината.

Съгласно предписанието от К-ра на 1-а Бригада, 9-а Дивизия № 6275 т.г., основано на заповед от Цаба на 9-а Дивизия № 11744 т.г., изпраща Ви, Господине *Генерал*, ... принос извадки от писмото на 11-тото на Войната - Канцелария № 463 т.г. от предложени да се има за сведение и доведе до знания на всички войски от козарската на *Бр. 152*.....

Предложение: принася.
Командитъ на поляна,
Подполковник *Димитров*
А д е т а н тъ,
Подпоручик *Димитров*
Министерство на Войната
Канцелария.
№ 463.
20 май 1917 година
от София.

Тъ. Баро. Трети принос,
До Цаба на Действителната
Армия - полна канцелария.
Въ г.К. в. о. т. е. и. д. и. з. а.

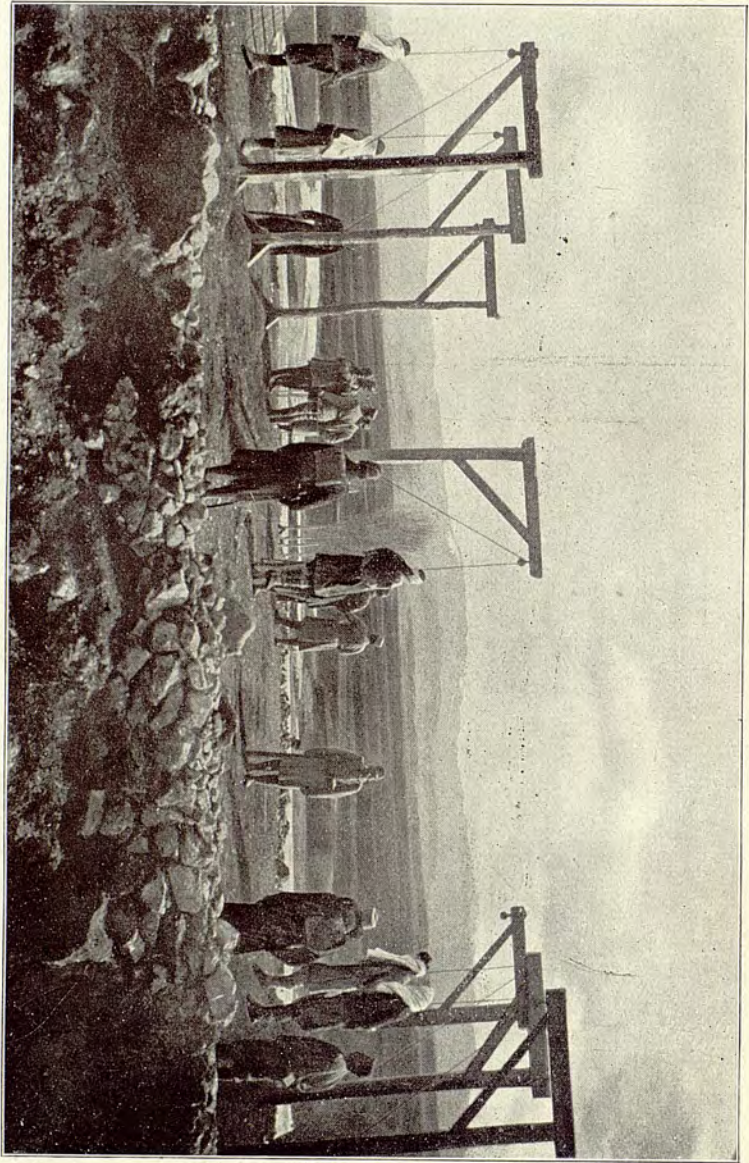
На 12 юни 1917 г. г. Министерството на Войната, по заповед на Господина Министра, изпраща Ви Цаба на Действителната армия, че не са върнати дошли до войските орудия както планините и работниците от на равне изгрозени мирното население работни полски работи. Замина извадки бяха разпространени въ царството, обаче, от превзрната се утвърди че та ак терра много пручелчени. До сега се знае само за няколко случаи случаи: 1. Висо до Карлово; 2. В Орханлийско близ до Кочевина; 3. Между Орханли и Коздра; 4. Около Викарела и Побити Камъци.

Тази случка са известни до сега на Министерството на Войната и Действителната Армия, ... велико друго, което се говори в измислено. Наместна до доказанията на работниците - новобранци от Моравско багатство на излизани сарби бяха съвършено случайни и новосно и отаваха така само, гдето околната бѣ слаба, като: при река, немисля, резервният интендантски магазин и у частни лица. Обаче след дождяването на Моравият, багатства бачествана. Не само Министерството пише въ управлението на Моравията Военно инспекция да залази багатствата, гдето което се изпраща да работят в Моравия-Гема, там се наказваха от вой и се заставяваха да работят усилно по пшаницата. Но сега са разпоредено телеграфически да се връщат предат войски сарби планини интерприми и новобранци от Моравско, че мѣсто забга не биде застрашен, мѣстата му опомарена, имотитъ му моравски ама и съвѣтството му изпраща въ Кардналийска. Другаритъ на багатствата се наказват само за гдѣто не са донесли в време за намѣрението на 2300 галки. Така само Министерството въ намѣрението да прѣждѣти всички сарби планини и пр. от 1-а и 6-а Дивизионни области въ 3-а и 4-а Дивизионни области, като ги амбрия съ руски и ронски планини, до колкото е възможно. Намѣрението е да се приборат войски сарби дадени на частни лица на въ доната и правя време на жатва и издѣлба сарбитъ да се употребяват само за работи по пристанищата, пшаницата и донкиднатъ дивизионна-ва само от това дадено е заповѣд да се върнеми българското население до старата сръбско-българската граница и на вътрѣшността там гдѣто има известно население и по пшаницата гдѣто отава багатство.

- 1. Началник на Канцеларията, отъ Генерална Цаба.
Генералъ Майоръ Вратисковетъ.
- 2. Началник на Министерската част, Подполковникъ Димитриевъ.
- 3. Баро, Началник на строевата Сесия при полската канцелария,
Подполковникъ Ангеловъ.
- 4. Баро, офицеръ за държчи при Цаба на 9-а п. Дивизия,
Поручикъ Поповъ.
- 5. Баро, Адютантъ на 1-а Бригада, отъ 9-а п. Дивизия,
Поручикъ Ванжуковъ.

Баро, Адютантъ 17 в. Дорестолна поляна,
Подпоручикъ *Димитров*

Le document du Ministère de la guerre bulgare.



Cartes postales de pendus (Afloratz) : Après la pendaison.

zaine, parfois seulement tous les deux mois, un peu de viande. Le menu de tous les jours fut une soupe claire et de la purée. Fin juillet 1916 tous les Macédoniens furent envoyés en Bulgarie, en tout 880. A Sevliévo ils reçurent l'uniforme bulgare et le commandant leur dit que « maintenant que les Bulgares les avaient libérés, les Macédoniens devaient prêter leur concours à l'œuvre commune ». Une douzaine d'hommes accueillirent ces mots avec enthousiasme, les autres, l'immense majorité, resta silencieuse. Ils savaient la valeur de la « libération par les Bulgares » et, s'ils n'étaient pas déjà Serbes avant le malheur du Royaume du Roi Pierre, de serbisants cette « libération » les avait rendus bons patriotes serbes. A la première occasion tous ceux qui ont pu le faire ont rejoint l'armée serbe et sont rentrés dans leurs unités. J'ai encore un certain nombre de témoignages pareils, mais les deux exemples cités suffisent pour éclairer l'opinion du lecteur sur les agissements des Bulgares. Il est bon cependant de fixer dès à présent toutes les violations du droit des gens commises par les sujets de Ferdinand le Félon.

Les dernières infractions aux lois de l'humanité par les Bulgaro-Allemands.

Salonique, le 24 mars 1917.

Les derniers grands succès des alliés de l'Entente sur le front occidental, de même que ceux en Mésopotamie et la belle avance des troupes françaises devant Monastir ont exaspéré la fureur sauvage des troupes de Ferdinand le Félon et de Guillaume de Hohenzollern qui combattent l'armée d'Orient.

Depuis longtemps, on peut presque dire depuis le commencement de la guerre, ils ne respectaient plus l'insigne sacré de la Croix-Rouge. Mais leurs attaques préméditées se cachaient derrière de prétendues nécessités stratégiques imaginées de telle façon qu'elles pouvaient même impressionner le public allié. Aujourd'hui, la rage leur fait oublier ces mesures de précau-

tion. Ils bombardent les hôpitaux avec une telle désinvolture que le doute sur le véritable but de ces bombardements n'est plus permis, même à ceux des neutres qui sont les plus enclins à excuser leurs forfaits.

Ainsi, le 12 mars 1917, une véritable escadre d'avions allemands est venue bombarder d'abord la gare de Vertekop et quelques-uns de ces navires aériens se sont ensuite détachés pour lancer des bombes sur les hôpitaux anglais et français qui se trouvent à au moins deux kilomètres de cette gare.

Certainement, les Bulgaro-Allemands, lorsque l'heure de la justice aura sonné et peut-être déjà avant, quand l'opinion de certains neutres, à laquelle ils tiennent quand même encore, s'émotionnera trop, essaieront d'ergoter. Ils tâcheront d'expliquer leur lâche attentat par la présence d'un train qui passait à quelques centaines de mètres des hôpitaux atteints. « C'est ce train que nous voulions atteindre et nous ne sommes pas responsables si nos aviateurs ont mal lancé leurs bombes », diront-ils pour leur décharge. De plus, ils invoqueront l'ignorance, où ils se trouvaient, sur la nature du campement au-dessus duquel planaient leurs avions.

L'armée serbe a voulu avoir le cœur net sur l'efficacité de telles excuses et elle m'a envoyé faire une enquête sur place. Cette dernière a donné les résultats suivants : 1° le bombardement de la gare de Vertekop est absolument distinct de celui des hôpitaux distants d'au moins 2 km. de la gare ; 2° ce dernier fut exécuté par 4 avions différents qui s'étaient détachés de l'escadre survolant Vertekop-gare ; 3° les aviateurs ont jeté sur les hôpitaux des groupes de 5 à 6 bombes qu'ils ont déclanchées à la fois après s'être assurés du lieu de leur incidence par le lancement préalable d'une bombe d'essai ; 4° les bombes n'étaient pas de grosses bombes utilisées pour la destruction d'objets résistants, mais de petites bombes employées pour l'attaque d'êtres vivants. Si le but de l'incursion avait été la destruction d'un train, on se serait servi de projectiles de gros calibre ; 5° les distances entre les lieux bombardés et la voie ferrée sont trop grandes pour être dues à des erreurs de lancement, car l'air était très calme au moment de l'attaque, ce qui est prouvé par la proximité des trous des bombes déclanchées

ensemble ; 6° les aviateurs savaient qu'ils se trouvaient au-dessus d'hôpitaux par la présence de 12 croix rouges indicatrices qui entourent ceux-ci et qui sont parfaitement visibles à l'œil nu à la hauteur de 3000 mètres à laquelle planaient les avions. J'ai vérifié ce fait en survolant à la même hauteur les hôpitaux atteints. D'ailleurs, l'ennemi connaissait aussi la destination de ces campements par ses deux incursions du 10 et 14 août contre lesquelles l'Entente avait protesté auprès de la Croix-Rouge internationale.

J'ajouterai que nous savons que les avions bombardiers appartenaient à une « escadre volante » dépendant directement de l'état-major de Berlin et envoyée par celui-ci, en train spécial sur les différents fronts pour y exécuter des tâches fixées par lui. Ce sont donc des aviateurs très exercés qui ne peuvent commettre, surtout par un temps calme, des erreurs de lancement de bombes et cela d'autant moins qu'ils n'avaient, le train étant en marche, qu'à attendre sa sortie de la zone des hôpitaux, si leur but avait été la destruction de ce dernier. Mais leur but fut l'attaque des hôpitaux. L'expertise l'a démontré d'une façon irréfutable.

Les Bulgaro-Allemands ont commis encore, ces derniers temps, une autre sauvagerie qui dépasse de beaucoup le bombardement des hôpitaux : dans la nuit du 16/17 mars, ils ont lancé sur la ville ouverte de Monastir des obus à gaz asphyxiants ! Ils savent sûrement qu'il n'y a aucun ouvrage ou établissement militaire dans la ville même et pourtant ils ont poussé cette fois la cruauté jusqu'à l'assassinat de femmes et d'enfants par des gaz asphyxiants ! C'est la première fois qu'un belligérant descend si bas l'échelle de la moralité ! 62 personnes furent tuées par les gaz et parmi elles 25 femmes et 31 enfants. 61 victimes de cette barbarie sans nom se trouvent dans un état désespéré.

Ah ! il fallait voir ces gosses innocents, la bouche grande ouverte, comme pour appeler leurs mères au secours, les yeux révilés et les membres tordus par la souffrance. Ce furent des visions d'horreurs qui devraient troubler d'insomnie les nuits des responsables de cette guerre et de ces sauvageries ! Que, après cette guerre, les bourreaux bulgares de Monastir préten-

dent encore que la Macédoine est bulgare et on leur sortira ces photographies de leurs « frères et sœurs » assassinés si abominablement par eux. Pour de tels crimes, qu'ils partagent avec leurs maîtres les Allemands, il n'y a ni excuses ni pardon. Ils devront les expier en souffrant plus encore que ces pauvres et innocentes victimes de leur barbarie sans nom.

Le 19 mars, les Bulgaro-Allemands ont récidivé : 3 hommes, 2 femmes et 5 enfants furent les victimes de leurs obus à gaz asphyxiants.

La mentalité bulgare.

Salonique, le 9 mars 1917.

Dans certains milieux ententistes on a encore aujourd'hui une tendance à vouloir établir une différence entre le gouvernement et le peuple bulgares. Pendant qu'on condamne à juste titre le premier, on cherche des circonstances largement atténuantes pour le dernier. « Le peuple bulgare n'est pas mauvais, il a d'excellentes qualités, mais il a été entraîné dans la mauvaise voie par des hommes sans scrupules », disent ceux qui, malgré tout, sont restés secrètement bulgarophiles.

Cependant, jamais mot n'a été plus juste que celui qui dit que chaque peuple a le gouvernement qu'il mérite, et les événements de la guerre balcanique actuelle auraient dû ouvrir les yeux à ces bulgarophiles impénitents qui croient encore aux sentiments généreux des sujets de Ferdinand de Cobourg, dit le Félon. En effet, la conduite des Bulgares, depuis l'automne 1914, a clairement démontré que le peuple de ce pays était entièrement d'accord avec les intentions de son gouvernement. Le peuple bulgare n'avait qu'à imposer sa volonté d'accepter les propositions conciliantes de la Serbie dès l'automne 1914, propositions qui contenaient la cession de la Macédoine à peu près jusqu'aux frontières du pacte de 1912, sous condition que la Bulgarie fasse cause commune avec les alliés de l'Entente et marche contre les Turcs. Ces conditions

furent repoussées par les gens de Sofia sous prétexte que la neutralité du pays ne permettait pas même leur discussion. Et comme réponse à cette tentative de conciliation, les sujets du Cobourg font une attaque du pont du Vardar près de Stroumnitsa-gare, attaque où de nombreux soldats serbes ont péri juste dans un moment des plus critiques pour leur patrie. A cette époque la Bulgarie n'était pas encore en guerre avec la Serbie et, si vraiment le peuple n'était pas d'accord avec son gouvernement, quelqu'un aurait dû se lever pour protester contre cette rupture manifeste de la neutralité au détriment des Serbes. Mais pas une voix ne s'est fait entendre dans les journaux du royaume, tout au contraire tous étaient d'accord pour se féliciter du mauvais tour joué à l'ancien allié. Cette même manœuvre, avec des forces encore plus considérables, fut répétée, au mois d'avril 1915, sans trouver une réprobation quelconque dans le pays, où les journaux gouvernementaux ou antigouvernementaux continuaient à attaquer les Serbes et leurs alliés de la façon la plus violente. La vérité était qu'à ce moment déjà la Bulgarie tout entière, gouvernement et peuple, était gagnée par l'or de Berlin et que des officiers de Guillaume de Hohenzollern travaillaient déjà à Sofia au grand état-major, qui n'attendait que le moment propice pour tomber sur ceux qu'on estimait être inférieurs en force aux Teutons et à leurs vassaux.

Le gouvernement bulgare, d'accord avec le peuple, ne s'est laissé influencer par aucun sentiment noble, il n'a suivi que la politique « du plus grand profit ». D'ailleurs, ces gens sont incapables de se faire guider par le sentiment. Leurs alliés, les Allemands, le savent bien et le grand journal berlinois *La Gazette de Voss*, du 7 janvier de cette année, l'avoue dans les termes suivants : « Au cours des dernières années déjà et à la veille de la guerre actuelle, les hommes d'Etat bulgares ont profité de plusieurs occasions pour déclarer que le Bulgare, avec son patriotisme ardent, n'est sujet à aucun sentiment et qu'il ne poursuit qu'une politique réaliste. Un grand homme d'Etat bulgare, faisant une comparaison entre Vienne et Pétrograd, s'exprima ainsi : « Pour nous, la bonne tante est celle qui nous donne le plus grand gâteau ». Cette

vérité, depuis ce moment, n'a aucunement changé. Après la guerre, on verra plus clairement que le Bulgare n'est créé que pour la politique pratique et qu'il ne s'embarrasse d'aucune sentimentalité. »

Le journal de Berlin a vu juste. Le Bulgare, celui du gouvernement et celui du peuple, cherchera toujours la bonne tante qui donne le plus grand gâteau. Mais il ne lui en sera pas reconnaissant ; il la « plaquera » aussitôt qu'il en trouvera une autre qui lui fournira un morceau encore plus grand. C'est le désir du gain qui pousse ce Touranien slavisé. C'est l'avarice, le plaisir de posséder qui le mènent. Ainsi, le paysan de ce pays aime le service militaire, non pas parce que, ainsi, il collabore à la défense de sa patrie, mais parce que pendant le temps qu'il est au régiment, il économise ses habits civils.

Au courant de cette guerre j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de constater chez l'homme du peuple bulgare cette âpreté au gain qui tue en lui tous les bons sentiments. Ainsi les prisonniers, qu'on nous amenait au cours des combats autour de Monastir, exprimaient presque tous leur désir d'être envoyés en France. Interrogés sur la cause de ce désir, ils répondaient naïvement qu'en France, ils espéraient gagner de l'argent !

Au Kajmaktchalan les Bulgares tuaient les blessés serbes au cri : « Argent, Serbes ! » C'est pour voler les quelques sous des infortunés Serbes, que leur trahison avait privés de leur patrie, que ces barbares enfreignaient les lois les plus sacrées de l'Humanité !

Non, l'ensemble du peuple bulgare n'est pas meilleur que son gouvernement. Certes il n'y a pas de règles sans exception. Il est sûr qu'il y a aussi des Bulgares dont les sentiments peuvent être élevés et qui probablement, à l'heure actuelle, regrettent amèrement l'énorme faute, je dirai plus, l'imparadonnable crime de leur nation. Mais ils n'ont pas élevé la voix ou, s'ils l'ont fait, ils ne l'ont pas fait assez énergiquement pour empêcher le crime de s'accomplir.

Il incombe à la perspicacité des Alliés de distinguer, après la guerre, ces quelques rares agneaux parmi la horde de loups

sauvages. Cependant le peuple bulgare, aussi coupable que son gouvernement, doit être châtié exemplairement. Qu'on abandonne donc cette thèse fausse de la distinction entre le peuple et le gouvernement bulgares et qu'on se rappelle que, si les deux ne sont pas impitoyablement punis, il n'y aura plus de justice au monde. Qu'on se rappelle aussi que ce peuple sans sentimentalité ne récompensera que par l'ingratitude celui qui, généreusement, lui aura pardonné ses fautes.

Un document bulgare.

Salonique, le 2 juillet 1917.

Le document suivant, que je copie textuellement, est tombé entre les mains des Armées alliées :

E.-M. 17^e R. I.

Dorostolski

N^o 10585

I/VI/1917 (Kalatépé).

Au chef de la 15^e compagnie, Positions.

D'après le rescrit du commandant de la 1^e Brigade, 9^e Division, N^o 6275 de 1917, et conformément au rescrit N^o 11744 de 1917 de l'E.-M. de la 9^e Division, je vous transmets, Monsieur le lieutenant, la copie du résumé d'une lettre du Ministère de la Guerre N^o 463 de 1917 pour votre direction personnelle et pour être communiquée à tous les hommes de la compagnie que vous commandez.

Copie ci-jointe.

Le Commandant du régiment,
Lieutenant-Colonel (*signé*) Filipov.
Aide-de-camp s. s. lieut. (*illisible*).

Ministère de la Guerre
Chancellerie.
Sofia, le 20 mai 1917.

Très urgent.

Au Grand Quartier Général.

Chancellerie de campagne. Kiustendil.

En réponse au N° 28012, du 13 mai 1917. Par ordre de Monsieur le Ministre de la guerre le G. Q. G. est informé que les bruits parvenus jusqu'aux soldats que des prisonniers et des ouvriers de la région de la Morava auraient molesté la population paisible au cours des travaux des champs, ne sont pas exacts. De telles nouvelles inventées ont circulé dans le royaume mais l'enquête a établi que les choses ont été très exagérées. Jusqu'à présent, on a appris qu'il n'y a eu que quelques cas regrettables, à savoir : 1° près de Karlovo ; 2° dans l'arrondissement d'Orhanie près de Novaceni ; 3° entre Orhanie et Mezdra, dans les environs de Bekarel et de Pobiti Kamik (tous ces endroits se trouvent en Bulgarie).

Le Ministère de la Guerre et le Ministère de l'Intérieur n'ont appris que ces cas ; tout le reste est inventé. En réalité, jusqu'à l'arrivée des ouvriers-recrues de la région de la Morava, les évasions des prisonniers serbes étaient très rares et sans préméditation. Elles n'avaient lieu que là où la surveillance était insuffisante, par exemple auprès des commissions de réquisition, auprès des dépôts d'intendance de réserve et chez les particuliers. Depuis l'arrivée des hommes de la région de la Morava les évasions sont devenues plus fréquentes. Précédemment le Ministère de la Guerre avait donné ordre aux autorités de l'inspection militaire de la région de la Morava de poursuivre et d'arrêter les déserteurs. On les envoyait alors à Pasmakli et Siroka Luka, où on les punissait de la bastonnade, puis on les employait à un travail obligatoire sur les routes ; maintenant l'ordre télégraphique a été donné de signifier à tous les prisonniers serbes, aux civils internés et aux recrues de la région de la Morava, que tous ceux qui s'échapperaient seraient fusillés, leurs demeures seraient incendiées, leurs propriétés confisquées et leurs familles envoyées dans la région de Krdjali ; les camarades de ceux qui

se seront évadés seront également punis, s'ils n'ont pas informé à temps les autorités de l'évasion projetée.

Le Ministère de la Guerre a également l'intention de transférer tous les Serbes prisonniers et autres de la sixième et de la première région divisionnaire dans la troisième et quatrième en les remplaçant, dans la mesure du possible, par des Russes et des Roumains. De même, ordre a été donné que tous les Serbes qui avaient été mis chez des particuliers soient renvoyés dans les dépôts et que tous les Serbes, pendant la récolte et le fauchage, soient employés dans les ports, sur les routes et les voies Decauville. En outre, on a ordonné que la population civile bulgare, le long de l'ancienne frontière serbo-bulgare, soit armée ainsi que la population civile de l'intérieur partout où il y a des prisonniers. On agira de même près des routes, où ont lieu des évasions.

Vu ce qui précède, le Ministère de la Guerre prie le G. Q. G. d'informer les soldats sur le front que les nouvelles inquiétantes à ce sujet sont sans fondement.

Signé : le chef de la Chancellerie du Ministère de la Guerre : Général-major Bradistilov. Le chef de la section d'inspection du Ministère de la Guerre : Lieut.-colonel Dimitrieff ; le chef de la section opérative de la Chancellerie de campagne du G. Q. G. : Lieut.-colonel Angelov ; l'officier de liaison pour la 9^e division : Lieut. Popov ; l'aide-de-camp de la 1^{re} Brigade de la 9^e Division : Lieut. Mandjukov. »

Ce document officiel bulgare, qui ne pourra pas être démenti par les gens de Sofia, comme ils ont l'habitude de le faire pour toutes les publications qui les gênent, est intéressant car il prouve :

1^o que les prisonniers et internés civils serbes se révoltent en Bulgarie ;

2^o que les soldats bulgares au front s'inquiètent de cet état des choses ;

3^o que « des cas regrettables » sont arrivés près de Karlovo, dans l'arrondissement d'Orhanian, près de Novaceni, entre Orhanian et Mezdra, dans les environs de Bekarel et de Pobiti Kamik ;

4° que ces « cas regrettables » se sont produits tout spécialement après l'arrivée des ouvriers-recrues de la région de la Morava ;

5° qu'on a recruté de force des Serbes de la région de la Morava ;

6° qu'il y a parmi ceux-ci de nombreux cas d'évasion ;

7° que les déserteurs sont envoyés à Pasmakli et à Siroka Luka, où on les punit de travaux forcés et de châtiments corporels ;

8° qu'on punit les parents de ces malheureux par des mesures tellement inhumaines qu'on montre par là l'intention d'exterminer le peuple serbe ;

9° qu'on a même recours à la délation forcée ;

10° que les Bulgares font tout pour rendre la vie aussi difficile que possible aux prisonniers et internés serbes ;

11° qu'ils arment leur population civile pour concourir à l'œuvre d'extermination.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter encore d'autres commentaires. Le document du Ministère de la Guerre bulgare forme lui-même un réquisitoire assez éloquent contre ceux qui l'ont écrit.

Un document.

Salonique, le 11 août 1917.

Le soldat Petar Ilitch fut aux avants-postes il y a un peu plus d'un mois. Vers le matin, un soldat bulgare sort des tranchées et lui fait signe de s'approcher. Ilitch se méfie, mais le Bulgare lui crie qu'il a une lettre à remettre, lettre qu'il avait juré à un soldat serbe de faire parvenir à destination. Le Serbe se méfie toujours et attend que l'autre ait jeté sa missive et soit rentré dans sa tranchée pour prendre cette lettre. Ainsi est tombé en nos mains un document authentique et terriblement accusateur contre les Bulgares. Avant de le reproduire — en laissant en blanc certains noms et indications d'endroits pour

des raisons faciles à comprendre — je dirai que je suis allé faire une enquête sur les lieux mêmes, afin de vérifier si la lettre est bien parvenue à nous par le soldat bulgare. Je peux donc affirmer que ce qu'on va lire a été bien transmis par un soldat du Cobourg à Petar Ilitch, soldat serbe.

Montagne du , le 10 mai 1917.

Mon cher Tchédo,

Me voici dans la montagne, qui est devenue ma triste demeure. Le 28 avril, je me suis évadé du cachot bulgare, où je fus enfermé après avoir été pris et fait prisonnier dans la révolte près de Kourvinegrad. où nous eûmes d'abord — nous étions 2500 insurgés — un combat avec une division allemande que nous avons battué et contrainte à prendre la fuite. Après cela nous avons été attaqués par deux divisions bulgares munies de beaucoup de canons et de mitrailleuses. C'est là que, dans un combat sanglant, j'ai été fait prisonnier avec d'autres camarades, mis ensuite en prison et condamné à la pendaison. Mais pendant la nuit, ...X attaqua Prokouplié, tua les gardes et nous mit en liberté, de telle sorte que nous sommes de nouveau dans la montagne. Les Bulgares ont appelé toute la population de 17 à 65 ans et l'ont enrôlée dans l'armée. Ils les envoient de suite sur le front occidental. Ils ont envoyé à Constantinople tous les enfants de 12 à 16 ans. Les actes barbares des cruels Mongols ont provoqué la révolte. Les mères, en entendant les cris de détresse de leurs enfants, ont attaqué les soldats bulgares avec des pierres. La révolte commença de suite et les Bulgares montèrent des potences à tous les carrefours et firent pendre beaucoup de femmes et d'enfants, ce qui exaspéra le peuple. Tout le monde s'élança à l'assaut des magasins bulgares et, ainsi, femmes et enfants se procurèrent des armes d'abord à Prokouplié, ensuite à Leskovats, Lébané, Vrania, Vlassotintsé, Zaïtchav, Kniagévats, Pojarevats, et dans tous les villages occupés par les Bulgares..... Nous fûmes d'abord attaqués par une division allemande qui fut battue et perdit 800 soldats. Il y eut des combats du côté de Lébané, de Leskovats et de Prokouplié, et nous nous acheminâmes vers Nich,

où nous prîmes les magasins, mais où nous rencontrâmes aussi deux divisions bulgares. Il y eut des combats sanglants, où nous eûmes d'abord le dessus, mais les Bulgares poussèrent devant eux nos femmes et nos enfants de telle sorte que nous devions tirer sur eux. Nous nous retirâmes alors dans la montagne jusqu'à Kourvinegrad, où il y eut des combats meurtriers, au cours desquels arrivèrent des renforts magyars qui nous attaquèrent par derrière. C'est là qu'avec une dizaine de camarades je fus fait prisonnier, car j'étais exténué. On nous condamna à la pendaison, mais pendant qu'on était en train de monter les potences, un bataillon d'insurgés fit irruption à Prokouplié, tua les gardes et nous délivra.

Peut-être serai-je mort quand tu liras cette lettre, mais la révolte ne cessera pas, car les Bulgares travaillent systématiquement à la destruction de notre race. Le 25 avril, ils ont embarqué, en chemin de fer, 8000 enfants de 12 à 15 ans pour Constantinople. Beaucoup de ces enfants ont sauté du train et ont péri. Ils ont donné ordre à toute la population de venir se faire vacciner contre la variole, mais, au lieu de ce vaccin, ils inoculaient aux gens des maladies. Quand on a appris cela, par un médecin tchèque, les gens n'ont plus voulu y aller et tout le monde s'est sauvé dans la montagne avec les enfants. Les Bulgares commencèrent alors à pendre les habitants à Leskovats, sur le pont, à Vlassotintsé, à Lébané et à Nich, en obligeant tout le monde à venir assister à ces cruautés. Ils ont pendu par la langue Jordan, le clerc, le jour même de Pâques, et ce pauvre a subi un supplice horrible avant de mourir. C'était affreux à voir, quand ils ont fait pendre 12 soldats serbes qui avaient été faits prisonniers sur le front macédonien. On leur a lu la sentence de mort : « Vous avez trahi votre drapeau et vos frères ; vous ne pouvez pas être des citoyens bulgares loyaux. » Dis donc aux soldats qu'ils se tuent eux-mêmes, s'ils sont obligés de se rendre. Cela vaut mieux que de se faire martyriser par ces Tcherkesses, car ils ont martyrisé et pendu tous ceux qu'ils ont faits prisonniers là-bas.

Voilà, mon cher Tchédo, une pâle image de ce qui se passe en Serbie. La révolte ne pourra être étouffée par aucune force au monde et elle s'élargit sans cesse. Il y a parmi nous aussi

des insurgés bulgares de la contrée de Vidine et de Srédats qui ont déserté l'armée.

Cette lettre te sera remise par un Bulgare que nous avons fait prisonnier et que nous avons relâché parce qu'il a juré de la remettre sur le front de Salonique. Il était blessé et nous l'avons pansé. Il est guéri et a laissé ses enfants à X...

Maintenant, adieu, mon cher Tchédo. Je suis sûr que nous ne nous reverrons plus jamais ; que cette lettre te serve de souvenir de la belle vie que nous eûmes jadis et qui est maintenant terminée... Jours de détresse, cruel destin, pauvre patrie ! La main me tremble et mon cœur se raidit, car j'entends sans cesse les cris des enfants réfugiés dans la montagne.

Adieu Tchédo, adieu mon frère,

Ton X...

Les journaux annoncent que le prélat bulgare Stéphane est envoyé chez nous avec mission d'obtenir pour les revendications bulgares l'appui du gouvernement suisse. Que notre Conseil fédéral lui réponde en lui soumettant cette lettre, qui est la plus poignante accusation contre ses compatriotes.

Les Bulgares en Serbie envahie.

Sur le front serbe, le 15 octobre 1917.

Les Bulgares ont prétendu devant le monde que la région du Timok ainsi que celle de la Morava, en Serbie envahie, étaient, ethnographiquement, bulgares. Inutile d'insister sur l'insanité de cette prétention. Cependant, ils l'ont exploitée pour expliquer au monde leur crime contre l'humanité, crime qui consiste dans le recrutement forcé, dans leur armée, des pauvres Serbes de ces contrées, Serbes qu'ils envoient combattre ensuite leurs propres frères sur le front de Salonique.

Nous apprenons maintenant, de la bouche même de Bulgares, comment ce peuple de proie traite ces prétendus « frères

de race » dans le pays envahi. Je viens, en effet, d'interroger deux soldats bulgares faits prisonniers sur le front et qui ont passé plus d'une année dans la région de Négotin et de Zaïtchar. Ces hommes ne sont pas de simples paysans, mais, dans le civil, ils occupèrent une certaine situation. Voilà ce qu'ils m'ont raconté :

Le gouverneur de la Serbie envahie a été le général Protopheroff, homme violent et cruel. Il a donné ordre à tous les commandants militaires de fusiller, sans autre forme de procès, tous les habitants qui leur paraîtraient suspects, et de déporter en Asie Mineure tous les parents des personnes exécutées. De plus, il invita tous ses subordonnés à lui indiquer ceux qui n'étaient pas contents de ce régime pour les déporter ensuite. Cette mesure lui permit de vider le pays, car il va sans dire que les Serbes ne pouvaient pas être contents du régime de terreur imposé par leurs envahisseurs.

Ainsi, le général mit la population à l'entière discrétion des soldats et ceux-ci en ont profité pour tuer beaucoup de monde et pour piller partout où ils ont pu le faire. Ils massacraient sans égard hommes, femmes et enfants. Un de mes témoins a vu à Roudna Glava, district de Donjie Milanovats, arrondissement de Négotine, des soldats tuer une quinzaine de femmes et d'enfants rassemblés autour d'une maison. Il leur demanda la raison de cette tuerie et ils répondirent qu'ils avaient ordre de tuer toutes les personnes qu'ils rencontreraient en route. Ceci se passa au mois de mai 1917 et les soldats massacreurs appartenaient au 9^e régiment d'infanterie. Ils étaient commandés par le capitaine Pétrar Moussakoff et le sous-lieutenant Christo Vassilieff. Après le massacre le village fut incendié.

C'est à Boliévats et à Bor qu'on a tué le plus de gens au mois de mars 1917. L'officier qui commanda ces atrocités fut le lieutenant Koïtcheff, du 9^e régiment d'infanterie. Ce lieutenant, pour stimuler le zèle de ses hommes, leur avait promis de leur distribuer 20 000 lévas provenant du produit du pillage des villages. Mais au lieu de tenir sa promesse il ne leur donna que des sommes minimes. Les soldats, mécontents, ont alors raconté partout ce qui s'était passé, et ils ont révélé en même temps que Koïtcheff avait envoyé à sa famille, à Plevna,

150 000 lévas qu'il avait ramassés dans ses expéditions de pillage.

D'ailleurs, les autorités militaires en général ont employé tous les moyens pour faire de l'argent et pour s'enrichir personnellement. Elles ont exécuté des chantages, des extorsions, des pillages et des massacres. On ne payait jamais les réquisitions, mais, parfois, on donnait au maire du village des « raspiskes », c'est-à-dire des bons de réquisition qui ne furent pas payés.

Pour avoir plus souvent l'occasion de s'enrichir par le pillage les soldats s'habillaient en civil et allaient, la nuit, voler et tuer dans les villages. Ils accusaient ensuite de prétendues bandes de comitadjis serbes d'avoir commis ces crimes. Les autorités militaires prenaient prétexte de ces accusations pour organiser des massacres sous l'inculpation de révolte. C'est ainsi que, dans les districts de Koutchévo et de Donjie Milanovats, les soldats bulgares ont simulé une invasion de comitadjis serbes et les autorités ont ensuite exécuté des massacres parmi la population, « pour étouffer la révolte ». Les massacreurs appartenaient au 9^e, au 11^e et au 12^e régiment d'infanterie, ce dernier commandé par le colonel Kostoff.

Leur façon d'agir fut ordinairement la suivante : les militaires rassemblaient les habitants du « village révolté » et leur ordonnaient de prendre sur eux leur argent, car ils allaient être déportés en Bulgarie. Lorsque tous furent prêts pour le voyage, les soldats les tuaient et dépouillaient les cadavres de tout ce qu'ils avaient de précieux. Souvent ils incendiaient ensuite le village. Il est à noter également que l'Etat bulgare confisque à son profit tous les biens des gens déportés ou tués par la troupe. L'Etat et l'armée procèdent donc, à côté de l'extermination voulue de la population, à un pillage systématique du pays envahi. La déposition de mes témoins bulgares d'aujourd'hui est une nouvelle confirmation de ce fait que, depuis longtemps, j'ai signalé.

Au mois de juillet, le général Protogheroff a été remplacé par le colonel Tasoff. Les Bulgares ont recruté dans leur armée tous les hommes de 18 à 32 ans. Ainsi, dans l'arrondissement de Kladovo, où un de mes témoins resta quelque temps, 170

hommes furent incorporés dans l'armée de Ferdinand le Félon. Un bataillon formé de Serbes fut envoyé à Gjoumouldjina, d'autres furent dirigés sur la Bulgarie.

Voilà des renseignements authentiques qui cadrent mal avec ce que le gouvernement de Sofia voudrait faire croire au monde. Par contre, ils correspondent parfaitement avec ce que nous avons appris ici sur la manière des Bulgares d'agir envers la malheureuse population, qu'ils tiennent temporairement sous leur joug. Cette conduite des « Prussiens des Balkans », comme les Bulgares aiment à s'appeler, est une honte pour l'humanité et devrait provoquer la réprobation du monde entier. Mais voilà, cette longue guerre a désappris aux neutres à s'émouvoir. Le charbon, la farine, le sucre, etc., leur importent plus que les souffrances sans nom de tout un peuple. Et pourtant je suis persuadé qu'une action de protestation énergique de la part des neutres forcerait ces barbares à observer un peu plus les règles de la civilisation moderne, car on ne peut pas parler à ces sans-cœur des règles de l'humanité la plus élémentaire. L'Histoire jugera ce manque de courage.

La conduite des Bulgaro-Allemands en Serbie envahie.

Salonique, le 25 août 1917.

De jour en jour les témoignages authentiques sur la conduite des envahisseurs de la Serbie augmentent. Aujourd'hui je reproduirai la déposition d'un médecin grec au service de la Serbie, le Dr Atanasiadès, médecin de l'arrondissement de Gratchanitsa. C'est la déposition calme et objective d'un homme de science qui ne dramatise pas, mais raconte tranquillement ce qu'il a vécu :

« Je suis sujet grec, mais j'étais médecin serbe, par contrat, dans l'arrondissement de Gratchanitsa, ayant mon domicile à Prichtina. Lorsque l'armée serbe s'est retirée de Prichtina,

j'y suis resté, comptant que l'ennemi ne me maltraiterait pas, la Grèce ne se trouvant pas à ce moment-là en état de guerre avec les Empires centraux. Le 10 ou 11 novembre 1915, vers deux heures de l'après-midi, la cavalerie bulgare est entrée à Prichtina, suivie de l'infanterie autrichienne et allemande. Le premier jour ils n'ont pas usé de violences, mais le second, les magasins étant restés fermés, les soldats se sont rués au pillage, défonçant les boutiques et enlevant tout ce qui s'y trouvait, de telle façon qu'il n'y restait plus une aiguille. Ce sont les Allemands qui ont pris la plus grande part dans ce pillage. Ils ont dévalisé non seulement les boutiques, mais aussi les maisons privées, surtout celles où il y avait des vivres. Ils ont enlevé tout le bois des maisons pour faire du feu. Les Allemands ont exigé de la commune, le premier jour, une petite quantité de vivres. On leur a tout fourni, sauf 500 kilos de cacao, 500 kilos de café et 1000 kilos de sucre. Ils ont augmenté ensuite leurs exigences et, ayant été de nouveau satisfaits, ils ont demandé plus de 100 000 kilos de maïs appartenant au département et se sont mis à réquisitionner de force. Ils ne donnaient que des bons de réquisition parfois réguliers, mais, très souvent, ces bons portaient écrit en allemand : « quand le roi Pierre reviendra, il te paiera ». Ils donnaient ces billets aux gens qui ne connaissaient pas un mot d'allemand. C'étaient toujours les Allemands qui agissaient de la sorte. Les membres du conseil municipal ont tout de suite été internés. Le commandant de place, Hartmann, menaçait de les faire tuer tous, si on n'apportait pas les vivres exigés. Les Allemands ont pris tous les lits de l'hôpital et en ont chassé même les soldats grièvement blessés. Ces lits furent envoyés en Autriche. Quant à moi, ils m'ont pris mon cheval et 5 à 6 charrettes de foin en me donnant un bon de réquisition. La ville de Prichtina a immédiatement été départagée en quartiers bulgare et austro-allemand, la rivière qui passe par la ville formant la limite. On a commencé alors à interner la population, principalement les prêtres, dont aucun n'est resté. Les Turcs qui, avant l'arrivée des Bulgaro-Allemands, étaient tout heureux de les voir approcher de la ville, parce que c'étaient des alliés de la Turquie, regrettaient maintenant les Serbes, car ils n'avaient jamais pu

croire qu'Allemands et Bulgares agiraient de la sorte. X..., un notable turc, m'a dit qu'il regettait les autorités serbes, parce qu'avec elles il ne leur est jamais arrivé de subir le traitement que leur ont infligé les Allemands et les Bulgares. Ce qui exaspérait les Turcs, c'est que les officiers et soldats abusaient de leurs femmes. Il y a eu des cas où ils s'enfermaient dans une chambre avec les femmes et laissaient les maris dans la pièce à côté. Ils se faisaient alors « servir » par les femmes de façon que les hommes puissent tout entendre. A cause de cela les Turcs ont tué plusieurs officiers et sous-officiers allemands. »

Le D^r Atanasadiès quitte Prichtina, va à Krouchévats et à Svilaïnats et de là à Belgrade. « A Belgrade, je suis resté 13 jours et j'ai obtenu l'aurorisation de pratiquer. Là aussi, il y avait beaucoup de troupes. La plupart des maisons avaient été pillées et d'innombrables trains, remplis d'objets de toute sorte, avaient été envoyés en Autriche-Hongrie et en Allemagne. » Le docteur retourne à Svilaïnats d'où le remplaçant du commandant de place, le lieutenant Panteff le fait amener à Nich. Atanasiadès voit dans cette ville des confrères bulgares : « Le D^r Yeridas, médecin de régiment, m'a dit que le lieutenant Panteff avait fait amener 24 soldats serbes prisonniers dans un verger et qu'il les avait tués lui-même à coups de crosse. » J'ai été amené à Nich où on m'a mis en prison pour attendre les ordres du gouvernement. Sous ma fenêtre il y avait une sentinelle avec laquelle j'ai causé. Cet homme était de Macédoine et il m'a dit qu'il était Serbe et qu'on avait tué beaucoup de gens qui devaient être internés en Bulgarie. Il savait d'une façon absolument sûre que les Bulgares avaient tué deux prêtres et deux instituteurs. J'ai appris que, à Svilaïnats, les Allemands avaient tué 34 personnes et que, à Krouchévats, ils avaient fait pendre un grand nombre de paysans et de femmes sous prétexte qu'ils avaient attaqué des soldats allemands. Les Bulgares ont fait détruire tous les livres serbes. Ils ont déporté tous les prêtres et les instituteurs et ont fondé des écoles bulgares avec des cours obligatoires en langue bulgare. En même temps, on a commencé les déportations en masse dans le but d'exterminer ce qui était resté de la population. »

Le docteur est envoyé à Veliko Trnovo en Bulgarie comme

médecin de l'hôpital. Les Bulgares le traitent d'abord en prisonnier, ensuite ils lui donnent une très petite solde. « Près de Trnovo, il y avait un camp de prisonniers avec 50 à 60 officiers serbes. Il y avait aussi des soldats, mais je ne sais pas combien. Des officiers roumains y étaient également. Les officiers étaient très mal nourris ; on ne leur donnait que des haricots sans viande et sans graisse et du pain de maïs. Ils vivent dans des cabines de 1 m. 50 de hauteur, très humides et toujours pleines d'eau dès qu'il pleut ou qu'il neige. C'est pourquoi ils étaient tous malades. On leur donne 75 lévas par mois quel que soit leur grade. Leurs uniformes sont très usés. On les oblige aussi à payer l'hôpital et, de cette façon, on leur supprime leurs appointements. Un jour, un sous-lieutenant, qui était à mon hôpital, avait demandé à aller chez un dentiste pour se faire plomber une dent. Lorsqu'il arriva chez ce dentiste, celui-ci commença par s'emporter parce qu'il avait sa cocarde au képi. L'officier refusa de l'enlever et le dentiste lui asséna d'abord un coup, puis il donna l'ordre aux soldats de le conduire, la nuit venue, sur un chemin hors de la ville. Lorsque les soldats arrivèrent, le soir, à l'endroit indiqué, le dentiste, qui s'y était embusqué avec un officier bulgare, surgit derrière eux et, avant qu'on ait pu l'en empêcher, planta son couteau dans le dos du sous-lieutenant et prit la fuite. Le coup avait pénétré jusqu'aux poumons. Les soldats, étonnés d'une pareille lâcheté, transportèrent le blessé à l'hôpital et informèrent le commandement de la place, mais celui-ci ne fit rien contre le dentiste. »

Atanasiadès est resté 15 mois en Bulgarie, où il a constaté le mécontentement général de la population et la cherté des vivres. Enfin, on voulut le relâcher et on l'envoya à Nich, où on l'emprisonna de nouveau. « J'ai été enfermé dans la même cellule que M. X..., commerçant de Nich, et un autre Serbe qui paraissait être un riche paysan. Ils m'ont dit que les Bulgares se livraient à un pillage systématique et qu'ils menaçaient tout le temps la population d'internement et cela à seule fin d'extorquer de l'argent. Les gens sont enfermés en prison et on ne les laisse sortir que s'ils payent la rançon exigée. X... a été rançonné de la sorte cinq ou six fois et,

cette dernière fois, il était en prison depuis 23 jours au moment de mon départ de Nich. Ainsi, les Bulgares ont pris dans un seul village près de Nich 600 000 francs. Ceci m'a été confirmé aussi par une femme qui était en prison et dont le mari était incarcéré ailleurs. » Voilà comment les Bulgares agissent, ces mêmes Bulgares qui envoient chez nous des propagandistes pour nous gagner à leur mauvaise cause !

Les Bulgares en Serbie occupée.

Salonique, le 17 mars 1917.

L'article 23 de la Convention de La Haye dit : « Il est également interdit à un belligérant de forcer les nationaux de la partie adverse à prendre part aux opérations de guerre dirigées contre leur pays. »

Les Bulgares, en imitant leurs alliés centraux, s'empres- sent naturellement de ne pas respecter cette loi de guerre qui est cependant une des plus naturelles pour tout homme ayant quelque peu de conscience.

Depuis longtemps nous savions que le gouvernement de Ferdinand de Cobourg avait prescrit le recrutement en Macé- doine occupée. Les habitants des villages délivrés du joug bulgare nous l'ont raconté. Heureusement pour eux, dans la plupart des villages, les Bulgares n'ont pas eu le temps néces- saire pour terminer leurs opérations de recrutement. Les troupes alliées sont venues trop vite. Nous connaissions aussi ce fait par les aveux de la presse des ennemis de l'Entente. Ainsi le *Magyarország* (hongrois) du 28 avril 1916 dit : « *L'Ik- dam* (journal de Constantinople) affirme que le ministre de Bulgarie, à Constantinople, Koloucheff, s'était rendu à Sofia en mission de haute importance. Son voyage est en rapport avec le recrutement des sujets macédoniens, que les Bulgares viennent de prescrire. Comme il existe en Macédoine une popu- lation turque-musulmane assez nombreuse, les gouvernements

turc et bulgare s'efforcent d'arriver à un accord à ce sujet. »
Le *Mir* de Sofia du 31 août 1916 publie : « Les jeunes gens du 4^e « nabor » de Doiran (Macédoine serbe) devront répondre à l'appel le 5 de ce mois à Valandovo. Dans les autres départements des territoires occupés les jeunes gens se réuniront dans les chefs-lieux de leurs arrondissements respectifs. »

Le recrutement en Macédoine était déjà parfaitement illégal et entièrement contraire à la Convention de La Haye. Mais en usant, ou plutôt en abusant des amitiés tenaces qu'ils possèdent encore aujourd'hui même dans des milieux ententistes, les Bulgares pouvaient plaider des circonstances atténuantes. La Macédoine ne faisait partie de la Serbie que depuis deux ans et, d'après la version de Sofia, sa population était presque entièrement bulgare. De tels arguments prennent sûrement auprès des gens qui ont gardé, malgré toutes les trahisons de ces Touraniens slavisés, un faible pour les sujets du Cobourg.

Mais ces bulgarophiles impénitents pardonneront-ils aussi à leurs préférés des Balkans le fait de recruter les jeunes gens et hommes valides en Vieille-Serbie ? Oui, nous savons aujourd'hui d'une façon certaine que les Bulgares ont ordonné le recrutement dans la Morava. Ces barbares s'appêtent à opposer les armes à la main, le fils au père et le frère au frère. Peut-on imaginer quelque chose de plus diabolique que ce crime ?

Certes, le gouvernement de Sofia rencontrera une très grosse résistance de la part des malheureux Serbes, qui gémissent actuellement sous son joug. Les jeunes gens et les vieillards de la Morava ne consentiront jamais à tirer sur leurs frères qui viendront bientôt pour les délivrer. Mais ce refus d'obéissance, sûrement escompté à Sofia, fournira le prétexte d'exterminer ces fiers paysans démocratiques, que le Bulgare rapace et sans cœur déteste. Par un misérable simulacre de jugement de justice on condamnera à mort les insoumis, les déserteurs et ceux qui refuseront l'obéissance.

Laissera-t-on s'accomplir cette abomination ? Les neutres ne sentiront-ils pas que c'est un crime d'assister à de pareilles hontes sans élever leur voix pour protester énergiquement ? Un méfait pareil à celui que les Bulgares sont en train de per-

pétrer en Serbie envahie mérite la mise au ban de l'humanité pour son auteur. C'est le devoir inéluctable des neutres de le dire aux bourreaux de la Serbie.

Un document accusateur.

Salonique, le 27 décembre 1916.

A plusieurs reprises la presse neutre et alliée a accusé le gouvernement austro-hongrois d'utiliser des moyens peu humanitaires pour faire pénétrer la « Kultur » austro-allemande en Serbie envahie. Personnellement, me basant sur des renseignements de source sûre et sur ce que les journaux austro-hongrois, allemands et bulgares eux-mêmes avouaient, je me suis élevé contre les méthodes d'asservissement employées par les vainqueurs temporaires. La réponse de Vienne et de Budapest fut toujours la même : « Ces accusations sont des infamies inventées par des adversaires malhonnêtes ; nous traitons la population de Serbie avec humanité et celle-ci nous en est reconnaissante ». De plus, par l'organe de l'officielle *Beogradské Noviné*, on nous faisait savoir que, si ces attaques ne cessaient pas immédiatement, on ferait ce dont on accuse les vainqueurs du moment : on châtierait la population innocente, rendue ainsi responsable de ce dont les journalistes alliés et neutres accusaient le gouvernement austro-hongrois.

Aujourd'hui j'ai devant les yeux un document qui montre que nous n'avions pas tort de parler de la cruauté inouïe des Austro-Hongrois. Nous avons trouvé dans la poche d'un officier allemand, tué sur le front de Monastir, un document des plus compromettants qui constitue, à lui seul, le réquisitoire le plus formidable qu'on pouvait dresser contre l'administration de Sa Majesté très catholique. C'est une carte postale représentant l'exécution, par pendaison, de six paysans à Krouchévats en Vieille-Serbie. Six potences sont dressées et

à chacune pend un malheureux paysan serbe les mains liées au dos. De chaque côté de ces appareils ignobles des officiers et des soldats allemands et, surtout, austro-hongrois, regardent le spectacle qu'on réserve ordinairement au silence et à la discrétion d'une cour de prison. Mais ce qui est le plus accusateur, c'est l'expression des spectateurs : leurs mines trahissent la satisfaction et leur joie de cet acte horrible. Que faut-il dire de l'idée de ces bourreaux de fixer cela sur une carte postale ? Est-ce du sadisme ou une cruauté de brute qui ne sait plus comment satisfaire sa soif de sang ? En tout cas, nous pouvons affirmer que de telles manifestations déshonoreront pour toujours les gens qui les ont commises. Je ne sais pas ce que les paysans de Krouchévatz ont fait pour être exécutés, au mois de mars dernier, de telle façon. Ils ont été probablement des patriotes qui ne supportaient pas le joug de l'envahisseur. Mais la vraie « culture », pas celle avec un « K », n'enseigne-t-elle pas le respect de la mort, même de celle de son pire ennemi ? Il a été dit que l'Autriche-Hongrie allait disparaître par sa propre faute, le document trouvé sur l'officier allemand prouve le bien-fondé de cette prédiction.

Les Austro-Bulgaro-Allemands en Serbie envahie.

Salonique, le 20 février 1917.

Le gouvernement serbe vient de publier un livre bleu adressé aux gouvernements signataires des conventions de La Haye et contenant les violations du droit commises par les autorités allemandes, autrichiennes et bulgares dans les territoires serbes occupés. Quoique les opérations de guerre ne soient pas terminées, le gouvernement serbe a pu recueillir un certain nombre de documents montrant les procédés contraires au droit et à l'humanité employés par l'envahisseur à l'égard des populations du territoire serbe occupé. Dans 110 pages, grand format, la Serbie, faisant appel aux sentiments de justice et

d'humanité du monde civilisé, proteste de nouveau auprès des gouvernements signataires de la IV^e Convention de La Haye du 18 octobre 1907, contre les violations des articles 4, 6, 7, 18, 22, 23, 27, 28, 43, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55 et 56 du règlement de La Haye.

En réalité ce livre bleu n'est qu'un court aperçu de toutes les exactions commises par les Centraux et leurs vassaux dans le malheureux pays du vieux roi Pierre. Une enquête personnelle m'apporte tous les jours des documents encore plus accablants que les extraits des journaux ennemis ou les courtes dépositions des témoins oculaires, neutres ou serbes, rassemblés dans la publication gouvernementale, qui forme déjà un réquisitoire formidable contre ceux qui n'ont pas respecté leur signature apposée au bas d'une convention internationale et humanitaire. Je n'en publierai que deux aujourd'hui.

L'article 23 de la Convention de La Haye dit : « Il est également interdit à un belligérant de forcer les nations de la partie adverse à prendre part aux opérations de guerre dirigées contre leur pays. » Qu'ont fait les Centraux et leurs amis de ce paragraphe ? Le soldat Andjelko Tsvetkovitch, originaire de Draïtchika, district de Prizrend, en Serbie, qui fut fait prisonnier lors de la retraite serbe près de Gilané et incorporé ensuite dans l'armée bulgare, va nous donner la réponse ¹ : « Né en Vieille-Serbie, j'avais fait mon service au 24^e régiment de Kossovo. Au moment de la déclaration de guerre par l'Autriche, je fus versé dans le 1^{er} régiment et je pris part aux combats du Tser, de la Drina et de Belgrade, où je fus blessé. Lorsque les Bulgares nous attaquèrent, mon régiment opérait du côté de Tsaribrod tout en maintenant la liaison avec la division du Timok sur la ligne ferrée Pirot-Tsaribrod. Pendant la bataille de Gilané je fus fait prisonnier avec 800 autres de mes camarades. Des Albanais nous escortèrent à Prechévo et de là à Koumanovo, Kriva Palanka, Ginchevo et Kustendil. Le sang se glace dans mes veines quand je pense seulement aux scènes de brutalité et de sauvagerie auxquelles nous étions constamment en butte en ces jours sombres, où se jouait

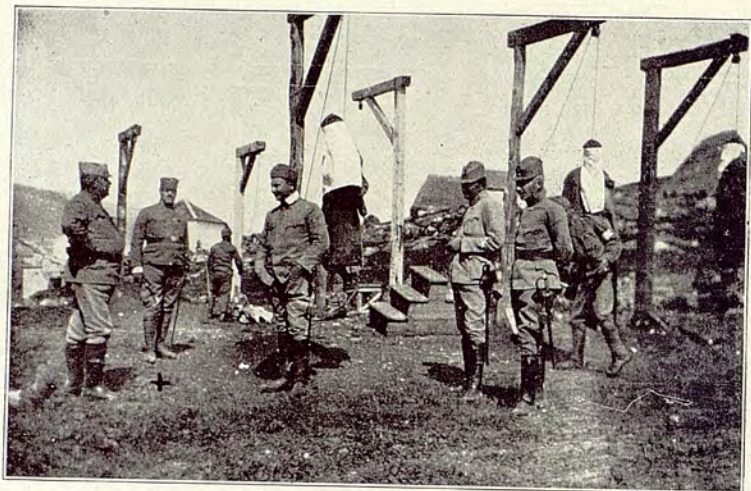
¹ Déposition déjà publiée dans l'article : « Les Bulgares et les soldats serbes prisonniers », mais que nous croyons devoir répéter à cette place.



La carte de pendus de Krouchevatz.



Cartes postales de pendus :
La lecture du jugement aux condamnés d'Aftovatz.



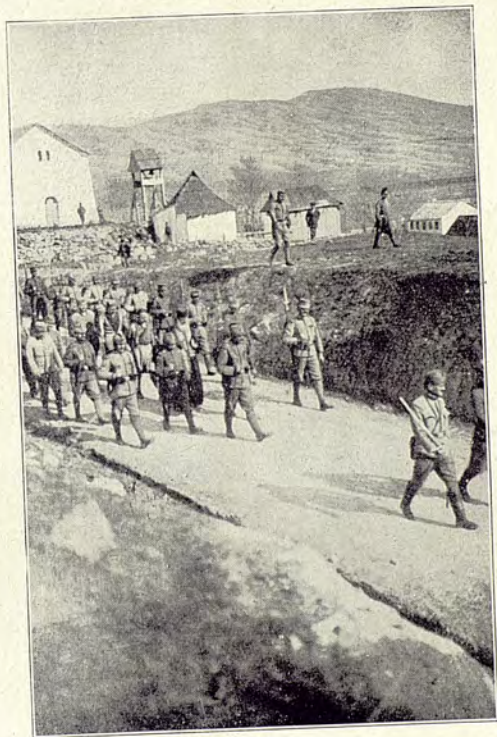
Cartes postales de pendus (Aftovatz): Les potences.
+ le commandant Marinitch.



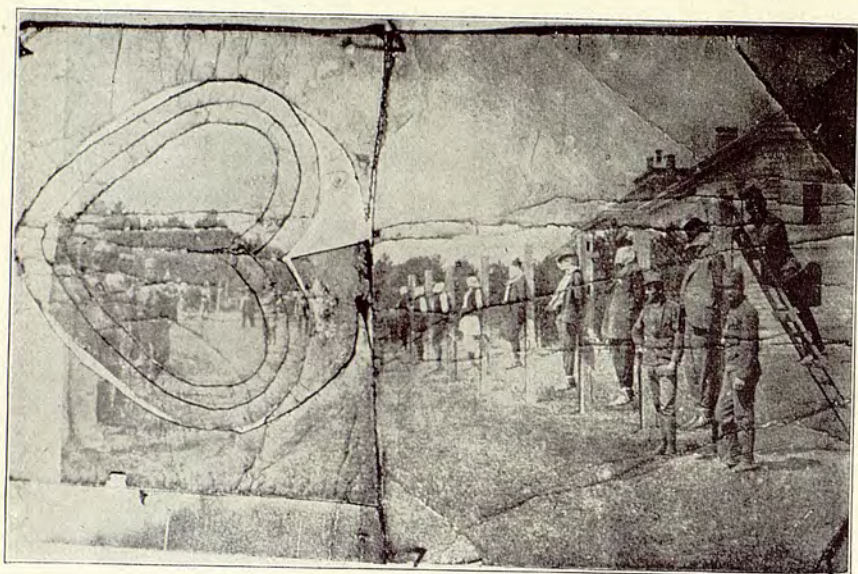
Cartes postales de pendus (Aftovatz): Les pendus.



Cartes postales de pendus (Aftovatz) : Le cortège des condamnés.



Cartes postales de pendus (Aftovatz) :
Les condamnés sont amenés au lieu d'exécution.



Les pendaisons de Jacodina :
La carte postale telle qu'elle fut trouvée par le soldat serbe Voudoikovitch
sur le sous-lieutenant Bernhard Werverinch.



Les pendaisons de Jacodina : Une partie de la carte postale retouchée.

le sort de notre patrie. Les Albanais, nos conducteurs, nous firent subir toutes sortes de tortures. Ils nous assommèrent à coups de crosse ou ils tirèrent dans le tas pour le seul plaisir de voir couler du sang humain. Bulgares et Allemands exécutèrent sur un monticule, qui se trouve tout près de Gilané, 80 prisonniers de l'ancienne Serbie. D'autre part, tous les villages ont été mis à sac et livrés aux flammes alors que des théories interminables de vieillards, de femmes et d'enfants persécutés, chassés, traqués par des hordes bulgares-albanaises fuyaient de tous les côtés, affamés et exténués de fatigue et de froid.

Au mois de mars dernier les Bulgares séparèrent tous les prisonniers de la Nouvelle-Serbie de ceux de l'Ancienne et les exercèrent. Je fus de la partie. L'instruction dura deux mois. A nos souffrances morales et matérielles, qui ne cessaient de nous torturer pendant tout le temps de notre odieuse captivité, vint s'ajouter une nouvelle : on nous défendit de parler serbe. Pour toute contravention à cette interdiction ignominieuse nous recevions des peines dont le raffinement atteignait à l'incroyable. « Vous n'êtes pas des Serbes », nous disait-on, il n'y a plus de Serbes. Ils sont effacés de la surface de ce monde ! »

L'instruction terminée, nous fûmes envoyés en garnison dans diverses villes et, quelque temps après, dans les régiments sur le front, où je n'attendais que la première occasion pour me rendre. Pendant que j'étais dans les premières lignes, une pensée atroce ne me quittait pas nuit et jour, celle que le malheur ne voulût que je tuasse mon frère, que je savais être dans les rangs de notre armée, ou que j'en fusse tué moi-même. Le bon Dieu nous en a préservé, je le verrai, car l'unique plaisir qui me reste pour le moment, c'est de retrouver mon frère et de me ranger immédiatement sous notre glorieux drapeau pour combattre le plus ignoble ennemi qui ait jamais existé ! »

Voilà la déposition du soldat serbe Tsvetkovitch, enrôlé au mépris de tout droit dans l'armée bulgare. Je pourrais en ajouter d'autres, car mon dossier en contient des douzaines pareilles. Mais celle-ci est assez typique pour que les lecteurs du *Telegraaf* puissent en tirer les conclusions logiques.

Le second document est une carte postale représentant la

pendaison de civils à Jagodina en Ancienne-Serbie par les Austro-Hongrois, carte postale très semblable à celle dont j'ai entretenu les lecteurs du *Telegraaf* en décembre passé et sur laquelle figurait une scène de pendaison de civils à Krouchévats. La nouvelle carte fut trouvée par le soldat serbe Douchan Vidoïkovitch sur le sous-lieutenant Bernhard Wewerinch, chef de la 6^e compagnie du 2^e bataillon, 11^e régiment de grenadiers prussiens, tué le 8/21 novembre 1916 à la cote 1050 dans la montagne du Tchuké.

Le soldat Vidoïkovitch n'a pas attribué une grande importance à cette carte, trouvée sur un ennemi mort, et l'a mise dans son calepin, où elle fut passablement abîmée. Cependant, malgré tous les plis, découpures, etc., on en reconnaît très nettement encore le sujet. Et celui-ci est abominable ! Huit paysans et bourgeois pendent à huit potences autrichiennes soigneusement alignées. Les figures des victimes sont couvertes de mouchoirs et les mains et les pieds sont liés avec de fortes cordes. Deux soldats autrichiens, très jeunes, se trouvent « dans une attitude photographique » auprès du premier pendu, un bourgeois de condition aisée, à juger d'après ses vêtements, pendant qu'un troisième est encore sur l'échelle qui a servi à l'accrochage du malheureux. Le sourire de cet homme dit toute la joie sauvage que lui procure cet acte ignoble.

Devant la rangée de potences des soldats et officiers, rassemblés à quelques pas des instruments du supplice, contemplant la scène. Parmi eux se trouve un civil, en habits clairs et chapeau de paille, qui paraît s'intéresser vivement à ce spectacle ignoble.

Quelle imprudence tout de même de la part des Austro-Hongrois de perpétuer leurs méfaits par la carte postale ! Ne se rendent-ils donc pas compte que de tels documents constituent l'acte d'accusation le plus formidable contre eux ! Et pour nous, qui avons crié depuis longtemps notre indignation contre l'attitude barbare de ces gens en Serbie envahie et qui avons été traités pour cela, non pas seulement par la presse austro-bulgaro-allemande mais aussi par certaine presse neutre germanophile, de menteurs, de calomniateurs, de vendus, quelle revanche ! La photographie ne ment pas et les bourreaux du

malheureux pays du roi Pierre ne pourront plus nier leurs abominables forfaits. Ils essaieront bien de dire que ces pendus étaient des espions dont, pour leur propre sécurité, il fallait se débarrasser. Mais les espions serbes que sont-ils, sinon des hommes courageux, restés fidèles à leur roi en exil ? Nous convenons qu'ils sont dangereux pour l'ennemi, mais des gens qui se respectent fixent-ils par l'image de la carte postale l'exécution de patriotes à laquelle ils ont été forcés par la nécessité de leur propre sauvegarde ? Non, et mille fois non. Les cartes autrichiennes, tout en fournissant aux adversaires des Centraux une arme terrible, sont en même temps un réquisitoire formidable contre la mentalité de ceux qui prétendaient avoir le monopole de la « Kultur », écrite avec un K.

La manie de la carte postale de pendus.

Salonique, le 15 mars 1917.

L'industrie de la carte postale illustrée s'est beaucoup développée au courant des vingt-cinq dernières années. Les mauvais dessins en chromolithographie sont devenus de bonnes reproductions en phototypie, voire même en photogravure ou bien des photographies sur cartes au bromure d'argent. C'est si commode la carte postale illustrée ! Elle perpétue si bien tous les événements heureux et elle fixe d'une façon si parfaite les sites agréables ! On n'a plus besoin de se fatiguer les méninges par la composition d'une longue lettre ! On met son nom sur une belle carte postale illustrée, on ajoute les salutations d'usage et celui auquel la missive est destinée est content.

Les Austro-Hongrois paraissent être également des fervents adeptes du carton illustré, mais ils choisissent les sujets d'illustration d'une façon singulière et plutôt macabre. Ils utilisent la carte postale pour immortaliser les pendaisons qu'ils exécutent. Nous possédons maintenant toute une série de cartes postales austro-hongroises, soigneusement tirées sur cartes au

bromure d'argent, et qui représentent des exécutions capitales par pendaison. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agit là de cartes faites par un seul individu, maniaque de scènes macabres. Ces cartes furent trouvées sur trois individus et leur facture montre qu'elles sont de provenance différente.

La première qui est tombée entre nos mains, représentant la pendaison de six citoyens de Krouchévats en Serbie envahie, fut trouvée sur un officier allemand tombé devant Monastir. La seconde a été ramassée par le soldat serbe Douchan Vidoïkovitch sur le sous-lieutenant Bernhard Wewerinch, chef de la 6^e compagnie du 2^e bataillon du 11^e régiment de grenadiers prussiens, tué à la cote 1050 dans la montagne du Tchuké. Cette dernière reproduit la pendaison de huit citoyens de Jagodina en Serbie envahie. Enfin, la dernière trouvaille, faite sur un officier autrichien, capturé du côté du lac d'Ochrida, est encore plus importante : ce sont dix cartes postales représentant l'exécution par pendaison de paysans et d'un pope à Aftovats en Herzégovine, donc sur territoire encore autrichien mais peuplé de Serbes. Sur ces cartes, qui datent du mois de mars ou avril 1916, on voit toutes les phases de cette mise à mort affreuse. L'une reproduit le départ du village. Les condamnés à mort paraissent indifférents. La seconde nous montre le peloton d'exécution précédé de deux officiers. Ensuite, nous assistons par l'image à tous les détails de l'exécution même. La cérémonie lugubre terminée, le colonel Marinitch (le propriétaire des cartes a eu l'imprudence d'y inscrire le nom de ce colonel-bourreau) s'entretient devant les potences, auxquelles pendent encore les victimes, avec ses officiers et la conversation a dû être gaie car tous rient avec une visible satisfaction. Une autre carte nous fait contempler les suppliciés étendus sur un talus comme le gibier à la fin d'une chasse à courre. Enfin, une dernière vue, faite avec un réel sens artistique, montre le lieu du supplice. Les huit potences, où pendent encore les victimes, se détachent sur le ciel, où le soleil se cache derrière les nuages.

Cette manie de la carte postale de pendus est plutôt compromettante pour l'Autriche-Hongrie. Depuis longtemps nous avions dénoncé, nous basant sur des renseignements absolument

sûrs que nous possédions, le traitement inhumain que la double monarchie infligeait au peuple en Serbie et dans les pays serbes qui sont encore actuellement sous sa domination. La presse des Centraux et de leurs vassaux, de même que certaine presse neutre germanophile, nous a qualifiés de calomniateurs, de menteurs, de vendus. Aujourd'hui les Austro-Hongrois nous fournissent eux-mêmes des documents, qui démontrent d'une façon indiscutable que nous avons raison en signalant au monde qu'on tuait en Serbie envahie et qu'on exterminait la race serbe dans tous les pays encore au pouvoir des Austro-Hongrois.

Ces derniers objecteront que ces cartes postales représentent l'exécution de gens dangereux pour eux. « Ces pendus sont des espions, des condamnés pour haute trahison, etc. » diront les défenseurs de la force brutale. A quoi nous répliquerons : « Donc ce sont des Serbes qui ont voulu travailler pour le pays qu'ils estiment être le leur. Que ces gens-là soient dangereux pour vous, nous ne le contestons pas une minute. Nous sommes en temps de guerre et vous avez le droit de vous en débarrasser. Mais convenez que ces hommes, que vous prétendez être des espions, prétention que, nous rappelant certains procès, celui de Friedjung par exemple, nous pouvons seulement accepter sous bénéfice d'inventaire, n'ont point commis un crime déshonorant, tout au contraire ils ont agi en patriotes envers leur pays. Pourquoi alors perpétuer leur supplice par la carte postale moqueuse ? Pourquoi leur infliger cette honte imméritée ? Dans vos écoles ne vous a-t-on pas enseigné le respect de la mort, même celle du pire criminel ? »

De plus, sur toutes ces cartes il n'y a pas qu'une seule potence, mais il y en a tout de suite 6, 7, et 8 en trois endroits différents. Mais pour avoir besoin d'autant de potences à la même place on doit donc les utiliser très souvent, sans cela on se contenterait d'une seule machine à exécutions capitales, que les autres pays, après chaque usage, cachent soigneusement dans des endroits discrets. Le nombre des potences, indiqué par les cartes postales, raconte clairement le régime qui règne en Serbie envahie et en Herzégovine aujourd'hui encore annexée au sceptre des Habsbourg. Ces instruments lugubres,

qui se dressent partout là où il y a des Serbes, sont devenus l'insigne de la domination austro-hongroise et les cartes postales qui les reproduisent constituent un terrible réquisitoire contre cette domination.

**Nouvelles preuves des infractions aux lois de guerre
et au droit des gens par les adversaires de la Serbie.**

Salonique, le 12 septembre 1917.

Je vous ai écrit et télégraphié à propos des manœuvres absolument illégales et contraires à notre neutralité commises par le consulat austro-hongrois de Genève. Mais ce n'est pas seulement à Genève que les adversaires des Serbes commettent des illégalités. En Serbie envahie, chez eux dans leur propre pays, ces gens accumulent tous les jours des infractions aux lois de la guerre et au droit des gens dont beaucoup sont des crimes abominables contre l'humanité. Ils pensent probablement que le monde ne les saura pas, mais ils se trompent : le monde les saura par la presse neutre qui, plus courageuse que les gouvernements des pays neutres, s'est mise au service de la défense de la justice et de la liberté. Voilà les derniers méfaits des Austro-Hongrois et des Bulgares dont nous avons eu connaissance ici et qu'il est important que le monde connaisse.

Militch Boditch est né au village de Goratchitch, arrondissement de Dragatchévo en pleine Ancienne-Serbie. Dans le civil il était garçon de café ; dans le militaire, depuis le 1^{er} mai 1910, il était soldat au 9^e régiment, ensuite, pendant les guerres de 1912-1913, soldat à la 2^{me} compagnie du 1^{er} bataillon du 10^e régiment, 1^{er} ban, et enfin, depuis la guerre européenne, il servait comme garçon au mess des officiers du grand quartier général serbe. C'est là où je l'ai vu tous les jours, d'abord à Valjevo, ensuite à Kragouievatz. Lors de la retraite de 1915 Boditch tombe malade à Férissovitch et y est capturé

par les Bulgares. Ces jours-ci il nous est revenu comme déserteur bulgare. Les sujets de Ferdinand de Cobourg avaient enrôlé ce soldat serbe, de pure race serbe, dans leur armée pour le forcer à combattre ses frères !

M. Stévan Néditch est employé des postes serbes actuellement à Salonique. Il a un fils, Milan, né le 29 août 1906 à Belgrade. Il fut en dernier lieu en Serbie à la poste de Zaitchar. Son fils est resté dans cette ville qui fut occupée par les Bulgares. Ce garçon a fréquenté la troisième classe de l'école, que les Bulgares ont organisée à Zaitchar, et à la fin de l'année scolaire on lui a remis un certificat d'études signé par l'instituteur principal P. V. Iliev et l'institutrice de la V^e classe, Todorova, daté du 17 juin 1917.

Or sur ce certificat ce garçon serbe est devenu « sujet bulgare » et son nom Milan Néditch a été transformé en *Milan Néchev* !

Interrogatoire de trois soldats serbes, tombés entre les mains des Austro-Hongrois et qui ont réussi à s'évader :

Krsta Simitch, électricien, né le 8 septembre 1890 à Belgrade, soldat du génie, raconte : « A Paratchine et dans les environs les Allemands ont ramassé un millier de personnes et nous ont tous conduits à Doubravitzza puis, en bateau, à Kovine. Les soldats qui nous escortaient nous obligeaient à marcher très vite. Ils ont tué en route un malade qui ne pouvait pas suivre. De Paratchine à Kovine nous n'avons reçu qu'une ration de soupe. » On l'emmène à Heinrichsgrün. « On nous a traité de la pire façon. Les malades, qui ne pouvaient pas travailler, furent privés de nourriture. Ceux qui étaient épuisés furent battus sans merci et beaucoup en sont morts. » Simitch est envoyé à Bozen, où il travaille dans une forge, ensuite aux positions de Sulden. « Sur les positions nous étions obligés de transporter les fils de fer, les canons et tout autre matériel et munitions. Nous travaillions dans la zone du feu de l'artillerie italienne. Un très grand nombre de nos prisonniers ont été tués par les obus italiens. »

Miloie Jivanovitch, de Bojidarevtsi, département de Belgrade, agriculteur, né en 1889, soldat du 7^e régiment du 1^{er} ban. Fait prisonnier à Strubitsa, il fut envoyé encore

en automne 1915 sur le front du Tyrol. « Là je fus employé avec d'autres prisonniers au transport des munitions et des charpentes pour les baraquements. Je suis resté onze mois dans les localités Tovdimalai, Cevedale, Cerninérine. De là je fus transporté à Bozen, puis à la position de Sulden. A cet endroit j'ai été de nouveau employé au transport des munitions d'infanterie et d'artillerie, aux installations électriques et à l'aménagement des baraquements. »

Vitèze Bradilovitch, percepteur des contributions directes à Granitza, sous-lieutenant à la 2^e compagnie du IV^e bataillon du XI^e régiment, I^{er} ban, fait prisonnier au col de Juchor : « De là nous avons été conduits à Jagodina, puis à Saraortse. Pendant les quatre jours que nous avons mis pour y arriver, nous n'avons rien reçu à manger et, comme beaucoup d'entre nous étaient exténués et étaient obligés de s'arrêter, les gardes les tuaient devant nous à coups de couteau ou de lances. »

» Dans les villages les paysannes voulaient nous donner du pain, mais les gardes les en empêchaient et les battaient.

» Sur la route, près de Mala Krsna, un garçonnet que nous avons rencontré a été obligé par les gardes de nous suivre, mais, comme il ne voulait pas et s'appêtait à fuir, un soldat se mit à sa poursuite et lui donna d'abord un coup de lance, puis descendit de cheval et lui coupa la gorge avec un couteau. J'ai appris par les paysans que l'ennemi détruisait tous les outils et machines agricoles et même les moulins. Il cherchait partout à faire le plus de dégâts possible et confisquait tous les vivres et le bétail. En outre, tous les hommes et les jeunes gens qu'on rencontrait étaient immédiatement incorporés dans notre groupe comme prisonniers. »

A Heinrichsgrün : « On nous traitait très brutalement et nous ne recevions jamais les aliments qu'on nous envoyait de chez nous.

» J'ai été envoyé avec 500 autres à Bozen, où on nous a employés aux travaux les plus pénibles. Un grand nombre de nos soldats furent forcés de creuser des tranchées, déplacer les canons et transporter les munitions sur les positions. Tout cela se faisait dans la zone de feu et beaucoup de nos soldats

y ont été tués. Un grand nombre de ces malheureux sont morts à la suite des mauvais traitements qu'on leur infligeait. Tout le monde s'est conduit envers nous avec la dernière brutalité. Nous étions toujours parmi les troupes magyares. »

Le travail des prisonniers de guerre dans la zone du feu ainsi que les travaux militaires sont rigoureusement interdits par la Convention de La Haye, mais les Austro-Hongrois et leurs alliés font litière de ces chiffons de papier, qu'ils ont signés, tout en s'envoyant mutuellement des télégrammes dithyrambiques de « fidélité inaltérable aux traités. »

Les Austro-Hongrois et les réfugiés serbes en Suisse.

Salonique, le 27 août 1917.

Les Centraux ne reconnaissent pas le droit international, les conventions entre Etats civilisés, etc.... Depuis longtemps ils l'ont montré. Mais ils pourraient au moins respecter les pays neutres, où leurs autorités consulaires se sont établies, et ne pas y agir comme s'ils étaient chez eux ou dans un malheureux pays envahi. Cependant les Austro-Hongrois croient pouvoir procéder en Suisse comme dans l'infortunée Serbie. Le document suivant en est la preuve.

« Postkarte. An Herrn-Frau : X.... rue X.... in Genève.
K. und K. Oesterreichisch-Ungarisches Konsulat. C. S. E. S. K.
Ostrak- Magyar Konsulat.

N^o... Genf, 6 Juli 1917. Sie werden eingeladen, sich wegen einer Sie betreffenden Dienstsache Montag den 9. Juli 1917 zwischen 10 und 12 Uhr in der hieramtlichen Kanzlei einzufinden.

K. und K. Oesterr.- Ungar. Konsulat.
Diese Vorladung ist mitzubringen. »

Ce document montre que le K. und K. Konsulat d'Autriche-Hongrie de Genève veut considérer les Serbes réfugiés chez nous comme des sujets autrichiens et ne veut pas recon-

naître l'axiome que la population d'un pays envahi reste ce qu'elle était avant l'invasion jusqu'à ce qu'un traité de paix régulier décide de la sujétion. Le K. und K. consulat n'a pas à donner d'ordres à propos d'une « Dienstsache » à des Serbes vivant chez nous et qui sont encore aujourd'hui citoyens de leur pays qui sera héroïquement libre demain.

Mais nos autorités suisses toléreront-elles qu'on inflige à des malheureux, réfugiés chez nous, de telles humiliations, car cette carte est une insulte à l'égard d'un Serbe ? Ne feront-elles pas comprendre à ces messieurs du K. und K. consulat que la Suisse n'est pas l'Autriche-Hongrie ? Continuera-t-on à tolérer que les consulats austro-hongrois, comme j'ai eu, moi-même, l'occasion de l'observer, profitent de la correspondance échangée entre réfugiés et leurs parents restés en Serbie, correspondance qui aurait dû être remise à la poste et distribuée par celle-ci, pour attirer les Serbes chez eux et pour tâcher d'obtenir ainsi des renseignements sur la colonie, sur l'armée et le gouvernement serbes ?

L'Autriche-Hongrie et les Serbes.

Salonique, le 7 septembre 1917.

A plusieurs reprises déjà je vous ai parlé de la conduite des Austro-Hongrois envers les Serbes dont, avec leurs dignes alliés Bulgares, ils détiennent momentanément le pays. Comme les Bulgares et les Allemands ils ont pressuré le pays déjà épuisé par trois guerres successives ; ils ont pillé et volé aux particuliers tout ce qu'ils avaient de précieux ; ils ont vidé de leurs richesses les monastères séculaires, joyaux d'art et orgueil d'un peuple valeureux ; leurs déportations de femmes, enfants et vieillards ne se comptent plus et nous connaissons les souffrances de ces déportés. Dans ce malheureux pays ils ont dressé des potences, où des patriotes serbes ont payé de

leur vie leur attachement inébranlable à leur roi et à leur nation.

Cependant, ils n'avaient pas encore osé, comme les félons bulgares, enrôler dans leur armée les citoyens du pays occupé par eux. Les dirigeants austro-hongrois se sont-ils imposé cette mesure par les derniers scrupules d'humanité ou par peur du scandale qu'une telle conduite aurait inévitablement provoqué dans tous les pays où l'on respecte encore le droit ? Je ne le sais, mais ce que je sais c'est que, à l'heure actuelle, ces scrupules ont disparu à en juger d'après un document authentique qui nous est parvenu de Genève. En effet, un jeune fonctionnaire serbe, né en Serbie et citoyen serbe, vivant dans cette ville comme réfugié, a reçu du consulat austro-hongrois à Genève l'avis suivant : « Vous êtes invité à vous présenter le 11 août de cette année, dans la matinée entre 9 heures et midi, au bureau du K. und K. consulat (rue Toepffer 19), pour la revision militaire (« Musterung ») en apportant vos papiers d'identité et deux photographies non collées. La non-présentation entraîne la punition fixée par la loi.

Pour le K. und K. General Consul :
Leitner. »

C'est net, c'est clair ! L'Autriche-Hongrie a la prétention de recruter dans son armée les Serbes et de les envoyer combattre leurs propres frères qui viennent pour les délivrer ! De plus, elle aggrave son crime en violant froidement l'hospitalité et la neutralité de la Suisse. Je suis sûr que les autorités compétentes de la Suisse, aussitôt ce fait scandaleux connu, feront leur devoir : ils expulseront ce Leitner avec toute sa suite du « K. et K. Generalkonsulat » et ils mettront le gouvernement austro-hongrois en demeure d'avoir à cesser immédiatement de telles pratiques incompatibles avec la souveraineté de la Confédération et avec le droit des gens le plus élémentaire.

De ce côté-là, la Serbie meurtrie et, je dirai plus, l'humanité offensée aura toute satisfaction. Mais le fait même ne prouve-t-il pas encore autre chose qu'une violation patente de toutes les règles du droit ? Ne prouve-t-il pas de nouveau la nécessité absolue de la disparition de cet état moyenâgeux et de basse

police qui s'appelle Autriche-Hongrie, et n'éclaire-t-il pas d'un jour cru l'imprudence et l'étourderie de ceux qui, parmi les neutres et même parmi les alliés de l'Entente, veulent sauver la double monarchie de la débâcle finale ? Un Etat qui est capable de commettre un crime, comme celui qu'on a essayé de perpétrer à Genève, n'est-il pas un danger pour tous les pays dont la vie publique se base encore sur le droit et la liberté ? Le pape aura beau chercher à mettre à l'abri la maison « très catholique » des Habsbourg par une paix suggérée par lui, — car il ne faut pas se tromper, la démarche du pape est faite uniquement pour sauver l'Autriche, — les crimes commis par les gouvernements de Vienne et de Budapest devront être expiés par le démembrement des terres en grande partie usurpées et volées par eux. « Bien mal acquis n'a jamais profité », dit le proverbe. L'Autriche-Hongrie commence déjà à se rendre compte de sa justesse. Elle mourra par sa propre faute, mais cette mort ne provoquera pas de deuil, elle sera saluée par un long soupir de soulagement.

Les déportations en Serbie envahie.

Salonique, le 12 septembre 1917.

Après toute une série d'autres auteurs, le ministre d'Etat belge, M. J. van den Heuvel, a publié dans la *Revue générale de droit international public* un éloquent et documenté réquisitoire contre la déportation des Belges par les Allemands. Ce travail a paru en brochure (A. Pedone, éditeur, Paris) et sa lecture s'impose surtout aux neutres. Ils y verront comment Guillaume de Hohenzollern et sa clique ne respectent rien et comment les Allemands violent à jet continu la parole donnée. En effet, en plus des conventions et lois signées par eux, deux autorités militaires allemandes les plus qualifiées, le maréchal von der Goltz et le baron von Huene, avaient solennellement promis que « les jeunes gens, et à plus forte raison les hommes

arrivés à l'âge mûr, ne seront, à aucun moment de la durée de l'occupation, ni emprisonnés ni employés à des travaux forcés, et qu'il n'est pas question que les jeunes gens belges soient transférés en Allemagne ou incorporés de force dans l'armée ». Et pourtant, en plus de toutes les autres violations du droit, le gouvernement de Berlin a commis cette suprême infamie de déporter en masse des Belges en Allemagne pour les faire travailler de force aux armements contre leur propre pays. Un Etat qui est capable d'agir ainsi contre l'humanité ne constitue-t-il pas un grand danger non seulement pour les pays avec lesquels il est actuellement en guerre, mais aussi pour les neutres qui, demain, s'il sort victorieux de la lutte, subiront un traitement analogue de sa part.

Le monde entier a été soulevé d'indignation, quand il a appris les déportations belges et celles du nord de la France. Les gouvernements de plusieurs pays neutres, qui jusqu'ici n'avaient jamais osé adresser des remontrances à la puissante et barbare Allemagne, ont protesté, poussés par la voix de leurs peuples. Le pape même, ce souverain d'Eglise, qui se laisse guider plus par la diplomatie que par le vrai christianisme, a joint sa parole à celles de la Hollande, de l'Espagne, de la Suisse et des Etats-Unis. L'arrogante et dédaigneuse Teutonie a été impressionnée par cette réprobation universelle de sa façon d'agir. Elle a commencé à rendre à leurs familles ces galériens innocents, hélas la plupart dans un fort mauvais état.

Si les déportations belges et françaises ont provoqué une indignation générale, il s'est passé de l'autre côté de l'Europe un fait analogue dont on a bien peu parlé et contre qui, à notre connaissance, aucun pays neutre n'a protesté. Les Austro-Hongrois et, surtout les « Prussiens des Balkans », les Bulgares, ont suivi à la lettre l'exemple donné par leurs maîtres allemands. Ils ont déporté en masse la population de la malheureuse Serbie envahie. Et les déportations serbes sont encore bien plus terribles que celles de la Belgique et même que celles du nord de la France. En Belgique, les Allemands n'ont arraché à leurs foyers que des hommes pour les envoyer aux travaux forcés. En France ils ont pris indistinctement hommes, femmes

et jeunes filles. C'est le manque de bras chez eux qui les a poussés à commettre cette barbarie sans nom.

En Serbie, hommes, femmes, vieillards et enfants jusqu'à l'âge le plus tendre furent emmenés par les envahisseurs. Est-ce par manque de bras qu'ils ont commis ce forfait ? Peut-être pour une petite partie. Mais la plupart de ces malheureux — nous savons qu'il y a des centaines de mille de déportés serbes — ont été arrachés à leur pays pour de tout autres motifs. En effet, peut-on prétendre faire exécuter des travaux par des enfants de un, deux, trois et quatre ans ?

Les vrais motifs des déportations serbes sont les suivants :

1° Les Austro-Hongrois et spécialement les Bulgares veulent exterminer le peuple serbe. C'est pour cela qu'ils privent les déportés pour ainsi dire de tous soins et qu'ils les forcent aux travaux les plus durs. C'est pour cela aussi que les Bulgares les parquent dans les parties les plus malsaines de leur pays et les envoient en Asie Mineure, parce que, suivant leur propre aveu, les Turcs « maltraitent mieux ». C'est pour cela enfin que ces mêmes criminels exportent 8000 jeunes filles de dix à quatorze ans pour être distribuées dans les harems des beys et pachas turcs.

2° Les Bulgares, ces hommes qui sont les plus avides d'argent du monde, entendent gagner de l'argent par ce moyen. Une loi votée par leur Parlement, leur permet de confisquer tous les biens des déportés. Chaque déporté enrichit donc ces gens sans cœur, et c'est pour cela qu'on multiplie tant qu'on peut les déportations dont le chiffre total actuel doit être bien près de 200 000, c'est-à-dire au moins un dixième de la population.

N'est-il pas vrai que les déportations des pauvres Serbes sont encore plus affreuses que celles des Belges et des Français ? Comment se fait-il qu'aucun pays neutre n'ait élevé une protestation officielle à leur propos ? Pourquoi le pape n'intervient-il pas ? Ces infortunés ne sont-ils pas des chrétiens ? Ils sont des orthodoxes, il est vrai, et le pape ne s'occupe que des catholiques, les autres étant pour lui des hérétiques. Il n'empêche ! Le Christ a certainement compris le christianisme d'une autre façon que son représentant à Rome. Les neutres

ne sentent-ils pas la responsabilité qui va peser sur eux, eux qui peuvent le faire avec succès comme cela a été prouvé dans l'affaire des déportations belges et françaises, s'ils n'emploient pas tous les moyens pour empêcher ces abominations de s'accomplir ?

**Les Austro-Hongrois font tuer leurs prisonniers
par leurs adversaires !**

Salonique, le 2 octobre 1917.

Dans une de mes correspondances précédentes je vous ai déjà signalé le fait que les Austro-Hongrois employaient, sur le front italien, leurs prisonniers de guerre pour exécuter des travaux militaires dans la zone de feu. Krsta Simitch dit à ce propos : « Un très grand nombre de nos prisonniers (serbes) a été tué par les obus italiens. » Miloie Jivanovitch a ajouté : « Tout cela se faisait dans la zone de feu et beaucoup de nos soldats y ont été tués. »

J'avais pensé que ces évadés serbes exagéraient quelque peu et, que si les officiers de Charles II utilisaient les prisonniers pour des travaux militaires — ce qui est déjà une très grave atteinte à la Convention de La Haye — les cas de mort par suite du feu de l'ennemi n'étaient que des exceptions, des accidents.

Aujourd'hui je suis en possession de nouveaux témoignages absolument concordants avec ceux que je vous ai signalés. Ces nouvelles dépositions démontrent un fait encore beaucoup plus grave : les Austro-Hongrois paraissent faire travailler leurs prisonniers aux travaux militaires dans le but de les faire tuer par le feu de leurs ennemis. L'avantage qu'ils attendent de ce procédé inqualifiable est double : ils économisent la vie de leurs propres hommes tout en ayant de la main-d'œuvre en suffisance, et ils se débarrassent ainsi d'un grand nombre de prisonniers qu'ils n'auront plus à nourrir. Cela rentre dans le

système d'extermination qu'ils ont adopté envers les malheureux Serbes.

Voici maintenant ces nouvelles dépositions :

Issailo Milosavliévitch, 23 ans, dans le civil cafetier à Boutchié, soldat au 12^e régiment d'infanterie, 2^e bataillon, 4^e compagnie, a été fait prisonnier au village de Drajimirovtzi, près de Tchoupria, en octobre 1915. Après avoir passé au camp des prisonniers de Heinrichsgrün il est envoyé d'abord à Bozen et ensuite au village de Soulden près de la frontière italo-austro-suisse. « Là, les Autrichiens nous ont tout simplement employés comme leurs soldats. Ils nous obligeaient à transporter les munitions aux positions, de même que le bois, les vivres et d'autres matériels. Chacun de nous, Serbes, — nous étions au nombre de 100, — devait porter un obus de 45 kg. Nous travaillions aussi aux tranchées.

» Beaucoup de nos soldats serbes ont été tués par l'artillerie italienne. Des officiers autrichiens, parlant entre eux, ont dit qu'il y avait plus de 500 Serbes et plus de 1000 Russes qui avaient ainsi péri dans cette partie des positions austro-hongroises. J'ai vu moi-même un très grand nombre de nôtres et des Russes qui avaient été blessés. Nous avons été terriblement maltraités et trois Serbes ont été tués par les Autrichiens parce qu'ils étaient épuisés et ne pouvaient plus travailler. »

Alexandre Jovanovitch, 24 ans, cultivateur de Milochevatz, soldat au 8^e régiment d'infanterie du 1^{er} ban, 2^e bataillon, 1^{re} compagnie, fait prisonnier par les Allemands le 20 octobre 1915 aux environs de Bagrdan, dépose :

« De Smédérévo on nous envoya à Pantchevo puis à Heinrichsgrün, où je suis resté deux mois. Nous étions très mal nourris et un très grand nombre de nos soldats sont morts d'inanition. De Heinrichsgrün je fus envoyé à Bozen, où je restai pendant neuf mois. On nous y employait aux travaux les plus durs en nous donnant une nourriture plus qu'insuffisante. De Bozen je fus dirigé, avec 40 autres Serbes, au Monte-Tchelo sur le front italien. J'y suis resté plus d'un an jusqu'au moment où j'ai réussi à m'évader.

» Nous étions employés à tous les travaux : nous creusions des tunnels, transportions les canons et les munitions aux posi-



Village de Bistritza : Maisons démolies par les Bulgares.

Phot. Reiss.



Village de Bistritza : Maisons démolies par les Bulgares.

Phot. Reiss.



A Pétalino : Les réfugiés de Bondimirtzi et de Grunichti.

Phot. Reiss.



Un groupe de paysans de Skotchivir.

Phot. Reiss.



A Pétalino : Les réfugiés de Bondimirtzi et de Grunichté.

Phot. Reiss.



Gravure de propagande austro-hongroise représentant de paisibles paysans serbes capturés et déportés comme de dangereux brigands. Document trouvé au consulat d'Autriche-Hongrie à Salonique.



Village de Porodine :
Mosquée transformée par les Allemands en fabrique de cintres en béton.

Phot. Reiss.



Le village d'Ostretz.

Phot. Reiss.

tions, etc. L'effet de l'artillerie italienne était très puissant et, comme il y avait un grand nombre de prisonniers serbes et russes sur les positions, ils en souffraient autant que les Autrichiens. Douze Russes ont même été tués par des balles de fusil. »

Que pourront répondre les Austro-Hongrois à ces témoignages qui constituent un terrible réquisitoire contre leur façon de faire une guerre de barbares ? Essayeront-ils de se justifier par le célèbre mot « nécessité ne connaît pas de loi » du chancelier Bethmann-Hollweg ? Ou encore le « Bureau de la presse militaire » de Vienne tâchera-t-il de démentir le fait, comme il a l'habitude de le faire pour tout ce qui le gêne ? Mais je l'avise dès à présent qu'il perdra son temps. Nous sommes en possession d'un matériel de preuves sûres qui nous permettent d'affirmer avec la plus grande énergie que ce que nous avançons est absolument authentique.

Je comprends fort bien qu'il soit extrêmement gênant pour un Etat, qui, avec l'Allemagne, se prétendait à la tête de la « Kultur », de voir dénoncées au monde ses méthodes, contraires à toutes les lois de l'humanité, de combattre l'ennemi. Mais les Austro-Hongrois honnêtes, qui s'effraient des graves accusations justifiées portées contre leur pays, n'ont qu'à s'en prendre à leurs gouvernants.

Les souffrances de la Serbie.

Salonique, le 31 août 1917.

Les souffrances de la Belgique sont grandes mais elles sont bien moindres que celles qu'endure la malheureuse Serbie sous le joug de ses envahisseurs. En effet, la Belgique est ravitaillée par le « Belgian Relief » et, malgré tout, les Allemands n'osent pas disposer aussi délibérément de la terre belge que leurs dignes alliés en Serbie.

La Belgique est trop proche de la France, de l'Angleterre et des pays neutres comme la Hollande, pour qu'un^e contrôle soit

impossible. Il en est tout autrement de l'infortuné pays du roi Pierre. Isolé, au milieu de ses ennemis, il est à la merci de ceux qui ont juré sa perte. Déjà, lors de l'invasion, la Serbie était dans une situation bien pire que la Belgique. Celle-ci, limitrophe de la France et de la Hollande et près de l'Angleterre, pouvait envoyer facilement ses émigrants dans ces pays, qui leur ouvraient leurs portes avec empressement ; la Serbie, au contraire, était entourée de terres ennemies et d'un faux allié, la Grèce, dont le souverain était vendu aux Centraux et où la réception faite aux fugitifs n'était guère encourageante. Les Grecs, traîtres à la parole donnée, ne prétendaient pas désarmer les quelques milliers de soldats serbes, échappés aux Bulgares, qui s'étaient retirés sur le territoire hellénique ?

Leur pays une fois envahi, les infortunés qui y étaient restés ont été livrés pieds et mains liés à la barbarie germano-austro-bulgare. Les Centraux commencèrent par élever une véritable muraille de Chine autour de la Serbie, pour que les cris de détresse de la population maltraitée et affamée ne puissent pas parvenir aux oreilles des Alliés de l'Entente et, surtout, à celles des neutres. Tous les vivres, tout ce qui avait de la valeur fut raflé par les vainqueurs provisoires.

Malgré toutes les précautions, des bruits sinistres de famine avaient filtré au dehors, et les Américains, ainsi que les Suisses, ont entrepris une action de secours contrecarrée par la mauvaise volonté des occupants. Les secours étaient insuffisants, cependant ils ont soulagé quelque peu la misère. Mais l'Amérique entre en guerre et la Suisse, rationnée au strict minimum, ne peut plus rien envoyer. En achetant ailleurs, elle pourrait bien continuer son œuvre de secours, mais les Alliés de l'Entente ne le permettent pas. Ils craignent que ces vivres ne soient pris par les Centraux. De la sorte le pays serbe, spolié de ses produits par ses envahisseurs, est aujourd'hui en proie à la famine, ce pays où, avant la guerre, le kilo de viande ne coûtait pas un franc et où, à la campagne, la douzaine d'œufs valait une vingtaine de centimes !

Mais ce n'est pas seulement la faim qu'endure la Serbie. Ses ennemis lui font subir des souffrances encore bien plus grandes, dont nous avons les preuves absolues et qui visent

nettement à l'extermination de la population. Sans exagérer, on peut affirmer que la guerre et ses épidémies ont coûté aux Serbes au minimum le quart de ses habitants. Les Austro-Bulgares trouvent ce chiffre insuffisant et l'augmentent d'une façon terrible par la déportation des hommes, femmes, enfants et vieillards dans les contrées marécageuses et meurtrières. Ces déportés, astreints aux plus durs travaux et à peine nourris, meurent comme des mouches.

Le même principe d'extermination est employé pour les soldats prisonniers qui représentaient la jeunesse mâle de la nation. Trouvant le sort de ces malheureux trop doux, les Bulgares, sur les conseils des Allemands, paraît-il, les envoient chez les Turcs en Asie Mineure pour qu'ils soient « mieux maltraités ».

Et que dire du fait, dénoncé l'autre jour par le vieux et vénéré président Pachitch, que 8000 jeunes filles serbes entre dix et seize ans furent données par les Bulgares aux Turcs pour servir dans les harems de Constantinople et ailleurs ? Rappellerai-je encore la série de vols et de pillages exécutés par les envahisseurs et enlevant à la population tout ce qu'elle possédait ? Et le recrutement inouï des Serbes par les Bulgares, et les assassinats en masse accomplis par ces derniers », et les potences austro-hongroises dressées sept ou huit à la fois, fait dont témoignent les cartes postales dont j'ai entretenu mes lecteurs ? Se rend-on compte aussi que toute la génération d'enfants, qui a subi ce régime et qui n'a pas péri, est gravement atteinte dans sa santé et sa résistance ?

Il est vraiment temps que les Alliés et les neutres pensent à cette situation sans précédent, les Alliés en procurant aux neutres de bonne volonté les moyens de ravitailler le pays envahi, les neutres en faisant comprendre, par des protestations énergiques et efficaces auprès des Centraux et de leurs vassaux, qu'une telle conduite les met au ban de l'humanité.

Sera-t-il dit que les neutres aient manqué de courage et de dignité jusqu'à la fin de la guerre ?

ANNEXES

QUELQUES DOCUMENTS ENNEMIS
ET SERBES

Massacres de blessés.

Fait à l'état-major du troisième bataillon du quatorzième régiment, le 22 janvier 1917. Sur le front.

Ad O. N° 373.

Interrogatoire du sergent Mata M. Radkovitch du village de Bressovitzza, arrondissement de Déjévo, département de Ratchka et du soldat Stoyan T. Markovitch du village de Sonia, arrondissement de Rassina, département de Krouchévatz, tous deux de la première compagnie, du troisième bataillon du 14^{me} régiment.

Ils ont déclaré :

Que le 4 octobre de l'année dernière ils étaient allés avec le soldat Angelo Viktorovitch en patrouille pour voir si, à Kamenitza Tchuka, il y avait des Bulgares, et combien. Parvenus au piton même de cette Tchuka, ils ont trouvé un soldat serbe étendu par terre et ayant, enfoncée dans sa poitrine, une pioche dont la pointe était en l'air. Ce soldat avait été blessé d'abord à l'épaule gauche. Non loin de celui-ci, ils ont découvert un autre soldat serbe avec une baïonnette serbe enfoncée dans le crâne au-dessus de l'oreille gauche. Le cadavre baignait dans le sang. Ils n'ont pas pu découvrir d'autres blessures, mais, d'après la position de ses mains, ils ont conclu que le malheureux devait être vivant au moment où on lui a enfoncé la baïonnette dans le crâne. Lorsqu'ils se sont rapprochés du rocher le plus grand du piton, ils ont remarqué un soldat serbe assis, le fusil dans la position de garde. Il était tué et le fusil lui avait été attaché ainsi. Ils n'ont pas pu voir de quelle façon ce soldat avait péri, parce que les Bulgares les attaquèrent et ils furent forcés de se défendre.

(Signé) MATA RADKOVITCH et STOYAN MARKOVITCH.
Certifié conforme, le Commandant (signé) M. MIATOVITCH.

Interrogatoire fait à l'état-major de la division de la Drina le 17 octobre 1916.

Ad. O. N° 3625.

Le soldat Vélimir Jovanovitch de la batterie de tranchées, division de la Drina, né au village de Sinochevitch, arrondissement de Potsérie, département de Podrnie, âgé de 28 ans, célibataire, a déclaré qu'il s'est trouvé, le 12 septembre 1916, avec son commandant de batterie, feu Vladimir Jovanovitch, commandant d'artillerie, dans une tranchée d'infanterie située sur le plus haut point du Kaimaktchalan. Les Bulgares, à 3 heures, s'étaient mis à crier « hurra » d'une tranchée qui était à 50 mètres devant les Serbes, mais sans bouger de celle-ci.

Le commandant avait ordonné d'ouvrir le feu contre les Bulgares qui, quelque temps après, attaquèrent notre tranchée et la dépassèrent. « J'y restais avec mes camarades Zveio Dimitriévitch et Bratislav. A l'aube nos troupes avaient contre-attaqué les Bulgares qui se retirèrent précipitamment en passant par-dessus la tranchée, où nous étions cachés sous des cadavres. De temps à autre, nous nous hissions pour voir ce qui se passait et nous assistions de cette façon à des scènes terribles. En effet, les Bulgares se ruaient sur nos soldats blessés au cri sauvage de : « Argent, Serbes ! » Nos soldats blessés les priaient de ne pas les tuer et leur disaient : « Laissez-nous l'âme et emportez tout », tandis que les Bulgares les perforaient à coups de baïonnette toujours au cri de « Argent, Serbes ! » ou bien : « Est-ce que le lait français est doux ? » ou bien encore : « Ah non, Serbe, tu ne rentreras pas chez toi par ce chemin. Va sur la route par laquelle tu as quitté ta maison ! »

Lorsque, le 15 septembre, les Bulgares furent chassés, nous avons pu constater sur leurs tués les gourdes pleines d'eau-de-vie. Il y eut beaucoup de blessés bulgares que nous avons peine à recueillir parce qu'ils étaient ivres-morts. Dans la tranchée à droite nous avons trouvé notre commandant portant plusieurs blessures provoquées par des coups de baïonnette et ayant le ventre ouvert avec les intestins sortis. Autour de lui il y avait encore 11 soldats horriblement mutilés. »

Certifié conforme par le chef de l'état-major.

(Signé) MILAN SAVATCHIL.

Le commandant de la seconde armée.

Ad. O. N° 4420.

Le 17 août 1916.

En interrogeant les prisonniers bulgares du 46^{me} régiment d'infanterie, notre état-major, sur la Pojarska Kossa, on a constaté que ce régiment, à la date du 26 et du 28 octobre de l'année passée, a fait une centaine de prisonniers sur les positions de Vélia Glava et Kopiliak, dont un commandant et un lieutenant.

La plupart des prisonniers déclarent avoir entendu dire que le commandant du 46^{me} régiment, le colonel Abatchieff, a ordonné qu'on envoie 15 Serbes du nouveau territoire à Koumanovo et qu'après cela il a fait appeler les soldats disposés à tuer les soldats et prisonniers serbes.

Quelques-uns des prisonniers déclarent que le nombre des soldats ainsi tués s'élevait à 200.

A cette exécution assistèrent le commandant du régiment, le colonel Abatchieff, le capitaine Milko, le commandant du troisième bataillon, et le lieutenant Dobroff, chef de la onzième compagnie du troisième bataillon du 46^{me} régiment.

J'ai l'honneur...

Par ordre du chef de l'état-major :

(Signé) Colonel PÉCHITCH.

Atrocités bulgares commises dans les environs de Florina au mois d'août 1916.

DOCUMENT DU G. Q. G. DE L'ARMÉE SERBE.

1. Une section serbe de mitrailleuses se trouvait au village de Sakulévo le 4/17 août. La cavalerie bulgare (déclaration d'un soldat serbe qui a réussi à s'échapper) avait cerné une section et sabré tous les soldats qui en faisaient partie. Un soldat, qui s'est échappé, a été atteint à la tête par une balle ennemie et est tombé de cheval. Les Bulgares ont voulu l'achever et lui ont porté sur le cou quelques coups de sabre. Il a fait le mort et a ensuite réussi à rejoindre son unité.

2. Le 5/18 août, pendant la retraite du détachement des volontaires vers Kastoria, cinq soldats serbes ont été faits prisonniers par la cavalerie bulgare sur la route entre Smrdes et Bresniza. Tous ont été sabrés. Les camarades de ces soldats, ainsi que les paysans des environs ont vu les cadavres mutilés.

3. Une personne digne de foi, qui a abandonné Florina le 4/17 août fuyant devant les Bulgares, a déclaré :

« Le 7/20 août, fuyant de Florina, je suis arrivé au village de Blatz. Les habitants du village m'ont appris que les Bulgares sont entrés au village de Neveska. Dans des maisons grecques de ce dernier village 18 soldats serbes blessés s'étaient cachés. Les Bulgares les ont découverts et les ont massacrés devant les villageois. »

4. Le soldat du détachement des volontaires Louka Loukitch, de Trnova, département de Touzla, qui, pendant sa fuite, fut rejoint par la cavalerie bulgare, a d'abord été frappé à coups de crosse, puis percé de coups de sabre en 60 endroits et laissé pour mort. Des paysans et un prêtre grec l'ont trouvé et l'ont apporté dans un moulin. Puis ils ont informé la police grecque de Hrupista. Le chef de la police envoya alors deux gendarmes pour transporter le blessé à Hrupista. En ce moment il est soigné dans cette localité et on espère le sauver.

5. Le soldat Radomir Maritchitch, de Améritch, appartenant à la troisième compagnie, du premier bataillon du 21^{me} régiment est resté le 13/24 août 1916, avec deux camarades blessés, devant nos tranchées. Au cours de la nuit, les Bulgares sont venus jusqu'à eux et les ont forcés à appeler leurs camarades, qui se trouvaient dans la tranchée voisine, pour qu'ils viennent les panser. A leur appel, les soldats serbes sont sortis de leurs tranchées et se sont dirigés vers eux. Mais les Bulgares ouvrirent le feu sur eux en jetant des bombes et forcèrent les soldats serbes à s'en retourner. Ceci s'est renouvelé encore une fois un peu plus tard ; après quoi les soldats serbes n'ont plus voulu sortir de leurs tranchées.

Exaspérés de ce que les soldats serbes ne se montraient plus,

les Bulgares ont percé de coups de couteau les trois blessés dont deux, Vladimir Radivojevitch et Radomir Mititch, sont morts par suite des blessures reçues. Au troisième, Radomir Maritchitch, blessé à huit endroits différents, les Bulgares ont ordonné d'aller dans la tranchée serbe pour que ses camarades le voient. Celui-ci a obéi à cette injonction et est parti en rampant.

Pillage.

II^e Division d'infanterie de la Thrace.

Intendance N^o 2228.

Le 27 novembre 1915.

Stroumitza.

Au Commandant du 21^{me} régiment de Sredniagora.

NEVROKOP.

En suite d'une dépêche reçue de la seconde armée (Direction des services de l'arrière), sub. N^o 355, le commandant de la division ordonne de vous communiquer, mon Colonel, qu'il a été constaté de nombreux cas à Velès, à Stip et dans les environs où des unités et des soldats ne se conforment pas aux ordres prescrits pour la réquisition et se livrent au pillage de la population, notamment de la population rurale. On a délivré des bons de réquisition irréguliers ; on prenait ce qui était nécessaire comme ce qui était superflu, de sorte que c'est la confiance de la population dans les autorités bulgares qui en souffre et qui est sur le point d'être complètement détruite. Veuillez donc prendre les mesures les plus sévères et les plus promptes pour faire cesser au plus vite cette façon de procéder.

L'Intendant, le Colonel

BETCHAROFF.

(C'est l'aveu du pillage par les Bulgares eux-mêmes. Il est vrai que le colonel Betcharoff ne veut pas tolérer ce pillage, de ce que nous lui savons gré, mais combien de ses collègues inférieurs et supérieurs n'ont pas suivi son exemple ?)

Rapport d'expertise concernant le bombardement de l'hôpital anglais n° 37 par des avions ennemis le 12 mars 1917.

Le soussigné R.-A. Reiss, docteur ès sciences, professeur à l'Université de Lausanne (Suisse), expert auprès des tribunaux, a été chargé par le Grand Quartier Général de l'Armée serbe de se rendre à Vertekop et d'y procéder à une enquête-expertise concernant le bombardement de l'hôpital anglais N° 37 par des avions ennemis, le 12 mars 1917. L'expert a exécuté cette enquête le 19 mars.

Il s'est rendu d'abord à la gare de Vertekop, distante d'environ deux kilomètres de l'hôpital N° 37, où une partie des dépôts de munitions avait été détruite à la suite du jet de bombes incendiaires par les avions ennemis. Le soussigné a constaté que presque toutes les munitions, qui ont explosé, ont éclaté sur place. Les débris lancés en dehors du dépôt incendié sont relativement très peu nombreux. Aucun débris ne fut trouvé à une distance supérieure à 500 mètres du foyer de l'incendie. Ainsi la gare de Vertekop, qui se trouve à 100 - 150 mètres du dépôt, ne montre presque aucune éraflure provenant de projectiles lancés par les explosions successives. Seules les tuiles du toit, de même que les vitres des fenêtres ont souffert par suite du déplacement d'air provoqué par les explosions et, surtout, par celle d'une provision de mélinite, explosion qui a creusé un profond cratère circulaire d'un diamètre d'environ 50 mètres. Une quantité considérable d'obus, de grenades, etc., n'a pas même fait explosion.

Le fait que les débris des munitions n'ont pas été lancés à plus de 500 mètres du lieu des explosions, ne surprendra nullement les gens qui ont étudié les explosifs. Pour projeter des obus, des balles de cartouches, etc., il faut que la douille portant le projectile et remplie de la matière explosive motrice soit dans l'impossibilité d'éclater elle-même. En d'autres termes : il faut qu'elle soit enfermée dans un tube qui la renforce. Si la matière explosive contenue dans la douille explose et que cette dernière ne soit pas doublée d'un tube résistant, celui d'un fusil par exemple, la douille creève et le projectile tombe sans force. D'ailleurs, même si la douille ne peut pas éclater, pour que le projectile soit lancé à une grande distance, il faut encore que les gaz produits par l'explosion de la poudre, etc. agissent sur lui pendant un laps de temps relativement long, ce qui ne peut avoir lieu que dans un tube fermé (l'âme d'un canon, d'un fusil, d'un revolver, etc.). Sans cela les gaz moteurs s'échappent et le projectile tombe après un parcours plus ou moins court. A la gare de Vertekop, obus, poudres renfermées dans des

douilles, cartouches de fusil, etc., ont éclaté pour ainsi dire en plein air. Seuls les morceaux de ces projectiles explosant sur place ont pu être lancés, et cette projection n'a pas dépassé 500 mètres. En tout cas, aucun débris n'a pu atteindre l'hôpital 37 situé à environ 2 kilomètres de la gare.

Après l'examen du dépôt de munitions, l'expert est allé à l'hôpital N° 37, où il a été reçu par le colonel commandant l'hôpital. Celui-ci lui a déclaré que le bombardement de l'hôpital a eu lieu le 12 mars, entre 8 h. 15 et 8 h. 30 du matin. Deux gardes-malades et quatre infirmiers anglais furent tués ; six infirmiers et trois malades serbes furent blessés. Au moment du bombardement un train passait sur la voie à l'est de l'hôpital.

La première bombe est tombée à deux mètres devant la salle d'opérations et y a tué une garde-malade et un infirmier. De cet endroit à la voie ferrée il y a au moins 200 mètres. Quelques témoins disent que, à cet instant, le train se trouvait à la hauteur de la salle d'opérations, d'autres prétendent qu'il était encore un peu en arrière. Tous sont d'accord sur ce point que les avions venaient de la gare de Vertekop en suivant la voie du chemin de fer.

La seconde bombe est tombée dans la tente des rayons X, à côté de la salle d'opérations. La troisième a atteint le chemin à 3 mètres de la partie postérieure de cette tente. La distance entre la première et la seconde bombe est de 14 m. 60 ; celle de la deuxième à la troisième 7 m. 30. La quatrième et la cinquième bombes sont tombées dans et à côté d'une tente de malades qui était vide au moment de l'attentat. Enfin, la sixième est entrée dans la tente à côté de cette dernière et y a tué une garde-malade. Les distances sont les suivantes : de la troisième à la quatrième 7 m. 30, de la quatrième à la cinquième 4 m. 60, de la cinquième à la sixième 14 m. 60.

L'ensemble des emplacements, où tombèrent les bombes, présente une ligne brisée. Les distances relativement minimes entre les trous provoqués par les bombes montrent clairement qu'elles furent déclanchées ensemble et que l'air fut calme au moment de leur jet, sans cela les distances qui les séparent auraient été plus grandes. La direction de l'ensemble des excavations marque aussi la direction du vol de l'avion bombardeur : S. O. - N. E.

La septième bombe est tombée à environ deux mètres au nord d'une tente de malades située en ligne droite devant la salle d'opérations. Un infirmier y fut tué. Sur le terrain de foot-ball, on relève une nouvelle série de six bombes dont les distances respectives sont de : 6 m. 40, 19 m. 50, 5 m. 79, 16 m. 15, 9 m. 44. La direction générale du jet des bombes est à l'équerre à la direction générale de la première série de bombes. Ceci indique que ces bombes furent lancées, à la fois, par un second avion volant en direction perpendiculaire avec le premier. Au S. E. de cette seconde série de bombes

et à 70 m. 71 se trouve le trou provoqué par l'explosion d'une bombe isolée. Ce trou est dans la direction du jet des six bombes précédentes et provient probablement d'une bombe d'essai. En admettant une vitesse de l'avion de 140 km. à l'heure, la bombe d'essai aurait été suivie par le déclenchement de la série des projectiles à 2 secondes d'intervalle.

A droite et à gauche du chemin d'accès, mais déjà dans l'hôpital 37, on constate une nouvelle série de cinq bombes dont la ligne de direction générale prouve qu'elles ont été lancées par un troisième avion. Enfin, une bombe isolée est tombée juste à côté d'une des toiles portant la Croix rouge indicatrice. L'hôpital 36, devant l'hôpital 37 et faisant suite à ce dernier, a reçu trois bombes assez près de la ligne de chemin de fer. Trois hommes y furent blessés et un tué.

Les hôpitaux 36 et 37 sont entourés de 12 toiles indicatrices à croix rouge. Les dimensions du fond de ces toiles sont de 11 m. 88 sur 9 m. 41. Les bras de la croix rouge ont 10 m. 05 et 7 m. 62. Le rouge de quelques croix a pâli mais, chez la plupart, il est encore très vif.

L'expert a voulu se rendre compte si les dites croix rouges étaient visibles à la hauteur où volaient les avions ennemis (3000 m.). Il est donc monté à bord d'un avion de l'escadrille de Vertekop et a survolé, à 3000 mètres, les hôpitaux bombardés. Bien que le temps fût quelque peu brumeux, les douze croix rouges étaient parfaitement visibles à l'œil nu. Il faut ajouter que, le jour du bombardement, leur visibilité a dû être bien plus grande encore, car il faisait un temps radieux.

En volant à cette hauteur, le soussigné a également pu se convaincre de l'importance de la distance séparant les hôpitaux de la gare de Vertekop. Les photographies, annexées à ce rapport et faites par le service photographique de l'escadrille de Vertekop à une hauteur de 2000 mètres, montrent très bien la visibilité des croix indicatrices.

L'expert a fait une dernière et importante constatation : les excavations produites par l'éclatement des bombes sont très peu profondes et de petites dimensions. Ceci indique que les projectiles lancés ne furent pas de grosses bombes destinées à la destruction d'objets résistants, mais des bombes employées pour l'attaque d'êtres vivants.

Les constatations du soussigné ont donc démontré que l'hôpital 37 fut attaqué par trois avions et l'hôpital 36 par un avion. Seules les bombes du 36 et une du 37 sont proches de la ligne de chemin de fer. Malgré la présence du train à côté de ces hôpitaux, peut-on admettre que celui-ci ait été visé par les aviateurs ?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord constater que les aviateurs bulgaro-allemands ont su qu'ils étaient au-dessus

d'hôpitaux. Ils le savaient par la présence des croix rouges, nettement visibles, et par leurs incursions antérieures dont l'énumération est jointe au présent rapport. Et alors ! S'ils savaient qu'ils étaient sur des hôpitaux et s'ils avaient réellement l'intention de n'attaquer que le train, ils n'avaient qu'à attendre que celui-ci, qui était en marche, ait quitté la zone des hôpitaux. Mais l'attaque du train n'était pas leur but, ils voulaient atteindre les hôpitaux. Ceci est prouvé : 1° par la nature même des bombes, qui auraient été des bombes destructives si l'on avait l'intention d'endommager sérieusement le train ; 2° par le jet de séries de bombes tombant près les unes des autres, ce qui montre que l'air a été tranquille. Dans de telles circonstances, l'écart entre les emplacements de l'éclatement des projectiles et la voie ferrée est trop grand pour être dû à une erreur de lancement ; 3° par le fait que les trois avions ont jeté leurs bombes au milieu de l'hôpital 37 ; 4° par le lancement d'une bombe d'essai, suivi immédiatement par celui d'une série de six bombes. Les aviateurs ont dû se rendre compte où était tombée la bombe d'essai, et, s'ils ont immédiatement jeté six autres bombes à la fois, c'est qu'ils ont voulu que celles-ci tombassent à la même place que la première.

Tout ce qui précède autorise l'expert soussigné à conclure :

1° que l'explosion du dépôt de munitions de Vertekop-gare n'a rien à faire avec le bombardement des hôpitaux 36 et 37 ;

2° qu'au moins le bombardement de l'hôpital 37 a été exécuté par trois avions différents ;

3° que la visibilité des croix indicatrices étant parfaite à la hauteur de 3000 mètres, les aviateurs ennemis savaient qu'ils se trouvaient au-dessus d'hôpitaux ;

4° que les bombes utilisées n'étaient pas de grosses bombes ordinairement employées pour la destruction d'objets résistants, mais des bombes destinées à l'attaque d'hommes ;

5° que le bombardement était dirigé contre les hôpitaux 36 et 37 et non pas contre le train qui passait à côté.

Salonique, le 12 mars 1917.

R.-A. REISS.

L'hôpital 37 a été atteint par des projectiles provenant d'avions ennemis :

Le 10 août 1916, à 7 h. 30 du matin, par deux bombes tombées dans le terrain de l'hôpital. Une grande tente a été détruite et deux hommes blessés.

Le 19 août 1916, à 5 h. 15, vingt quatre bombes ont été lancées sur l'hôpital et un homme et deux officiers ont été sérieusement blessés. Six de ces bombes ont été incendiaires. Deux grandes tentes furent détruites, plusieurs grandes, petites et rondes furent perforées.

Rapport de constatations concernant le bombardement de la ville de Vodena le 30 avril 1917 par des avions ennemis.

Le soussigné, R.-A. Reiss, docteur ès sciences, professeur à l'Université de Lausanne, expert auprès des tribunaux, s'est rendu, sur réquisition du Grand Quartier Général de l'Armée serbe, le premier mai 1917 à Vodena pour y faire une enquête concernant le bombardement de cette ville par des avions ennemis, le 30 avril 1917.

Au cours de son enquête, l'expert a fait les constatations suivantes :

Le 30 avril, entre 9 h. 30 et 10 h. du matin, sept avions ennemis ont survolé la ville ouverte de Vodena et l'ont bombardée avec des projectiles de différents calibres. Ces avions venaient de Vertekop. Le commandant V..., de l'aviation franco-serbe, se trouvait à cette heure-là à l'endroit indiqué et a vu 14 avions ennemis venant de la direction de Dragomantzi. Un des avions est allé voler sur la gare de Vertekop et y a lancé quatre bombes. Un autre s'est détaché du groupe et a survolé le champ des escadrilles de l'aviation franco-serbe près des hôpitaux de Vertekop. Ces deux derniers ne sont pas allés à Vodena. Les aviateurs franco-serbes, au nombre de douze, ayant pris l'air pour chasser les Bulgaro-Allemands, cinq des avions de ces derniers sont partis dans la direction de Gumendjé pendant que sept autres ont fait un crochet sur Vodena pour repartir ensuite dans la direction des premiers. Le nombre de sept avions est reconnu exact par la plupart des témoins interrogés.

Les avions ont jeté un certain nombre de bombes à Vodena. Le soussigné n'a pas pu établir exactement ce nombre, cependant il a vu personnellement une vingtaine de trous provoqués par l'explosion des projectiles. Les endroits, où sont tombées les bombes sont les suivants : près des casernes, au marché, à la gare, dans les vergers devant la gare, près de la mission américaine, près de la grande mosquée, près du cimetière turc à la sortie de la ville (direction d'Ostrovo), dans la vallée devant la colline de Vodena.

La gare est distante du centre de la ville de 450 mètres. Une seule bombe de grand calibre (50 kilos) l'a atteinte. Cette dernière est tombée à côté des W.-C. et y a creusé une excavation profonde sans causer de dégâts notables aux bâtiments. Une seconde bombe du même calibre est tombée sans exploser sur la colline au Nord de la station à environ 150 mètres du bâtiment principal. C'est à la gare que furent tués ou blessés les soldats serbes et français de même que le lieutenant français Sior, qui était allé au W.-C. Les avions ennemis ont lancé aussi des bombes de petit et grand calibres dans les vergers qui se trouvent directement devant la gare. Le soussigné y a relevé personnellement deux excavations provoquées par des

petites bombes et situées l'une à côté de l'autre, et celle d'une grosse bombe. Plusieurs civils furent tués ou blessés à ces endroits.

L'aviation franco-serbe avait cinq tentes près du cimetière et la Mission américaine de la Croix-Rouge en possède, tout près également, quelques-unes pour y héberger les réfugiés de Monastir. De plus, ce jour-là les femmes turques y avaient étendu du linge, de sorte que les aviateurs ennemis ont pu croire que, à cet endroit, se trouvait un campement militaire important. Ils y ont jeté un groupe de cinq bombes qui, d'après les dépositions reçues par le soussigné, sont tombées ensemble.

Les autres bombes ont été lancées au hasard dans les différents quartiers de la ville. Au Marché, par exemple, deux projectiles ont tué ou blessé nombre de civils. Les distances entre les points d'incidence des bombes jetées sur la ville et ceux des bombes de la gare varient entre 450 et au moins 800 mètres, distances qui sont trop grandes pour pouvoir être attribuées à des erreurs de lancement. On peut se demander aussi ce que cherchaient les ennemis dans la vallée devant la colline de Vodena. Une seule bombe est tombée, près du Monastère, les autres ont été éparpillées sur une distance d'au moins un kilomètre.

Les bombes jetées sur la ville sont de deux calibres : de petits projectiles tels qu'on les utilise pour l'attaque des troupes, et des grandes bombes de destruction de 50 kilos. Quelques maisons ont été atteintes et fortement endommagées. Cependant la perte matérielle est relativement faible comparée au grand nombre des victimes humaines du bombardement. Il faut également insister sur ce que les projectiles jetés sur la ville sont des projectiles isolés, c'est-à-dire lancés l'un après l'autre.

En ce qui concerne les victimes, leur nombre est assez élevé : 17 morts et 26 blessés. D'après les dires du maire de Vodena, quelques personnes furent blessées si légèrement qu'elles n'ont pas jugé nécessaire d'en avertir les autorités. Ces blessés ne sont pas compris dans le chiffre de l'ensemble donné plus haut.

Parmi les morts il y a 3 soldats serbes et 14 civils. Il y a 9 hommes, 2 femmes et 6 enfants. Parmi les blessés : 3 soldats serbes, 1 lieutenant français, 2 soldats français, 20 civils. Il y a 13 hommes, 6 femmes, 7 enfants.

Le lieutenant français Sior, lorsque le soussigné l'a visité, était mourant. Il faut donc l'ajouter au nombre des morts.

Les noms des civils tués et blessés sont les suivants :

Tués :

Bogoumir Milanovitch, cafetier, 40 ans.

Lazare Nouchi, 40 ans.

Vanosli Fintchi, 12 ans.

Marie Fintchi, 8 ans, fillette.

Athanase Rodavni, 13 ans.

Athanase Corona, 11 ans.
Dimitri Zlatane, 45 ans.
Gabriel Koupoussinatz, 49 ans, pope, aumônier à l'hôpital.
Nadiré Aline Mahmout, 7 ans.
Aïche Abdullah, 20 ans, femme enceinte.
Ektché Mustapha, 5 ans.
Fatima Dango Alipe, 38 ans (femme).
Dimitri Veutché, 30 ans.
Un coiffeur, 40 ans.

Blessés :

Dorothé Vavouri, 38 ans (femme).
Zéra Béchi, 50 ans (femme).
Nicola Chané, 21 ans.
Alich Dji Osman, 19 ans.
Hadji Osman, 60 ans.
Petro Tarpané, 36 ans.
Georges Djiger, 10 ans.
Léporli Mehmet, 25 ans.
Gotsi Démichone, 11 ans.
Jovan Valtadom, 35 ans.
Mitsi Trifoune, 35 ans (femme).
Choukri Bessine, 14 ans.
Jivoine Voukchevitch, 45 ans.
Georges Bélo, 11 ans.
Kosta Vadrulescu, 17 ans.
Christo Tressintché, 16 ans.
Panaia Tchokala, 30 ans (femme).
Marie Laso Risto, 30 ans (femme).
Petra George Mihali, 25 ans (femme).
Laza Hadji Andonovitch, 8 ans (fillette).

Le soussigné a visité la plupart des blessés et s'est entretenu avec eux. Presque tous furent blessés en vaquant à leur travail. Plusieurs furent atteints dans leur maison. Les bombes du Marché ont fait beaucoup de victimes.

Le soussigné a cherché également à se rendre compte du but que poursuivirent les aviateurs germano-bulgares en attaquant Vodena, qui est une ville ouverte et ne contient ni positions d'artillerie ni établissements militaires dont la destruction serait utile pour l'ennemi. La gare même de Vodena est petite et sans importance pour le ravitaillement en vivres et en munitions.

En cherchant la solution de cette question, le soussigné a entendu deux explications qu'il croit devoir reproduire dans ce rapport. La première lui fut donnée par le maire grec de la ville. Celui-ci prétend que, à l'heure actuelle encore, les Bulgaro-Allemands entretiennent un service d'espionnage très actif en ville, service exécuté par ceux que ce magistrat appelle des « Bulgares », et qui sont en réalité des

Macédoniens slaves affiliés à la propagande bulgare. Or, ces derniers jours, le bruit a couru à Vodena que le G. Q. G. de l'armée serbe allait s'y installer, de même que le prince-régent Alexandre. Les ennemis auraient su cela par leurs espions et auraient bombardé la ville croyant que les autorités militaires y étaient déjà installées. Le maire ajouta que, le matin même, il avait procédé à l'arrestation d'un espion bulgare.

La seconde explication fut fournie par le commandant V... L'escadre ennemie de 14 avions venait sur Vertekop en formation de bataille. Douze avions de chasse des escadrilles franco-serbes ont immédiatement pris l'air pour les attaquer. Ceci a dérangé le plan des adversaires qui se sont alors disloqués sans pouvoir exécuter le plan qu'ils avaient conçu. Voyant leur affaire ratée, sept des avions, qui survolaient Vodena, y ont jeté leur contenu de bombes sans but défini, uniquement pour faire du mal à leurs ennemis.

Cette seconde explication paraît tout à fait plausible. Il est certain que le bombardement de Vodena fut exécuté sans plan défini, au hasard. Il n'y a que deux endroits bombardés où le bombardement aurait pu s'expliquer par une considération d'ordre militaire : la gare et le cimetière turc, où les tentes des aviateurs, celles de la Mission américaine et, éventuellement, le linge étalé par les femmes turques pouvaient faire supposer l'existence d'un campement de troupes. L'aviateur qui a bombardé ce cimetière est d'ailleurs le seul qui ait déclanché un groupe de projectiles, comme on le fait dans le cas d'attaque d'un campement.

Le jet de bombes sur la gare peut, à la rigueur, aussi être expliqué par la volonté de détruire un établissement d'utilité stratégique. Les trois bombes lancées dans les vergers ont été probablement destinées à la station de chemin de fer, de sorte que, en tout, on a lancé sur elle trois grandes et deux petites bombes, ce qui est peu pour les sept avions qui ont survolé la ville.

Toutefois, la destruction de la gare doit être attribuée à l'idée spontanée d'un, au plus de deux aviateurs ennemis. Car, si elle avait été prévue d'avance, on ne comprend pas pourquoi les autres avions auraient dépensé leurs munitions en pure perte, militairement parlant bien entendu, sur la ville au lieu de seconder leurs camarades qui n'avaient pas réussi à atteindre leur but.

Ces faits montrent précisément que le bombardement de Vodena a été exécuté sans plan, uniquement pour faire du mal à l'adversaire et sans égard pour la population civile, protégée par les lois et les règles de la guerre. Il serait enfantin, en effet, de supposer que les bombes tombées sur la ville étaient destinées à la gare et que les écarts n'étaient attribuables qu'à des erreurs de lancement. Un aviateur-bombardier, même peu exercé, ne fait pas des écarts de 450 à 800 mètres. A plus forte raison ceux de l'escadre allemande

très expérimentés qui sont actuellement sur ce front et qui, à maintes reprises, ont montré leur habileté.

Toutes ces considérations autorisent le soussigné à conclure que le bombardement de la ville même de Vodena n'a été qu'un acte de vandalisme commis dans le but de terroriser la population civile, peut-être aussi en même temps pour se venger de ce que les aviateurs alliés aient empêché l'escadre ennemie d'exécuter des destructions ayant une réelle valeur militaire.

Salonique, le 2 mai 1917.

R.-A. REISS.

Dénationalisation.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
DU ROYAUME DE SERBIE.

N° 1396.

Le Ministère de l'Intérieur du Royaume de Serbie a reçu, ces jours-ci, de Zaitchar un certificat qui a été délivré, par les autorités scolaires bulgares, à Milan, fils de Stévan Néchitch, employé des postes serbes de Zaitchar, et qui est relatif à ses études dans la troisième classe de l'école bulgare de Zaitchar.

Ce certificat est rédigé en langue bulgare et signé par l'instituteur principal P.-V. Iliev, et l'institutrice de la classe, V. Téodorova. Il est daté du 17 juin 1917 à Zaitchar.

Entre autres, il y est indiqué que *Milan Nechev* — comme on a transformé le nom de l'élève — est né à Belgrade le 29 août 1906 et est *sujet bulgare*. L'original a été remis au Ministère de l'Instruction publique. M. Stévan Néchitch, employé des postes, se trouve à Salonique.

Statistique

des victimes civiles et des dommages matériels occasionnés par le bombardement de la ville ouverte de Monastir-Bitolj, établie au moyen des rapports officiels de la préfecture de Bitolj.

Date du bombardement	Tués			Blessés			Sexe non spécifié		Nombre de pro- jectiles lancés sur la ville	Maisons dé- truites ou endommagées	Observations
	Hommes	Femmes	Enfants	Hommes	Femmes	Enfants	Blessés				
							Tués				
19 Novembre 1916	4	.	.	.	2	1	.	.	164	15	
20 »	3	.	.	.	1	.	.	.	87	4	
21 »	.	.	.	1	85	4	
23 »	1	
24 »	4	1	78	.	
25 »	24	.	
27 »	54	.	
29 »	20	15	200	.	L'Eglise de la Sainte Vierge détruite. Plus de 100 mai- sons détruites ou endommagées.
30 »	7	8	134	.	
1 Décembre 1916	2	56	.	
2 »	1	1	33	.	
3 »	1	.	.	.	49	8	
4 »	1	.	.	1	.	.	.	1	52	9	
5 »	57	.	
6 »	2	2	.	.	30	7	
7 »	.	.	.	1	1	1	.	4	.	13	Nombre considé- rable d'obus lancés sur la ville.
8 »	.	.	.	1	1	1	.	.	.	9	
9 »	20	.	
12 »	.	1	150	.	
15 »	1	.	2	4	4	9	.	.	.	22	
17 »	2	.	.	.	45	.	
18 »	.	.	1	2	2	1	.	.	75	.	Grand nombre de maisons détruites ou endommagées.
19 »	.	.	.	1	.	2	.	.	30	.	
20 »	12	7	
21 »	.	1	39	16	
23 »	1	.	.	.	3	4	.	.	53	10	
24 »	4	3	4	1	1	1	.	.	60	6	
25 »	9	.	
26 »	3	1	.	8	2	1	.	.	117	20	
27 »	1	
28 »	2	123	9	
29 »	69	7	
30 »	
31 »	4	5	5	5	4	7	.	.	21	9	

Date du bombardement	Tués			Blessés			Nombre de pro- jectiles lancés sur la ville	Maisons dé- truites ou endommagées	Observations
	Hommes	Femmes	Enfants	Hommes	Femmes	Enfants			
1 Janvier 1917	74	3	
3 »	80	5	
4 »	8	.	
5 »	1	2	1	.	1	1	103	21	
10 »	24	3	
11 »	.	2	.	2	3	1	51	5	
12 »	39	2	
13 »	1	.	.	2	.	.	30	3	
15 »	40	.	
16 »	.	1	.	.	.	2	15	3	
17 »	8	.	
18 »	.	3	19	13	
19 »	
20 »	
21 »	
22 »	1	.	.	.	1	.	95	9	
23 »	4	1	2	1	2	5	36	13	
24 »	.	.	1	.	.	.	58	11	
25 »	27	3	
27 »	4	.	
1 Février 1917	4	.	
2 »	.	1	19	2	
3 »	1	34	.	
4 »	19	4	
6 »	1	.	73	.	
8 »	.	.	.	1	1	.	51	13	
9 »	35	.	
11 »	10	.	
12 »	11	.	
13 »	99	3	
14 »	1	.	.	2	.	.	28	8	
15 »	8	.	
16 »	.	1	.	.	.	2	19	2	
17 »	8	.	
18 »	.	2	.	.	.	1	43	11	
19 »	.	1	1	.	3	3	24	11	
21 »	.	3	5	1	11	8	186	46	
22 »	.	2	.	.	1	.	33	20	M ^{me} Horlay tuée
23 »	9	1	
25 »	32	2	
26 »	2	27	.	
27 »	.	1	.	.	1	.	.	2	
28 »	.	1	1	2	2	11	282	50	

Date du bombardement	Tués			Blessés			Nombre de projectiles lancés sur la ville	Maisons détruites ou endommagées	Observations
	Hommes	Femmes	Enfants	Hommes	Femmes	Enfants			
1 Mars 1917	1	94	13	
2 »	.	.	.	1	.	3	23	14	
3 »	Bombardement, pendant 6 1/2 h. avec obus asphyxiants. Les hôpitaux sont pleins de cadavres parmi lesquels un grand nombre de femmes et d'enfants. Le nombre exact n'est pas fixé.								
4 »	Nouveau bombardement avec obus asphyxiants. Un grand nombre de maisons ont été détruites. 19 personnes tuées (9 femmes, 5 enfants et 5 hommes). Blessés 4 (2 hommes, 2 femmes). Morts de gaz 62 (6 hommes, 25 femmes, 31 enfants). Agonisants par l'effet des gaz, sans espoir d'être sauvés : 61 personnes.								
5 »	2	1	1	.	3	5	148	.	
6 »	1	.	1	2	4	6	97	48	1 bombe
8 »	5	3	2	9	4	3	300	80	19 bombes
9 »	.	4	1	2	3	7	172	73	
10 »	1	1	.	.	2	1	360	73	
11 »	.	.	1	5	.	4	156	40	
12 »	2	1	3	4	5	10	40	19	2 incendies causés par des obus incendiaires.
13 »	1	.	1	1	2	1	107	31	
14 »	36	7	
15 »	.	1	.	.	.	4	50	22	
16 »	1	3	1	.	3	4	100	38	
17 »	1	.	2	.	2	.	138	25	
18 »	10	4	12	12	2	17	322	44	21 personnes asphyxiées par les gaz. 13 sont à l'hôpital gravement atteintes.
19 »	1	2	4	7	2	5	76	8	
20 »	1	.	26	5	
21 »	122	21	*) Nouveau bombardement par gaz. 7 personnes asphyxiées, 14 gravement atteintes.
22 »	1	.	.	2	.	.	55	32	
23 »	2	4	15	9	
24 »	.	.	.	1	.	.	6	6	
25 »	5	4	
26 »	27	.	
27 »	101	.	
28 »	.	.	1	.	.	3	50	21	
29 »	1	2	1	2	2	4	105	36	
30 »	1	.	2	1	2	.	138	28	
31 »	19	8	19	11	4	20	362	58	
1 Avril 1917	135	5	
2 »	.	3	4	.	.	.	72	6	
3 »	1	106	24	
4 »	1	.	.	1	.	.	245	8	
5 »	.	.	.	1	.	3	106	7	
6 »	.	.	.	1	.	.	83	6	

Date du bombardement	Tués			Blessés			Nombre de projectiles lancés sur la ville	Maisons détruites ou endommagées	Observations
	Hommes	Femmes	Enfants	Hommes	Femmes	Enfants			
7 Avril 1917	19	4	
8 »	27	.	
9 »	98	.	
10 »	19	2	
11 »	36	.	
12 »	.	.	1	1	1	2	202	23	
13 »	97	.	
14 »	108	.	
15 »	5	2	
16 »	6	.	
17 »	263	9	
18 »	160	18	
19 »	158	2	
20 »	2	.	1	.	.	.	14	1	
21 »	5	2	
22 »	.	.	.	1	.	.	14	6	vieillard de 80 ans.
23 »	
24 »	2	2	81	10	
25 »	78	.	
26 »	81	11	
27 »	
28 »	105	3	
29 »	.	1	.	.	1	.	32	2	
30 »	.	2	.	.	3	1	132	16	
1 Mai 1917	23	4	
2 »	1	1	1	1	2	3	24	.	
3 »	
4 »	2	8	.	
5 »	15	.	
6 »	
7 »	.	3	.	6	5	10	500	3	
8 »	.	.	1	.	.	.	133	12	
9 »	.	.	.	1	1	.	135	1	
10 »	.	.	.	1	1	1	202	24	
11 »	.	.	.	2	.	.	95	2	
12 »	164	1	
13 »	1	1	298	4	
14 »	2	.	296	14	
15 »	
16 »	.	1	.	.	4	.	20	20	
17 »	21	1	
18 »	18	13	
19 »	94	1	
20 »	.	.	5	.	.	4	7	2	

Date du bombardement	Tués			Blessés			Nombre de pro- jectiles lancés sur la ville	Maisons dé- truites ou endommagées	Observations
	Hommes	Femmes	Enfants	Hommes	Femmes	Enfants			
21 Mai 1917	135	1	
22 »	
23 »	
24 »	29	.	
25 »	19	.	
26 »	79	14	
27 »	7	.	
28 »	12	.	
29 »	1	97	8	* Vieillard de 85 ans.
30 »	.	.	.	1	.	.	41	1	
31 »	1	53	1	
1 Juin 1917	14	.	
2 »	
3 »	
4 »	30	.	
5 »	7	.	
6 »	15	.	
7 »	83	.	
8 »	20	1	
9 »	1	3	1	* Bombes.
10 »	.	1	21	1	* Bombes.
11 »	34	.	
12 »	49	5	
13 »	.	.	.	1	.	.	65	1	1 bombe d'avion.
14 »	8	.	
15 »	10	.	
16 »	
17 »	23	7	
18 »	.	.	.	1	.	.	113	3	* Vieillard de 85 ans.
19 »	.	1	1	.	.	.	17	3	
20 »	1	118	1	
21 »	
22 »	118	15	
23 »	1	.	1	1	1	.	223	2	
24 »	.	2	1	1	3	2	270	29	
25 »	73	.	
26 »	15	.	
27 »	
28 »	.	1	37	1	
29 »	108	.	
30 »	.	.	1	.	.	.	1	1	
1 Juillet 1917	.	4	2	1	5	.	50	3	
2 »	2	2	45	4	

Date du bombardement	Tués			Blessés			Nombre de pro- jectiles lancés sur la ville	Maisons dé- truites ou endommagées	Observations
	Hommes	Femmes	Enfants	Hommes	Femmes	Enfants			
3 Juillet 1917	128	.	
4 »	18	.	
5 »	29	.	
6 »	.	1	1	1	3	.	30	10	
7 »	.	.	.	1	.	.	40	8	
8 »	1	.	22	6	
9 »	10	.	
10 »	2	.	15	6	
11 »	7	.	
12 »	
13 »	1	2	2	1	1	10	136	10	
14 »	
15 »	.	.	1	.	2	1	143	1	
16 »	1	.	6	3	
17 »	16	.	
18 »	41	.	
19 »	.	.	.	1	4	4	49	5	
20 »	1	.	.	.	1	.	30	4	• vieillard.
21 »	1	1	229	2	
22 »	.	1	.	.	.	1	121	3	
23 »	1	1	71	5	
24 »	
25 »	
26 »	1	.	
27 »	
28 »	29	1	1 bombe d'avion.
29 »	22	.	
30 »	.	.	.	2	5	2	120	30	
31 »	46	.	
1 Août 1917	
2 »	
3 »	
4 »	2	1	.	2	2	3	119	24	
5 »	
6 »	
7 »	.	1	.	2	2	.	19	7	
8 »	1	26	1	
9 »	.	.	.	1	.	.	184	14	
10 »	6	4	
11 »	
12 »	
13 »	
14 »	4	.	
15 »	1	1	30	4	

Date du bombardement	Tués			Blessés			Nombre de pro- jectiles lancés sur la ville	Maisons dé- truites ou endommagées	Observations
	Hommes	Femmes	Enfants	Hommes	Femmes	Enfants			
29 Septembre 1917	
30 »	131	.	
1 Octobre 1917	
2 »	11	.	
3 »	.	.	.	1	.	.	80	15	
4 »	26	2	
5 »	
6 »	8	.	
7 »	2	.	
8 »	.	1	4	.	6 bombes d'avion.
9 »	
10 »	
11 »	2	1	35	.	
12 »	
13 »	106	4	
14 »	1	3	1	.	4	1	255	24	
15 »	193	2	
16 »	.	.	.	1	1	.	268	15	
17 »	1	.	132	17	
18 »	2	.	3	.	
19 »	23	.	
20 »	1	.	.	1	2	1	450	66	
21 »	27	.	
22 »	1	1	22	.	
23 »	
24 »	1	77	3	

Cette statistique est incomplète. Beaucoup de blessés ne se sont pas fait connaître aux autorités civiles, de même que ces dernières, vu les circonstances, n'ont pas pu constater tous les décès. Les chiffres suivants sont donc un minimum dépassé de beaucoup en réalité :

Tués :		Blessés :	
Hommes	124	Hommes	129
Femmes	140	Femmes	229
Enfants	150	Enfants	254
Sexe non spécifié	92	Sexe non spécifié	32
	<u>506</u>		<u>644</u>

Total des victimes civiles: 1150.
 Total des maisons détruites ou endommagées: 2797.
 Nombre des projectiles lancés sur la ville même de Monastir-Bitolj: 20 724.

PERSONNES TUÉES A BITOLJ PENDANT L'OCCUPATION BULGARO-ALLEMANDE

LISTE DES PERSONNES TUÉES A BITOLJ PENDANT L'OCCUPATION BULGARO-ALLEMANDE

N ^o d'ordre	Nom et prénom	Originaire de	Date de l'exécution	Lieu de l'exécution	Motifs	Qui est l'auteur du meurtre	Observations
1	Jovan Vanko Giligorovitch	Bitolj	20 Septembre 1916	Pendu dans la cour de la prison	Espionnage au profit des Serbes	Condamné par le conseil de guerre bulgare	Pendu en présence de sa femme et de ses enfants comme il est relaté dans les interrogatoires
2	Tachko Nonévitch	tolj	25 ou 26 Novembre 1915	arrêté puis livré aux comitadjis pour être tué	parce que Serbe	Pétar Lazarévitch Lazare, comitadji bulgare	Demeurait rue Optitchar, 6 Quartier de Saint-Nédéla
3	Pisa Tanassovitch (femme)	Bitolj	5 Novembre 1916	tuée à la porte de sa maison	pétrissait du pain devant sa maison	des soldats bulgares en retraite	
4	Vaujel Vantchévitch	Bitolj	27 Novembre 1915	chez lui	parce que Serbe	Les chefs comitadjis bulgares: Nasum Orijanats et Pandé Stofanovitch	
5	Stofan Ristitch Mitrevitch ancien maire du village de Novast	Bitolj	27 Novembre 1915	dans son jardin	parce que Serbe	Nasto Tachévitch, garde-champêtre de Potachévo et Pierre Lazarévitch de Dobromir	
6	Kotsé Jonévitch	garde-champêtre de Novast	26 Novembre 1915	près de l'abattoir	parce que Serbe	Nasto Tachévitch, garde-champêtre de Pefachévo et Twétane Jannovitch de Klépatche. Partis avec les Bulgares	
7	Métodié Ristitch	instituteur de Sleptrébé	août 1916	près du village de D. Orizar	arrêté par les comitadjis et tué la même nuit hors de la ville	Comitadjis bulgares inconnus	Enterré superficiellement après l'assassinat. Un bras sortait de terre et a été mangé par les chiens